

2^e année de guerre : samedi 28 août 1915 – mercredi 2 août 1916
Armée de l'Est (région de Toul)

Précédée par une 1^{re} permission en famille du mardi 17 au vendredi 27 août 1915

[Notes :

- *La première année de guerre, les officiers n'ont eu qu'une permission, contrairement aux soldats qui en eurent plusieurs.*

- *Il avait une obsession : la vente de la 'Pécharde', une vache ! que ma grand-mère ne vendait pas !*

- *Et une folle adoration : sa seconde fille : 'Guiguitte' ! S'agissant de ma mère, je la lui pardonne !]*

141. Lettre – Paris, ce samedi (28 août 1915)

J'ai fait bon voyage jusqu'ici. Il ne m'a pas été possible de prendre le train de 8 heures pour Nancy, je l'ai manqué de quelques minutes malgré mon empressement. Je vais donc prendre le train de midi. J'en suis contrarié. J'ai été ce matin au Sacré-Cœur, ensuite je suis allé aux Galeries Lafayette et au Louvre chercher des petits bonnets de police pour les petites filles, mais impossible d'en trouver comme ceux que j'avais vus en Lorraine qui étaient si gentils. Je regrette de n'avoir pas trouvé ceux que je voulais pour ces chères petites. Ne dis pas aux Montardy que je me suis arrêté à Paris, ils trouveraient étonnant que je ne sois pas allé voir Henry, cela m'aurait fait perdre tout mon temps et peut-être manquer mon 2^e train. Je t'envoie cette collection de cartes pour t'amuser. Adieu ma chérie, je t'embrasse bien tendrement, ainsi que tous. André

142. Lettre – Ce lundi (30 août 1915)

En arrivant à Nancy, ma Babeth chérie, j'ai trouvé deux de mes hommes qui, fidèles au rendez-vous étaient venus me chercher et à onze heures du soir j'étais arrivé dans mes bois. J'ai eu un serrement de cœur lorsque j'ai pris possession de ma baraque et je songeais à notre bonne chambre, à notre bon lit, à mes petites filles qui venaient le matin m'y trouver : il y a des moments bien tristes dans l'existence et ces séparations pour un temps illimité sont bien cruelles. Il pleut depuis mon arrivée ce qui rend le séjour ici encore moins agréable. Rien de nouveau pendant mon absence, les canons ont démolis les quelques clochers qui restaient, l'église du village que j'occupais a été détruite ; dans ce même village, une jeune fille a été blessée par un éclat d'obus et un sein arraché.

Que ces quelques jours ont été vite passés ; j'aurais bien voulu à Paris trouver ces jolis bonnets que j'avais vus ici, mais dans ces magasins du Louvre, des Galeries Lafayette il n'y avait rien. J'ai même cherché en vain une croix de Lorraine que tu réclamais et je n'ai pu en trouver qu'en couleur très voyante. As-tu reçu mon mot écrit de Paris avec 6 cartes ? J'ai oublié de te dire de ne payer les droits de succession qu'à la dernière minute (6 mois, je crois) pendant ce temps tu profiteras toujours des intérêts... Prends beaucoup d'obligations de la défense nationale.

Écris-moi souvent et donne-moi bien des détails sur tout. Tu sais combien tes lettres me font plaisir, et avec quelle impatience je les attends, avec quelle joie je les lis ! J'aurais pu rester un jour de plus et je le regrette. Les permissions ne sont plus à présent que de six jours et on doit partir par classes en commençant par les plus anciens ce qui fait que je ne suis pas libre de faire partir les soldats quand je voudrais. Tu pourras le dire aux parents de soldats qui m'ont fait des demandes.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse 1000 fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi qu'à tous.

143. Mandat – Ce 2 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Comme je te l'avais promis, je t'envoie deux cents francs qui te serviront bien. Je te les adresse à Montignac pensant que tu n'es pas encore partie pour Ajat et que tu attends la fin de tes regains. Sont-ils terminés ? As-tu pu faire porter de la litière ? Julon t'a-t-il quitté ou est-il resté pour t'aider à finir ? Donne-moi des détails. Joseph est-il parti pour Coulaures comme il en avait l'intention ? J'ai été bien heureux de passer quelques jours avec vous tous, jours trop vite passés ! Enfin, cela a été pour moi un agréable entracte. J'ai reçu hier ta carte. Je ne pouvais me mettre à la portière, le passage étant obstrué, je le regrettais et étais préoccupé de ta rentrée à ton hôtel, j'aurais

bien dû rester avec toi jusqu'au lendemain, mais j'ai toujours des scrupules avec l'exactitude de mes devoirs. Mon commandant était parti en permission lorsque je suis arrivé. Les permissions ne sont plus que de six jours : tu vois que j'ai encore eu de la chance. Je ne cesse de te recommander de m'écrire souvent et de me mettre au courant de tous les faits et gestes, tes lettres me font tant de plaisir. Le village où j'étais avant a été affreusement bombardé.

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. André

144. Lettre – Ce 3 septembre 1915

Ma bien chère Babeth

Hier, je t'avais envoyé un mot avec un mandat-lettre de 200 F. On a supprimé ce genre de mandat pour le remplacer par un mandat-carte qui seul est autorisé avec le mandat ordinaire. Ne t'étonne donc pas si tu as reçu la somme d'argent sans un mot, je t'envoie le mot que j'avais écrit. Je suis très heureux de pouvoir t'envoyer de l'argent, je sais que tu en fais un si bon et si judicieux usage. Quant à moi, ne te préoccupe pas, j'en ai bien suffisamment, mes désirs et mes besoins étant fort modestes. Tes charges d'un autre côté étant grandes, je suis ravi lorsque je peux t'aider. Tu me diras si tu reçois bien les petites sommes que je t'envoie ainsi que ma délégation que tu dois toucher exactement tous les mois.

Tu as raison de me dire tout ce que tu fais et ne rien me cacher, tes lettres me font tant de plaisir et je les attends toujours avec une vive impatience. J'aurais bien voulu causer avec toi à la gare jusqu'à la dernière minute, mais, comme je te le dis dans ce mot qui ne t'a pas été envoyé, le compartiment était bondé et je ne pouvais pas me placer. Je désirais aussi que tu rejoignes vite ton hôtel où tu retrouverais ta chambre : j'avais peur que tu te fasses écraser par un train ! En arrivant à Nancy, j'ai trouvé deux de mes hommes qui m'attendaient avec une voiture, j'ai dîné et suis arrivé dans mes bois à 10 h 1/2 du soir. J'ai trouvé ma baraque bien triste après ces quelques jours. À présent, je suis un peu remis et j'ai repris mon métier comme par le passé. Pendant mon absence, le village que j'avais quitté étant aux avant-postes a reçu une grande quantité d'obus et bien des maisons ont été détruites. Heureusement qu'il n'y a pas eu de victimes chez nous. Mais cette petite église où j'avais été à la messe trois fois, qui avait un si joli clocher, a reçu plusieurs obus au milieu même et le clocher est complètement rasé. Quel dommage ; j'en ai vu deux autres également détruites et en arrivant je ne reconnaissais plus le paysage !

Je suis heureux de te savoir débarrassée de ce fainéant et voleur de Julon qui a toujours été une parfaite rosse dont la seule préoccupation est de bien vivre. À présent que tu es débarrassée du grand pré, le reste se fera facilement et sans trop de préoccupations pour toi. Recommande bien à Édouard de faire à ses bêtes une distribution juste et sage du fourrage afin d'en avoir plutôt trop que pas assez à la fin de la saison. Examine bien la grosse Pécharde et si elle n'est pas pleine, vends-la pour en acheter une autre plus tard si cela est nécessaire.

Pour les affaires d'argent, succession, tu me diras bien si elles sont réglées, comment tu as employé l'argent, etc. Quant aux droits de succession, tu pourras attendre à la dernière minute pour les payer. La somme nécessaire pour cela, tu pourrais prendre des bons de la Défense nationale au lieu d'obligations, car il pourrait se faire qu'ils te soient remboursés précisément au moment où tu auras besoin de ladite somme. Enfin, j'ai pleine confiance en toi et je suis certain que tu te débrouilleras fort bien. J'ai de nouveau pensé à ces 4 Rosaris que je n'ai pas trouvés dans la chemise : que sont-ils devenus ? Cependant, je ne les avais pas vendus, malheureusement du reste. Tiens-moi au courant de toutes ces valeurs américaines et informe-toi de leur destinée que je voudrais bien connaître. Tu me le diras : je serais bien embêté si toutes étaient perdues, ce que je n'ose croire. Fais-en une liste à part, et quand tu en auras l'occasion, demande à une Banque des tuyaux.

Marguerite m'écrit que Nénette est à Ajat, quand iras-tu ? Écris-moi souvent. Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois de toute mon âme comme je t'aime. Embrasse bien pour moi maman, Marthe puisque Joseph et Louise n'y sont pas. André

145. Lettre – mercredi 8 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta longue lettre qui, comme toutes, m'a fait grand plaisir ; je ne t'ai pas écrit depuis 3 jours, mais tu as dû recevoir un mandat-carte et une lettre. Je suis ravi de te savoir un peu plus tranquille au sujet de tes travaux, je suppose que les regains ont pu s'achever malgré deux jours de pluie et que le jardin a dû prendre tournure. Depuis mon retour, je suis moins inquiet sur toutes tes affaires et sur vous tous puisque j'ai pu constater que tout était dans l'ordre. Mon commandant rentre de permission, il est venu me voir aujourd'hui et m'a dit avoir reçu une lettre de toi, il a été comme toujours fort aimable et m'a chargé de ses compliments pour toi. Je suis très

bien sur mon plateau entouré de magnifiques bois, je vais tous les matins faire une promenade à cheval, mais cela devient un supplice parce que je me suis encore reblessé. Quelle scie ! J'espère que ce mois-ci sera le témoin (ou le mois prochain) d'une attaque de notre part sur un ou plusieurs points et qu'enfin, on va vomir sur tous ces bandits une quantité de mitrilles qui les obligera à sortir de leurs tanières. Il me tarde de voir ce jour arriver.

Je ne sais pas s'il me sera possible de te faire confectionner une bague, car je suis loin du soldat qui me les faisait. As-tu retrouvé celles que je t'avais apportées et que tu avais placées sur la cheminée du salon ; elles n'étaient point mal. J'ai retrouvé ma chevalière que mon ordonnance m'avait prise heureusement. Nénette m'a écrit un mot d'Ajat. Joseph et Louise sont-ils revenus de Coulaures et comment va cette dernière ? Les permissions ne sont plus que de 6 jours. J'ai de la chance d'avoir pu passer 10 jours avec toi ; je voudrais bien pouvoir recommencer et recoucher dans notre bonne chambre. Ici, les rats font un vacarme épouvantable et m'empêchent de dormir. Adieu ma bonne Babeth bien aimée, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. Bonjour à Madeleine.

146. Lettre – Ce 10 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

En même temps, j'ai reçu hier ta carte et ta lettre ; la carte est tout à fait jolie et correspondrait bien à ce que je désirerais comme conclusion de cette guerre. Mais, je crains que nous ne puissions pas avoir jusqu'à la rive gauche du Rhin ce qui nous ferait une bien belle frontière. Cette carte serait à répandre partout et je voudrais qu'en Allemagne ils puissent en avoir beaucoup pour les faire enrager. Cependant, ce serait une bonne occasion de nous emparer de ces magnifiques pays que nous avons déjà eus d'autant plus qu'eux voulaient bien assez nous prendre une partie de la France. Malheureusement, nous n'en sommes pas encore au traité de paix et bien des événements se passeront.

Tu as dû recevoir une lettre qui te donnait l'explication de mon envoi de mandat-carte sans un mot, sans mes nouvelles ; il est défendu d'envoyer de l'argent par mandat-lettre je ne sais pourquoi : le vaguemestre l'avait expédié par mandat-carte et il avait bien fait. Tu me dis avoir eu la visite d'une femme dont j'ai le mari dans ma compagnie depuis quelques mois. [*Ce qui suit a été barré par l'auteur, car il y a eu confusion d'homme, ce qu'il indique plus loin. Mais, comme je le trouve instructif, je l'ai gardé.*]

[*Barré*] Je te prie de ne rien accepter d'elle que je ne connais pas et qui peut être une brave femme, mais son mari était un ivrogne, une mauvaise tête aux compagnies de discipline. Dès son arrivée à ma compagnie, j'ai été obligé de me montrer très dur à son égard et de le menacer de nouveau des compagnies de discipline. Depuis, je dois reconnaître qu'il se conduit parfaitement, qu'il fait très bien son service, mais je lui ai dès les premiers jours inspiré une sainte terreur, c'est probablement pour cela qu'il se tient tranquille, mais il avait des allures d'anarchiste. Donc, méfie-toi de sa femme et cesse tes relations avec elle, gentiment bien entendu. Je me garderai bien de lui parler de cette visite. [*Fin du barré*]

Je suis content de savoir que tes affaires du Jardin marchent à peu près bien. Fais soigner cette Bordelaise qui a beaucoup de lait, car, dans cette espèce, quand elles sont très bonnes, elles deviennent facilement tuberculeuses. Quant à la grosse Pécharde, tâche de la vendre tant qu'elle est en bon état et si tu n'as pas besoin de lait tout de suite, attends quelque temps avant d'en avoir une autre, cela te fera une économie de fourrage.

Je ne veux point encore mes affaires d'hiver, car, si je commençais à présent à les mettre, que ferais-je plus tard, d'autant plus qu'il ne me faudra pas grand-chose : quelques chemises de flanelle, c'est tout. Ici, le temps est superbe, mais le vent souffle, je t'écris dans une baraque où le vent passe ce qui fait trembler ma bougie (il est neuf heures du soir).

Vous devez avoir souvent les Petit le soir : ils te distraient quelquefois, mais sont bien collants. Quels gens égoïstes ! S'il n'y avait que des types de cet acabit, nous serions bientôt Boches.

Avant-hier, une escadrille d'avions boches revenant de Nancy où ils sont allés bombarder la gare et la ville, où ils ont même failli attraper un train chargé de soldats permissionnaires, en revenant de cette équipée, un d'eux a lancé sur nos baraquements une bombe qui est tombée à 5 mètres d'eux. Heureusement qu'elle n'a fait aucun mal, ni aucun dégât, j'étais à ce moment-là dans la forêt à cheval et tous mes hommes au travail ; un seul se trouvait à côté, mais, s'étant couché, il n'en a été quitte que pour la peur. Quels bandits ces gens. Dernièrement ils ont survolé Lunéville un jour de marché, ils ont tué beaucoup de monde, surtout des femmes et des enfants.

Je t'enverrai 2 bagues dans quelques jours. As-tu retrouvé les 2 que je t'avais apportées ? Bonjour à Madeleine. Pierre est-il venu ? J'aurais bien voulu le voir et je regrette bien que sa permission n'ait pas coïncidé avec la mienne. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme et te charge d'embrasser toute la famille, grands et petits, pour moi. André

[Ajout]

Le Mazeau dont tu me parles n'est pas celui auquel je pensais. C'est un autre, car j'en ai trois dans ma compagnie. Le mari de la femme dont tu m'as parlé est en effet venu depuis peu ayant été détaché avec plusieurs de ses camarades. Je ne le connais pas, il a l'air assez brave garçon, il est de la classe 97, il partira avec sa classe, je tâcherai de le renvoyer un des premiers de cette classe. Il est de la Bachelierie. Donc, rien de ce que je t'ai dit ci-dessus ne s'applique à lui. N'accepte rien de sa femme.

Quelle drôle d'idée tu as eu de faire marier cette Blanche ! Je désirais tant ne plus avoir de relation avec elle. Une fois les affaires réglées, il fallait la laisser tranquille chez elle sans encore avoir à supporter ses visites après les sales tours qu'elle nous a joués ! Cette primaire orgueilleuse qui, dans ses lettres fait des phrases pour se donner un air de femme littéraire et dont le style est aussi prétentieux et faux que sa personne, va donc vouloir épouser un professeur de l'Université : quel rêve ! Un joli couple que cela va faire avec cet original de Bouilhac ! Quelle drôle d'idée d'avoir entrepris une affaire pareille ! Je trouve que tu t'es vite décidée à faire un pareil coup : comment cette idée-là a-t-elle germé dans ton cerveau ? Je ne te croyais pas capable d'avoir des combinaisons aussi filandreuses et je crois que tu en remontrerais à Yvonne ! En somme, cette union ne serait pas bête, mais pourquoi aller s'occuper de l'avenir de cette fille qui n'a fait que des crasses à la famille ? Qu'elle se marie, je m'en fiche, mais avec quelqu'un que je connais, que je reçois, pour être encore obligé de la recevoir elle-même ainsi que sa progéniture, quelle scie ! Je ne reviens pas de tes combinaisons ! Par exemple, je voudrais assister à l'entrevue derrière une porte : ce serait comique. Je pense que B. se fichera pas mal d'elle et que sa galette uniquement pourra le tenter. Je pense que Louise ne doit pas se priver d'en rigoler. [*Cette Blanche, dont la blancheur se limitait à son prénom, avait détourné à son profit l'essentiel des biens de celle qui l'employait, qui était la nièce sans descendance directe d'Alexandrine Requier, grand-mère de la fratrie Vacquier.*]

En voilà une autre idée d'avoir délégué Dufrachou auprès de Lacombe pour cette question de testament. Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans celui-là ? Il n'y avait qu'une ligne de conduite à tenir : empocher le plus vite le misérable cadeau légué et faire ensuite le coup du mépris à cette intrigante, qu'elle disparaisse de notre vie où elle n'aurait jamais dû entrer ! Quant à moi, je [...] à la campagne ? [*Qu'a-t-il exprimé ?*] Malgré tout, tu me raconteras en détail les différents actes de cette comédie.

Je t'embrasse mille fois ma bonne Babeth, je t'aime de toute mon âme et pense bien à toi mille fois par jour. Quand reviendrons-nous ensemble pour ne plus nous quitter ! Dis-moi si tu n'attends rien de ma visite : je le voudrais ! Écris-moi souvent. Tu sais combien tes lettres me font du plaisir et raconte-moi tout ce que tu fais.

147. Lettre – Ce 11 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Ayant envoyé hier mon sergent-major à Nancy, j'en ai profité pour te faire porter une broche représentant une croix de Lorraine avec les armes de la ville de Nancy : le chardon emblème de la fidélité. Je te l'expédie par le même courrier avec 2 petites bagues en aluminium faites par un soldat suivant la mesure donnée. Je ne sais pas si la broche te conviendra, car tu es difficile, tu n'as pas trouvé celle de Jeanne d'Arc à ta fantaisie puisque tu ne la portes jamais. Enfin, c'est pour te prouver que je pense à toi. Je voulais aussi acheter pour les petites des bonnets de police comme ceux que j'avais vus, mais on n'en fait que sur mesure et c'est un peu compliqué n'étant pas sur place. Madeleine pourrait leur en faire : c'est en velours noir avec des petits cordons dorés et au milieu il y a un petit gland en or : je ne peux t'expliquer cela, mais c'était très gentil. Si tu veux, j'écirai à Nancy pour leur en faire faire. Le temps est magnifique, quoique un peu frais : le vent souffle avec fureur sur mon plateau, mais c'est très sain et je vais parfaitement. Je voudrais rester ici jusqu'à la fin de la campagne, quoique pendant l'hiver, il doit y faire un froid terrible. As-tu achevé tes regains et tes affaires vont-elles bien ? Et toi, comment te portes-tu ? Vas-tu partir pour Ajat chercher Nénette ? Joseph et Louise, comment vont-ils ? Tu leur diras de m'écrire quelquefois, et tu me diras toi-même si tu as reçu ta petite boîte.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille à qui je pense bien souvent. André

148. Lettre – 14 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Tu me reproches de ne pas t'écrire assez souvent. Cependant, je t'avais envoyé plusieurs cartes ou lettres que tu n'as pas dû recevoir, mais dont tu dois être maintenant en possession. Dans la dernière écrite, il y avait

précisément une page à part pour toi au sujet de ce fameux mariage de Blanche dont tu t'occupes. Tu aurais bien dû laisser cette fille tranquille se débrouiller toute seule dans sa nouvelle vie. J'aurais voulu l'effacer de nos relations qui sont assez nombreuses sans y placer ce numéro peu sympathique qu'il faudra encore revoir puisque nous recevons son futur mari : ce sera encore des politesses à faire à cette orgueilleuse primaire ! A-t-elle réglé sa fameuse succession ? Je songeais qu'en plaçant bien notre argent, en profitant des valeurs qui sont très basses en ce moment, nous pourrions rattraper l'argent que nous perdrons sur d'autres valeurs. Prends de sages conseils et, comme tu le disais, en achetant certains fonds russes par exemple qui maintenant sont très bien et qui remonteront beaucoup plus tard nous pourrions réaliser un bénéfice. De même pour les chemins de fer, etc. Tu me diras tout ce que tu as fait ou feras.

J'ai écrit à maman hier et je lui disais de te dire que sur l'argent que je garde pour moi, je tâcherai de faire l'économie nécessaire pour que tu puisses acheter la cuisinière dont tu as envie. Il faudrait la prendre assez grande 1,20 m et confortable et la mettre dans le sens que je t'indiquerai. Quand tu voudras l'acheter, je t'enverrai cent francs. Je t'ai envoyé il y a trois jours une petite broche avec deux bagues en aluminium, as-tu reçu le petit paquet ? Ladite broche te convient-elle ? Je pense que non...

Tu dois être bien heureuse d'avoir rentré tes regains, car, après plusieurs jours ou semaines de beau temps, la pluie revient, ici du moins. Ce n'est pas gai lorsqu'il pleut, car les gouttières sont nombreuses et la boue gluante de ce pays est chose peu agréable. Je pense que nous allons encore passer tout un hiver en campagne. Quand donc serons-nous réunis pour le restant de nos jours ! Dire que nous passons tout un heureux temps séparés pendant que nous sommes encore jeunes c'est triste (pourvu qu'une victoire éclatante vienne plus tard nous récompenser de tous nos sacrifices ! Elle arrivera bien, mais lentement ! Malgré tout, ne te décourage pas, continue à bien diriger tes affaires et repose-toi de tes fatigues pendant que tu te trouves à Ajat. Pendant que je t'écris, l'eau tombe sur ma toiture de papier goudronné, il me semble que tout va me dégingoler sur la tête. J'ai mes cuisses en capilotade et je m'entête à vouloir tanner une peau qui, probablement, est trop tendre, sans y réussir... Cela me contrarie, car sans cette misère désagréable, je crois que je serais arrivé à être un cavalier très potable sans toutefois avoir la prétention de vouloir gagner le Prix de Longchamp.

Ta tante Buisson m'a écrit une lettre charmante en réponse à la mienne dans laquelle je m'excusais d'avoir abrégé une de ses nuits... J'aurais bien voulu voir ce brave Pierrot et causer avec lui. Tu me dis qu'il est plein de courage, tant mieux. Lui aussi mène une dure vie ! Albert va dans la (Charente ?) me dis-tu. A-t-il pu régler avec Blanche avant son départ de Montignac ou doit-il revenir ? Nénette a-t-elle pu voir Pierre ou l'as-tu laissée à Ajat ? Pauvres petites, que j'aie été heureux de les voir et de les trouver grandies, bien portantes et gentilles ! J'aurais bien voulu pouvoir leur donner ces jolis bonnets dont j'avais vu le modèle, mais impossible d'en trouver dans aucun magasin de Paris et de Nancy. C'est un petit malheur dont il faut se consoler. Qu'est-ce que dit et qu'est-ce que fait cette bonne Marguerite ? Veut-elle de nouveau aller soigner les blessés ? Pour le moment, non, je pense. Plus tard peut-être y en aura-t-il beaucoup. Veut-elle revenir à Limoges ? Ton père ne s'entête-t-il pas trop avec ses propriétés et Bertrand veut-il des autos ? Sa hernie, comment la traite-t-il ? Va-t-il de nouveau se faire opérer ? Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout et sur tous. Je t'écris en moyenne 3 fois par semaine, mes lettres doivent mettre pour t'arriver plus longtemps que les tiennes. Et puis, elles ne sont guère intéressantes puisque je ne puis te parler des endroits où je suis, ni de ce que je fais, tandis que toi, tu as le choix de me dire tout ce que tu veux. Pour moi, contente-toi de savoir que je vais bien (à part mes cuisses), que je pense souvent, bien souvent à toi, que je t'aime de toute mon âme et que je t'embrasse de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi nos chères petites filles, Marguerite, ton père et Bertrand. André

Je t'ai écrit une longue lettre il y a quelques jours, l'as-tu reçue ? Quand tu m'écris, dis-moi toujours, j'ai reçu ta lettre ou ta carte du... Pour être bien sûr qu'elles arrivent. Je suis en ce moment détaché, je ne vois personne que ma compagnie. N'oublie pas que tes lettres sont pour moi la meilleure des visites et que tous les détails de ta vie m'intéressent au plus haut point. Tu diras bonjour de ma part à Madeleine. J'espère bien qu'Édouard ne sera pas pris même en G.V.C. [*Gardes des Voies de Circulations*].

149. Lettre – 17 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Je t'ai adressé avant-hier une lettre à Ajat : je t'y envoie encore ce mot pensant qu'il t'y trouvera. Je t'ai adressé aujourd'hui à Montignac un petit paquet par la poste renfermant un flacon de Lavande. Je sais que tu en voulais à un moment donné et je te le donne avec grand plaisir. La maison que j'occupais dans le village où j'étais en avant-postes avant de venir en permission a été broyée par les obus, ainsi qu'une partie du village avec la jolie petite église qui était encore intacte ; j'ai eu de la chance de ne pas me trouver là. Il n'y a pas grand-chose sur

notre front que des duels d'artillerie à perpétuité ce qui est agaçant pour ceux qui se trouvent dans la zone de chute des obus. Le temps est superbe après un peu de pluie, et très chaud. On parle de ramener notre bataillon un peu en arrière depuis le temps que nous sommes sur le front, mais je ne sais pas ce qu'il y a de vrai. Quant à moi, cela m'est égal et je suivrai le mouvement partout où la destinée devra me conduire. Je suis très bien là où je suis et, comme je te le disais, je voudrais y rester longtemps, mais j'en partirai probablement bientôt. Je vais toujours fort bien et pense à toi continuellement. Donne à Madeleine une des bagues que tu dois avoir retrouvées sur la cheminée du salon. As-tu reçu mon petit paquet renfermant les autres et la broche ainsi que mon avant-dernière lettre ? J'attends le passage du vagemestre espérant avoir aujourd'hui de tes nouvelles.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse bien tendrement ainsi que tous. André

Je pense que tu as vu dans les journaux cette note que je te renvoie au sujet des obligations de la Défense nationale. J'attendais et je vois que je n'ai rien. Je ne sais pas si tu es à Ajat ou à Montignac.

150. Lettre – 19 septembre 10 heures du soir 1915

Aujourd'hui, ma bien chère Babeth, j'ai eu le double plaisir de recevoir deux lettres, une de toi et l'autre de maman, ainsi j'avais des nouvelles de tous. Maman me dit que tous les regains sont rentrés et que la maison se trouve un peu triste après la grande agitation. Je lui ai écrit un mot aujourd'hui avant d'avoir reçu ta lettre. Quant à toi, tu te trouves donc à Ajat avec les petites filles, profite de ces quelques jours pour te reposer. J'avais envoyé à Montignac 2 petits colis par la poste, le premier renfermant une broche (croix de Lorraine) et deux bagues, le second un flacon de lavande dont tu étais, je crois, désireuse. Personne ne m'accuse réception desdits paquets, je pense cependant qu'ils sont arrivés, ils étaient recommandés. Tu me dis aussi avoir été à Périgueux faire tes placements d'argent. Il te restait 11 000 F ; avec les Russes pris, le Creusot et les deux Ville de Paris, cela te faisait 7 404 F ; il te restait donc encore 3 596 F à placer. As-tu pris encore des bons du trésor ou autre chose ; tu m'en feras la nomenclature complète et tu mettras les titres et le compte dans et sur l'enveloppe à cela destinée, l'enveloppe préparée lors de mon voyage. J'espère avec les plus-values sur les Russes et autres nous rattraperons nos pertes et nos frais de succession. Il ne faudra pas oublier de payer ces derniers quand le moment en sera venu. Enfin, je vois que tu te débrouilles fort bien et je bénis le ciel de m'avoir donné une femme telle que toi. Tu aurais peut-être pu prendre avec les derniers 3 000 F quelques valeurs susceptibles plus tard de plus-value et de nous donner des bénéfiques quoique cet héritage soit modeste, c'est toujours un petit avantage dont il faut se féliciter. Tu aurais bien fait de laisser cette Blanche tranquille et de ne pas t'occuper de son avenir. Nous l'aurions laissée de côté pour toujours en l'effaçant de nos relations et de notre vie !... Ton mariage a l'air de marcher bien vite, il est probable que l'héritage doit sourire au fiancé ! Grand bien lui fasse, je ne suis pas jaloux de sa moitié.

Ton père est ennuyé me dis-tu par ses terres en travaux, je le crois ; cette guerre met le trouble dans les campagnes en y faisant le désert. Depuis quelques jours, le canon ne cesse de gronder de notre côté et sur tout le front, serait-ce le commencement d'une offensive ? Je le souhaite de toute mon âme afin de chasser le plus tôt possible tous ces bandits de chez nous. On parle de supprimer toutes les permissions ce qui serait encore un bon indice ! Que Dieu protège la France ! Tu ne me parles pas de 2 longues lettres écrites par moi, les as-tu reçues ? Je pense que tu n'enverras pas les petites à la Grande Borie à ton retour d'Ajat. Il sera temps pour elles, pour Nénette de se préparer à rentrer en classe.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que nos deux petites filles. Embrasse bien pour moi Marguerite, ton père et Bertrand. André

J'écrirai à Joseph ou Louise un de ces jours. Donne-moi une liste complète de tes placements de fonds. Qu'as-tu fait pour Marthe ? Tu feras une enveloppe pour elle.

Cette phrase de ta lettre où tu penses avoir le souvenir de ma visite m'a profondément ému et m'a fait rire en même temps. Émotions d'abord, car nous devons nous en réjouir l'un et l'autre et non pas te décourager ! Pauvre chérie : n'aie donc aucune crainte !... Il y a au-dessus de nous une Providence sage et puissante qui est la grande maîtresse et la grande régulatrice de toute chose. Confions-nous à elle complètement : rien ne se passe sans sa divine permission ! N'est-ce pas en s'abandonnant à elle aussi que le soldat n'a plus aucune crainte et qu'il affronte la mort gaiement ? Eh bien, ce serait très heureux surtout si nous pouvions avoir un garçon d'autant plus que j'aurais ainsi accompli tous mes devoirs de bon Français. J'espère que le Bon Dieu nous l'accordera : je le lui demande. Ne sois pas inquiète, soigne-toi bien et ne te préoccupe pas ! Rien ne se fait sans l'autorisation de Dieu : il sait arranger toute chose. Du reste, rien n'est encore sûr et je crains que ce ne soit pas : dis-le-moi d'une façon certaine je le voudrais bien !

En second lieu, j'ai ri de ton idée : que pense-t-on de moi ? Saura-t-on que je suis venu en permission ? Que tu as un enfant ! De quoi vas-tu te préoccuper ? Qu'est-ce que cela peut te faire que quelque nigaud ou nigaude ait des doutes ou fasse des calculs sur mes absences ou mon retour ? C'est très amusant ton idée : s'il n'y a que cela qui te chagrine, je pense que tu pourras dormir bien tranquille.

Si cela est (tu me confirmeras cette nouvelle) j'en serais très heureux surtout si c'est un futur petit soldat. Ce qui me ferait de la peine, ce serait de te voir ennuyée, préoccupée. Ne crains rien, l'argent ne manque jamais et le Ciel viendra à notre secours : ne doutons pas de lui. Il serait à désirer pour l'avenir de notre Patrie que tous nos permissionnaires puissent être dans cette situation !

Madeleine me dis-tu est encore plus prévenante pour toi si cela est possible. Cela ne m'étonne pas d'elle : cette fille est un véritable trésor dont le dévouement est inestimable. Tu as bien fait de lui donner cette bague, je voulais précisément te dire de la lui destiner. Cette nouvelle a dû l'amuser, elle doit bien rire de tes craintes ! Ce que tu penses faire pour ton père irait bien. Cela lui permettrait de vivre plus tranquille, mais pour cela, il serait nécessaire que Bertrand se marie, prenne tout à sa charge, etc. ce qui est assez délicat et compliqué. C'est à voir et étudier !

Adieu encore ma Babeth bien aimée, je t'aime de toute mon âme, je pense bien à toi toujours : que Dieu te bénisse ! Mille baisers. André

151. Lettre – 23 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta lettre me disant que tu allais repartir ; je pense que tu as reçu à Ajat deux lettres que je t'ai adressées, je t'envoie donc ce mot à Montignac. Je regrette bien que ce que tu m'avais fait espérer ne se réalise pas : que la volonté de Dieu soit faite. Je vais quitter la place que j'occupe lundi pour aller à une autre où nous sommes très bombardés depuis quelques jours. J'avais pour tes bagues pris la mesure que tu m'avais envoyée : cette mesure n'étant pas juste puisque tu trouves les bagues trop grandes. Je ne puis te donner les obus que tu me demandes, que veux-tu que je fasse d'objets si encombrants et si lourds alors que mes affaires elles-mêmes ne sont pas en sécurité. Si des personnes te demandent des permissions pour leur mari, dis-leur que les permissions sont supprimées jusqu'à nouvel ordre. J'ai eu de la chance d'aller vous voir ! Tu m'écriras souvent et tu répondras à toutes mes questions posées dans mes dernières lettres : tu me donneras la liste complète de tes placements. Moi, je ne puis te dire ni où je suis, ni ce que je fais, aussi mes lettres ne peuvent être bien intéressantes ; qu'il te suffise de savoir que je vais bien. Je trouve la vache de Maria bien chère ! Est-elle bonne et jeune ? Méfie-toi. Tu aurais pu rester quelque temps sans en acheter une autre après avoir vendu la Pécharde, cela t'aurait fait une économie de fourrage puisque pour l'instant tu as beaucoup de lait. J'ai écrit un mot à Joseph avant-hier. Je pense que Nénette n'ira pas à la Grande Borie devant reprendre sa classe. Je t'ai envoyé hier deux Pays de France. Conserve-les. Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse bien ainsi que tous. André

152. Lettre – 26 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Ta longue lettre reçue hier m'a fait un infini plaisir : je vois que tes affaires se font, que ta maison marche bien, que vos santés sont bonnes, j'en suis content. Je vois aussi que tu te promènes bien, tu aurais mieux fait, il me semble, d'accepter un déjeuner chez Petit que d'aller courir au Coly avec ces d'Hallin, cette Blanche, etc. Enfin, tu me diras comment tout cela se passe. Quant à ce mariage, à tous ces gens, j'aurais préféré encore une fois, que tu les laisses tranquilles. La galette de Blanche est encore ce qui fait le plus plaisir à Bouilhac. J'espère que tu te dispenseras de faire un cadeau de nous à Blanche ! Tu me dis que le jardin est bien travaillé, tant mieux : il ne faut pas oublier la terre et, avec le beau temps, il faudrait la faire travailler et l'ensemencer de seigle ou autre fourrage vert si ce n'est pas trop tard (trèfle ou ?). Ce serait bien ennuyeux si Édouard allait être pris, mais je ne le crois pas, car il est un peu malingre : qu'il invoque bien des faiblesses de constitution et qu'il les fasse valoir puisqu'elles existent. Je ne suis pas d'avis que tu prennes le mulet du Breuilh pour ton service, car (entre nous) il est très peureux et il ne faudrait pas vous en servir ailleurs qu'à la charrette surtout avec une voiture à 4 roues ; il ferait arriver des accidents. À part cela, il est très bon, j'aimerais mieux que tu le vendes tant qu'il n'est pas encore trop vieux et tant que ces animaux se trouvent valoir très cher. De plus si ce mulet allait blesser un domestique ! Tâche de le vendre !

Pour la cuisinière des Petit, il me semble qu'elle ne doit pas être fameuse et surtout assez grande. J'aurais préféré que tu en prennes une très confortable et d'une taille suffisante 1 m 20, c'est ce qu'il nous faut avec

suffisamment de trous et de fours de manière à pouvoir faire beaucoup de choses à la fois. Je t'avais dit que je tâcherai d'économiser 100 F pour t'aider à la payer. Enfin, fais comme il te plaira, mais je doute que celle de Petit soit bien fameuse. Puisque tu as commencé, finis de payer tes comptes qui ne doivent plus être bien nombreux à présent ; je ne vois plus que Maricey et Delsouillier qu'il ne faut pas oublier. Après, n'en faisons plus jamais et tu tâcheras au contraire de faire des économies. Surtout chez Maricey, ne recommençons pas de compte, il est insupportable à ce point de vue ce cher homme !

Comment va Louis Lacombe ? As-tu de ses nouvelles et de celles de la guerre de son côté ? Je m'y intéresse parce que ce côté-là paraît devenir le côté intéressant par où peut-être se déclenchera notre attaque tant désirée ! Tâche d'avoir des renseignements. Ces brutes de Boches ont prononcé quelques attaques par reconnaissance de notre côté et ont lancé des quantités d'obus de toutes sortes et des gaz lacrymogènes là où j'étais et là où je vais probablement revenir. Ils n'ont du reste produit pas grand effet, mais de violents picotements aux yeux. Quelle guerre d'apaches [voyous] on nous inflige ! Jamais nous ne leur ferons payer assez cher tout le mal qu'ils nous font ! C'est un peuple que je voudrais voir écrasé et ruiné !

Tu me dis que les ventes de Bertrand se sont ralenties. Je ne comprends même pas comment il y a des gens qui pensent et peuvent, par les tristes temps que nous vivons, acheter des autos ! Quant à son caractère, à sa mauvaise humeur et aux ennuis de ton père au sujet de ses propriétés, je n'en suis pas étonné. Pour ces partages, évidemment ce serait mieux, mais pour que Bertrand garde les propriétés, il faudrait qu'il puisse payer des soultes à ses sœurs. Et avec quel argent ? Sans doute un mariage riche arrangerait les choses : il faut chercher, il y a longtemps que je le dis. Il semble que ce ne serait pas si difficile à trouver à cause de la grande quantité de jeunes filles et de la pénurie de jeunes gens que la guerre aura faite encore plus grande. Il est certain que Bertrand ayant assez d'argent pour pouvoir désintéresser ses sœurs, cela arrangerait tout le monde. Mais voudra-t-il prendre la charge d'Ajat ? C'est encore une question. Tâche de travailler à la résolution de toutes ces questions. Si elles pouvaient arriver à une solution, ton père serait bien plus tranquille et moi j'aimerais mieux avoir de l'argent que d'autres terres. Marguerite aussi s'en trouverait mieux. Il faudrait un homme très sage et très dévoué pour s'occuper de tout cela. Ton oncle Lacombe était tout indiqué, mais... Dans tout cela, que deviendrait Marguerite, où irait-elle habiter ? Cependant, il faudra bien en arriver à un arrangement puisqu'à tous les 3, ils ne peuvent guère s'entendre. Avant de songer au mariage, Bertrand ne se ferait-il pas opérer de sa hernie ? Il est dommage que cette petite Éliane ne lui plaise pas ; il me semble que sous les rapports de la fortune et du sérieux, elle aurait rempli les conditions voulues par Bertrand. Ne vois-tu dans nos relations personne qui puisse lui trouver la perle rare. Ta tante Buisson aurait peut-être ce qu'il faut.

Marthe et les petites sont-elles parties pour la Grande Borie ? J'avais pensé que pour ces dernières, tu aurais renoncé au voyage à cause de la classe de Nénette qui va bientôt reprendre. Oui, c'est souvent que je pense aux quelques jours passés à Montignac, jours si courts et si vite écoulés. Quand pourrais-je revenir pour toujours ? Cela semble bien éloigné. Je dois encore m'estimer bien heureux d'avoir pu te voir puisque les permissions se trouvent supprimées pour je ne sais combien de temps. Je suis heureux de penser que tu as bien organisé tes affaires ; ce petit héritage, même très modeste, nous sera d'un grand secours. Repose-toi, soigne-toi pendant que tu n'as pas trop d'occupations et ne te décourage pas. Tu ne t'absenteras plus de longtemps maintenant.

Méfie-toi du mulet. Parles-en à ton père qui tâchera de te le faire acheter. Si on pouvait le prendre pour l'armée, ce serait une bonne affaire parce qu'on te le paierait fort cher. Si tu le prenais à la métayère, il faudrait te retenir les 100 F qu'elle devait. Les Parsal, que deviennent-ils. Quelles nouvelles du commandant ? Écris-moi bien souvent : je suis heureux de recevoir tes lettres !

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et je t'embrasse bien ainsi que maman. André

153. Lettre – 29 septembre 1915

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta carte et avant-hier la longue lettre de maman je compte en recevoir une aussi de toi aujourd'hui : tu sais combien elles me font plaisir. Je viens d'écrire à Marguerite afin qu'elle ait de mes nouvelles, ma lettre servira aussi pour ton père. Tu as bien fait de ne pas aller à ce fameux déjeuner du Coly : tu n'avais qu'à y gagner à rester à la maison : laisse faire tous ces artistes à présent que tu les as lancés vers une nouvelle vie ! Quant à moi, je le dis à Marguerite, j'ai changé de place, j'ai quitté une baraque sur un plateau avec regret pour aller dans un village où je suis comme les premiers chrétiens dans les catacombes, car c'est dans une cave que je t'écris, que je vis, que je mange, que je dors. Depuis quelques jours c'était un bombardement affreux, nos voisins ont l'air de se calmer depuis que je suis là, quelle chance ! Mais si tu voyais ce pauvre village, c'est lamentable.

Toutes les maisons démolies, éventrées, c'est un spectacle épouvantable. Si tu voyais tout cela, tu pleurerais bien pauvre Babeth. Malgré tout, je vais parfaitement moralement et physiquement d'autant plus que depuis quelques jours les nouvelles de la guerre sont très bonnes. Tu dois les connaître aussi bien et mieux que moi puisque tu reçois les journaux avec plus d'exactitude. Si je pouvais te voir de temps en temps je serais le plus heureux des hommes ! Ne t'inquiète donc pas ma chérie sur mon compte.

Tu me donnes des détails sur ton voyage ou tes voyages : qu'as-tu vu, qu'as-tu fait ? Quand rentreront tes filles et Marthe ? Je pense que tu m'enverras la liste complète de tes déplacements, liste que je t'avais déjà demandée. Je t'ai envoyé plusieurs numéros du Pays de France qui me manquaient, je pense que tu les as reçus ; tu les mettras tous ensemble pour les revoir plus tard.

J'ai appris qu'il avait fait très chaud pendant quelques semaines depuis mon départ et que ces jours-ci la pluie tombée avait fait beaucoup de bien. Le jardin doit être bien en état, les semis et plants ont dû pousser. A-t-on pu travailler la terre ? Le fourneau des Petit, l'as-tu pris ou essayé ? Comment est-il ? Ce doit être un vieux rossignol et bien trop petit pour nous. Les cheminées de la salle à manger et du salon, as-tu pensé à les faire ramoner ? Donne-moi toujours des détails sur tout et sur tous, tu sais combien tout m'intéresse !

As-tu l'intention d'assister à ce fameux mariage dont tu es en partie l'auteur ? Tu me diras quelles sont tes intentions à ce sujet. Il me semble que tu pourrais t'en dispenser. Enfin, tu feras comme tu l'entendras.

Je pense continuellement à toi ma bonne Babeth, à nos petites filles, à vous tous et soupire après l'instant où j'aurai le bonheur de revenir : ce n'est, hélas, pas encore de longtemps. L'hiver va bientôt commencer et se passera encore entièrement en campagne. J'espère, et les événements le prouvent, qu'il y aura de notre côté de grands succès : Dieu veuille qu'on puisse mettre hors de chez nous tous ces bandits avant la mauvaise saison. J'espère que durant le mois d'octobre dans toutes les églises de France se feront d'ardentes prières pour arriver à ce but ! Un jeune brancardier, vicaire à Tours en temps normal, nous disait dimanche dernier de fort belles choses avec une grande simplicité et camaraderie. Hélas, l'assistance était bien peu nombreuse, les paysans sont si indifférents ; comme je le dis souvent : ils n'ont rien dans le ventre que la place pour y mettre du vin !

J'écrirai à Joseph demain si possible. Madeleine Dutard m'a envoyé une carte hier me disant qu'au début du mois de septembre, des zeppelins avaient envoyé sur Londres de nombreuses bombes. Ils ne commettent que des crimes : les Boches ont pris l'habitude depuis quelques semaines de renvoyer des obus sur les églises qui restent encore debout précisément au moment où ils supposent que les gens sont à la messe : quelles brutes !

Ta sœur m'a annoncé la mort de ce pauvre Joseph, notre ancien domestique. Que va devenir sa femme avec ses deux enfants ? Que de victimes fait cette affreuse guerre, et ce n'est pas fini. Es-tu toujours satisfaite d'Édouard, de ta cuisinière : celle-ci se débrouille-t-elle à présent ? Tes affaires ont l'air de bien marcher, tant mieux, ma chérie. Que de fois par jour et pendant la nuit je demande au Ciel de te bénir ! Marthe est-elle revenue avec les petites ? Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que maman. André

154. Coupon de mandat – 4 octobre 1915

Bien chère Babeth,

J'ai reçu hier une lettre de toi ainsi qu'une de Louise me disant que les petites sont à la Grande Borie, qu'elles sont sages. Quand vont-elles revenir ainsi que Marthe ? Les tournements de tête dont tu souffrais ont-ils disparu ? Écris-moi souvent, très souvent, tu sais combien tes lettres me font plaisir. J'ai trouvé où est le fils de Mme Joseph du Sorbier à mon grand étonnement. Je vais très bien, nous ne sommes pas bombardés pour le moment ce dont nous ne nous plaignons pas. Ci-joint la somme de 200 F. Mille tendresses et baisers de ton André

N'as-tu pas d'ennuis avec ce mulet du Breuilh ? Bien des choses de ma part à tes deux charmants hôtes.

155. Lettre – 6 octobre 1915

Ma bien chère Babeth,

Les lettres écrites par moi doivent en effet mettre longtemps pour arriver ; il en est de même pour toutes celles que nous écrivons, je ne sais pourquoi. Quoique tu ne reçoives pas de mes nouvelles aussi souvent que tu le désirerais, sois bien persuadée que je pense bien souvent à toi et à vous tous.

Notre offensive se continue probablement, mais avec lenteur, car ce n'est pas facile d'avancer vite avec des gens qui ont des points fortifiés en arrière, qui se servent de gaz asphyxiants, etc., et qui se défendent ferme. Ce sera dur, long et de plus il y a les complications des Balkans, la Bulgarie a l'air de vouloir se lancer contre nous ; à l'heure qu'il est, une partie de nos troupes doit être envoyée vers le front bulgare. Quelle guerre épouvantable :

quand nous reverrons-nous ma pauvre Babeth. Enfin, toujours du courage et de la patience. Nous aurons la victoire, j'espère, il n'en faut pas douter, mais ce sera au prix de bien des sacrifices.

Je pensais avoir une lettre de toi aujourd'hui. Nos petites filles sont-elles revenues de la Grande Borie ainsi que Marthe ? J'ai reçu il y a quelques jours une lettre de Louise me disant qu'elle était contente de les avoir et qu'elle leur confectionnait des bonnets de police. Je t'ai envoyé un mandat-carte de 200 F, l'as-tu reçu ? Ton fourneau marche-t-il bien ? Si tu l'as placé dans le sens de la cheminée, il ne doit pas être bien grand. Tient-il toute la place jusqu'à la cloison, combien de trous a-t-il et de fours ? Tu ne me donnes que peu de détails. Je pensais bien que le mulet du Breuilh t'ennuierait. Il faudrait le vendre ainsi que la Pécharde puisque tu as assez de lait. Tes affaires marchent bien, tant mieux ! As-tu été contente de recevoir un peu d'argent de moi ? Les délégations de solde se payent maintenant par mandat-carte que tu recevras à domicile, j'ai vu cela sur le journal. Tu aurais dû prendre le mulet juste pour le prix auquel je l'avais donné au métayer (390 F je crois ou 400) c'est marqué sur mon petit livre. Tâche d'avoir le fourneau le meilleur marché possible : est-il confortable ? Les Petit auraient pu te le passer pour rien. Écris-moi souvent.

Adieu, ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme. André

Fais arranger l'ouverture qui correspond derrière la cheminée du [...] sous le hangar.

156. Lettre – 12 octobre 1915

Reçu hier, ma bien chère Babeth, ta lettre datée du 8 dans laquelle tu me dis n'avoir rien reçu de moi depuis plusieurs jours, cependant tu devrais avoir deux lettres et un mandat-carte de 200 F qui, je pense, te sont arrivés maintenant. Je vais toujours très bien, suis toujours dans les mêmes parages en 1re ligne. Depuis quelques jours, nos voisins sont un peu plus calmes quoique toujours un peu agités. Voilà encore un autre théâtre de guerre qui s'ouvre à nous puisque nos troupes ont débarqué à Salonique pour se battre sur le front serbe et bulgare : cela va être l'embrasement du monde entier. Pourvu que la durée de cette guerre n'en soit pas prolongée. Enfin, à la grâce de Dieu ! À l'instant, je reçois une carte de Nénette me disant qu'il y a 8 jours que vous n'avez pas de mes nouvelles, les lettres ont donc bien du retard. Dis-lui bien à cette chère petite que je pense bien à elle, que je suis très content d'avoir leur photo et que je lui recommande de bien travailler, d'être bien sage et de bien prier pour son papa et pour la France. Quant à toi, tu es toujours mal réussie en photos. Vous paraissez toutes avoir un soleil éblouissant dans les yeux : je pense que les gaz lacrymogènes lancés par les Boches ne sont pas arrivés jusqu'à vous !

L'offensive doit se poursuivre tous les jours, mais lentement. C'est difficile d'aller vite, car il faut fortifier sur le terrain conquis et bien étudier le nouveau terrain à conquérir afin de ne pas marcher à l'aveugle, ça coûterait trop cher. Il faut faire des débauches de projectiles pour nettoyer le terrain et permettre à l'infanterie d'avancer et, malgré cela, bien des pertes se produisent. C'est une véritable guerre de siège qui entraîne de bien grosses pertes. Louis Lacombe doit, il me semble, se trouver dans la mêlée ou pas loin.

Tu me dis avoir acheté la vache de Maria ; fais attention au fourrage, car avec tant de vaches, tu pourrais en manquer ce qui est fort désagréable. Puisque tu as beaucoup de lait, attends donc pour en acheter d'autres et économise un peu de foin en vendant la Pécharde qui ne peut plus avoir de veau. Tu me dis aussi manquer d'argent, pourtant je t'ai envoyé 200 F plus 150 F de délégation. Avec ton argent, cela devrait suffire, il me semble. Tu pourras toucher des coupons bientôt. Demande chaque fois des renseignements au sujet de ceux qui n'ont pas été payés. As-tu la liste complète de tes placements de la succession ? Je ne sais pas si, étant mobilisé, on peut me faire payer des droits de succession tant que la guerre dure ! Si je pouvais attendre la fin des hostilités, cela serait avantageux, car tu pourrais ainsi profiter des intérêts. Informe-toi à ce sujet. Il serait bien temps d'ensemencer la terre : je ne sais pas s'il ne sera pas trop tard. En tout cas, je crois que tu ne pourras semer que du seigle afin d'avoir ton terrain libre lorsque tu voudras faire des pommes de terre et autre chose au printemps. Vois cela avec Édouard. Et ce pauvre Breuilh. Comment va-t-on faire pour le travailler et faire les travaux nécessaires avant l'hiver ? Quelle pitié !

J'ai reçu une lettre de Madeleine [...] : je lui écrirai ce soir ou demain. Je vois que tu te promènes bien et que tu vas encore à Valette !!! J'ai reçu aussi une lettre très intéressante de Jacques qui me parle de l'exposition de Casablanca. J'attendais une lettre de Marguerite qui me l'avait annoncée de Bordeaux. Comment va-t-on à Ajat ? Refuse d'assister au mariage de Blanche : tu as une bonne raison pour cela il me semble, la guerre, raison que personne ne peut discuter. J'ai déjeuné dimanche avec le docteur Lespinasse, médecin-major qui a été sous les ordres du docteur Gorsse à Bayonne et avec qui j'ai agréablement causé du pays.

Comment va maman ? Sa crise de bile est-elle passée ? Je lui avais envoyé un mot ainsi qu'à toi, deux lettres que vous auriez dû recevoir. Et ton mandat, l'as-tu ?

Je pense bien à vous et voudrais bien être près de vous. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme, embrasse bien pour moi nos chères petites filles, maman et Marthe. Bonjour à Madeleine. André

157. Lettre – 17 octobre 1915

Ma bien chère Babeth,

Ce matin, j'ai reçu la longue lettre de maman qui m'a fait bien plaisir. Je vois que vous vous promenez bien afin de distraire les petites Leymarie. Si vous avez aussi beau temps, qu'ici c'est parfait, car la température est merveilleuse et cet automne que tu aimes tant ne m'a jamais paru aussi beau. Que ne puissions-nous pas nous promener ensemble ! Avec ce ciel aussi pur, il est cruel de se battre ! Cependant la guerre est plus envenimée que jamais ! Elle est transportée encore sur un autre front et personne ne peut en prévoir la fin ! L'an dernier à pareille époque on se demandait : verrons-nous repousser les feuilles ? Nous en avons été le témoin et aujourd'hui nous assistons de nouveau à leur chute en nous disant que presque sûrement nous verrons la verdure renaître. Enfin, pourvu qu'une victoire complète soit au bout.

Qu'avez-vous vu et fait à Cublere ? Je croyais que ta tante Marie avait fait comme Yvonne et qu'elle s'était installée à Périgueux pour l'éducation de sa fille. Toutes les familles de Montignac s'effritent et désertent le pays. Il n'y aura bientôt plus que nous, mais c'est suffisant. Tu m'avais annoncé le départ des Montardy et je vois qu'ils sont toujours à Puy-Robert ; je pense qu'avec ce temps, Monsieur ne peut se décider à partir. Qu'est-ce que c'est que ces lettres ironiques échangées avec France, raconte-le-moi.

Comment se fait-il que tu n'aies pas reçu ma délégation de solde alors qu'elle était payée si régulièrement ? Pourtant les formalités n'en sont pas augmentées puisqu'on envoie le montant par mandat-carte à chaque intéressée. L'as-tu reçue maintenant (celle du mois de septembre) ? Il faut vendre le plus tôt possible la vache du Breuilh puisqu'elle a des attaques d'épilepsie. As-tu fait travailler la terre ? Quant à ton jardin, j'espère qu'avec ce beau temps tu as pu le faire mettre en ordre pour l'hiver et faire toutes les plantations nécessaires. Je vois que tes affaires marchent bien, cela doit t'occuper beaucoup ça t'offre aussi des distractions. Et ta liste de tes placements, quand me la donneras-tu ? Te sers-tu du four de la cuisinière, je pense que oui, car c'est ce qu'il y a de plus pratique. Ce four est-il assez grand ? Je crains que cette cuisinière ne soit pas suffisante pour nous et ne puisse remplacer la cheminée d'une façon complète, c'est cependant ce qu'il aurait fallu, car, si en temps ordinaire, on est obligé d'avoir deux feux, ce n'est plus alors une économie, mais bien une double dépense. Il faut que ces fourneaux soient confortables et les Petit ne t'ont-ils pas donné un vieux rossignol ? Comment s'est effectué le voyage de la Grande Borie ? Joseph et Louise vont-ils revenir à la maison ou rester à la Grande Borie cet hiver ? Quand les Leymarie comptent-elles repartir ?

Dans quelques jours, tu m'enverras par colis postal des caleçons d'hiver en jersey ainsi que deux gilets en jersey également avec des chaussettes en laine. Si ces objets ne sont pas très bons, dis-le-moi. Je te les avais expédiés à la fin de l'hiver dernier. Je t'enverrai probablement quelques autres objets qui ne me servent pas afin de faire de la place dans ma cantine. Je t'ai envoyé avant-hier 3 numéros de Pays de France. As-tu l'Illustration ? Garde tous ces numéros précieusement, car je tiens à conserver toutes ces gravures en souvenir de la guerre.

Il ne faut pas oublier de faire tailler l'allée des tilleuls durant cet hiver quand on ne pourra pas faire autre chose. Tu sais qu'on les taille tous les deux ans.

Hier, un obus est tombé sur mon village : il a tué un artilleur, un cheval, a blessé un autre artilleur : ces deux hommes étaient en train de ferrer ledit cheval qui a été coupé en deux. Que c'est bête d'être tué de cette manière ! Je pense que tu n'assisteras pas au mariage de Blanche : comme je te le disais, tu as une bonne raison pour t'en dispenser. Avec tes ventes de lait qui paraissent superbes, de légumes, moutons, etc., et ce que je te renvoie, tu dois avoir assez d'argent, voire même t'en rester une fois que toutes nos dettes seront payées et elles paraissent l'être toutes maintenant. Il ne manque plus que Delsouillier. Y penses-tu ?

J'ai reçu une longue lettre de Marguerite à son retour de Bordeaux. Elle paraît vouloir repartir pour soigner les blessés. Et Bertrand, s'occupe-t-il de se marier ? Il ne doit pas vendre beaucoup d'autos par ces temps de guerre. Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme en te chargeant d'embrasser toute la famille, grands et petits. André

158. Lettre – 23 octobre 1915

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu hier ta lettre que j'attendais avec une vive impatience, car depuis plusieurs jours je ne recevais plus que des cartes de toi. Quelle excursion vous avez faite à Ajat ! Tu ne me dis pas si vous avez éterné la nouvelle salle à manger que tu trouves très bien. J'ai reçu une lettre de Marguerite la carmélite qui me parle d'une fête au carmel présidée par le nouvel évêque de Périgueux ancien curé de la Madeleine. Elle me dit aussi que Bertrand était délégué pour faire entrer son auto dans sa nouvelle demeure et que la porte d'entrée n'avait pas été assez large, etc. Comment ce nouvel évêque a-t-il été acheter un immeuble dans le plus ignoble quartier de Périgueux près de la loge maçonnique et près des maisons publiques alors que lui avec sa fortune qui est considérable au dire d'un de mes camarades qui connaît sa famille aurait pu habiter dans un tout autre quartier et acheter un immeuble convenable ce qui ne manque pas dans notre préfecture ! Aller acheter une maison rue de la Constitution que l'on pourrait appeler rue de la Prostitution me paraît être le comble de la maladresse pour un évêque ! Pour revenir à Bertrand, tu ne peux pas le faire marier avec Éliane puisque cette dernière lui déplaît. Enfin, il faut chercher : ce ne sont pas les jeunes filles qui doivent manquer après une guerre aussi meurtrière qui a supprimé tant de jeunes gens ! Il est certain qu'Éliane remplit bien des conditions de sérieux, etc. Quant à la fortune, elle devrait, il me semble, en avoir à moins que son père en ait bien mangé.

Tu me donnes la liste de tes placements et je constate qu'après avoir diminué la somme de 3 800 F représentant les droits de succession plus les 1 170 F payés à Boisselet, il ne restera placé que celle de 15 304,45 F. Il faudrait, si c'était possible, économiser de façon à pouvoir refaire en entier la somme de vingt mille francs. Aussitôt que ces 400 F de bons du Trésor te seront remboursés, il faudra aussitôt prendre autre chose. Au début du mois prochain, je tâcherai de te renvoyer 250 F si possible afin de t'aider dans tes dépenses et de te faciliter le moyen de mettre un peu d'argent de côté. Tu me dis que le cochon ne veut pas manger. Cela ne m'étonne pas : ces animaux-là sont, quoi qu'on dise, très délicats. Les paysans ne comprennent pas que de temps en temps il faut leur diminuer la nourriture et les purger ; je le faisais moi-même souvent avec de la fleur de soufre. S'il persistait à ne pas vouloir manger, il faudrait le tuer et en avoir un autre que tu pourrais tuer dans quelques mois, à la fin de l'hiver. En auras-tu au Breuilh ? Je pense que oui.

Tu me demandes où je suis ? Toujours dans les mêmes parages, une partie de ma compagnie est aux avant-postes et l'autre partie va relever la première tous les huit jours. Pour l'instant, je suis avec le commandant. Notre secteur est assez calme malgré quelques attaques d'avant-postes de la part des Boches qui sont repoussées et qui déchaînent des concerts d'artillerie quelquefois très violents. Depuis quelques semaines les Boches essayent de nous attaquer de tous les côtés, mais inutilement, ce qui les enrage. Les Russes ont l'air de se rebiffer, aussi nos ennemis cherchent-ils une diversion du côté de la Serbie. Il faut espérer que là, comme ailleurs, ils trouveront à qui parler, mais ils ont la vie dure et nous obligent à en mener une peu agréable. Enfin, il faut espérer qu'un jour viendra où nous verrons la fin de cette guerre horrible. Je voudrais bien qu'on les écrase de toutes les façons : matériellement, moralement et économiquement : quel ignoble peuple. Albert prétend que tout sera fini dans trois mois : je le voudrais, mais il voit toujours les choses en beau. Il faut s'attendre à passer l'hiver – peut-être même une année entière à moins d'événements très favorables pour nous ce que nous ne pouvons espérer. C'est bien la guerre d'usure dont on a tant parlé et pour user complètement des gens aussi bien préparés, aussi tenaces, ce sera long. Ils sauront ces cochons-là ce que ça leur coûtera, pourvu que nous possédions dans la suite des diplomates assez énergiques pour leur saler la note.

Écris-moi souvent, tu sais combien tes lettres me font plaisir, c'est du reste le seul que je puisse m'offrir. Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi toute la famille. André

159. Lettre – 25 octobre 1915

Ma bien chère Babeth,

Après un mois d'un temps magnifique, la pluie commence à tomber ce qui ne rend pas le séjour ici agréable ; je souhaite que cette température ne dure pas trop longtemps, car rien d'ennuyeux comme la pluie et l'humidité en campagne. Bien heureux d'avoir reçu hier ta longue lettre ! Je vois que tu te promènes bien, ce n'est certes pas un reproche que je te fais, au contraire, je suis heureux que tu puisses te distraire ! Le soldat Dufour, recommandé par Mme de Saint Exupéry dont tu parles, était avant ma nomination de capitaine dans mon ancienne compagnie ; il cherchait à se faire embusquer partout et était une parfaite rosse ; je ne sais pas comment il fait maintenant, on n'a pu le garder nulle part. Quant au soldat Mazeau, les permissions vont être, dit-on, rétablies et il pourra aller

chez lui, mais je ne sais quand. Sa femme est assommante de venir te trouver. Je n'écris point à Blanche au sujet de son mariage, elle ne m'en a point fait part, qu'elle se débrouille. Ne dis jamais que je resterai militaire après la guerre. Je ne peux savoir ce qu'il me sera possible de faire et toutes les lois militaires devant être remaniées plus tard, je ne sais s'il me sera possible de rester dans l'armée, c'est peu probable. Pour l'instant, on ne doit désirer qu'une chose, c'est le retour après la victoire qui se fera attendre je crains encore longtemps, nos ennemis cherchant à brouiller les cartes et à compliquer la lutte d'autant plus qu'ils se voient perdus.

C'est en effet la tante Buisson qui pourrait le mieux trouver une femme pour Bertrand si elle voulait s'en donner la peine. J'ai reçu une lettre de Louise qui prétend être toujours souffrante et qui manifeste le désir de ne pas rester l'hiver à la Grande Borie. Elle ajoute que Joseph a l'air de vouloir y rester, qu'ils fassent comme ils voudront. Je leur ai déjà dit de venir avec vous pour ne pas être aussi seuls. Je pense que Paule doit vous faire des récits multiples et intéressants au sujet de son voyage en Angleterre, je regrette de ne pas être là pour les entendre. Je vais toujours fort bien et pense bien à tous. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur. André

160. Lettre – 27 octobre 1915

Je ne suis pas étonné, ma bien chère Babeth, que tu sois parfois bien ennuyée, presque découragée, cela arrive à tout le monde surtout après avoir été comme cela existe souvent dans notre maison, fort agitée. Quand seras-tu revenue dans la tranquillité et dans le calme, jamais, je pense. Et tu ne te trouves pas assez occupée, tu vas te charger de faire le catéchisme ! Tu m'annonces l'envoi de 3 caleçons, 4 gilets, c'est trop, 2 caleçons et 2 gilets auraient suffi. Je ne sais si je serai ici quand le paquet arrivera, car je vais aller à Lunéville pendant 15 jours à un cours auquel doivent assister des officiers de toute arme. Je dois être rendu le 1er novembre, comme étant le plus jeune capitaine, je suis désigné : j'espère que ce ne sera pas trop embêtant. Je ne sais s'il me sera possible de t'envoyer l'argent que je t'ai promis ne me trouvant pas ici au moment du paiement de ma solde, mais je te l'expédierai aussitôt que je l'aurai touchée, car je vois que l'argent file avec la rapidité de l'éclair. Tu as bien fait de tuer le cochon puisqu'il était infirme, mais il faudrait que tu puisses en avoir un autre à tuer à la fin de l'hiver. Cela te servira puisque tu as des invités en ce moment. Arrange-toi donc pour être un peu seule cet hiver afin que tu puisses te reposer. J'espère que tu auras pu en finir avec la terre et qu'elle est en ce moment semée de seigle et d'orge. Il est fâcheux que tu sois encore obligée d'avoir un homme pour t'aider. J'ai un stylo qui de temps en temps crache lorsque je commence à écrire, ne t'étonne pas si tu vois des taches. Dès mon arrivée là-bas, je t'écrirai, je ne sais pas du tout comment je serai logé et ce que j'aurai à faire. Cela me fera connaître une nouvelle ville qui ne doit pas être bien gaie par ce temps de guerre.

As-tu des échos de ce fameux mariage et peux-tu me raconter quelque nouvelle ? Vont-ils aller à Paris les nouveaux mariés ? Je ne leur écris rien, tu me remplaceras auprès d'eux. Marguerite va-t-elle partir pour Limoges comme l'an dernier ? Nénette a-t-elle repris sa classe ? Travaille-t-elle bien ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que tous. André

161. Lettre – 1er novembre 1915

Aujourd'hui, ma chérie, j'ai reçu ta lettre du 28, lettre que j'ai lue comme toutes avec un infini plaisir. Ce matin j'ai rencontré un soldat, métayer chez Mme Lasserre, qui allait à Montignac : je lui ai confié un mot pour toi avec 300 F. J'ai toujours peur que cette somme ne t'arrive pas, ce qui serait bien pénible pour moi, car c'est un grand plaisir que j'éprouve à te les donner, d'abord parce que cela prouve que je ne t'oublie pas et qu'ensuite cet argent te fait besoin et te rend service.

Tu me dis n'avoir pas trouvé dans le coffre-fort de titres dont maman a la jouissance. Pour moi, j'avais des Wagons-lits qui ont été vendus mais dont le revenu était tenu compte en 1^{re} ligne (100 F de rente) dans la pension de Luaney. Il y avait aussi la créance Lambert 2 000 F dont je tenais compte à maman (revenu 80 F). Quant à Marthe, le paquet de titres qui n'est pas dans les enveloppes, maman en a la jouissance. Pour Albert, tu sais que c'est mangé. Tu vois donc que tout est bien. Il y avait des Rosaris que je n'ai pas vus à mon dernier voyage. J'espère que rien ne s'est mêlé lorsque j'ai refait les enveloppes. Ce qu'il importe, c'est que ce qui regarde chacun ne se confonde pas par le changement d'enveloppes. Maman avait aussi le revenu de la somme provenant de B. Leymarie et des intérêts qu'il donnait. Il n'y a que l'argent de Paule dont elle ne jouit plus ; le mien, je lui en tenais compte. *[Ce paragraphe financier est d'autant plus confus et approximatif qu'il est très difficile à déchiffrer, parfois impossible par un non initié.]*

Ce que tu me dis de Marguerite et Bertrand est bien ennuyeux. Enfin, il ne faut pas trop s'inquiéter de ces affaires d'argent et tâcher de trouver pour ton frère une femme qui lui en porte, cela arrangera tout. Quant à moi, je fais tout mon possible pour t'envoyer le plus que je peux, j'en suis heureux chaque fois, aussi serais-je navré s'il ne t'arrivait pas. Accuse-moi donc vite réception des 300 F donnés à ce soldat que tu recevras bien aimablement. Ne t'étonne pas si tu ne reçois pas de nombreuses lettres pendant quelques jours, je suis très occupé ici, nos heures sont prises. Les intérêts de Bertrand doivent être exigibles ce mois-ci, je crois. J'ai reçu en même temps que la tienne une lettre de Marguerite qui a l'air bien triste, je ne sais quand il me sera possible de lui écrire.

Adieu, ma chérie, mille baisers et tendresses de ton André

162. Lettre plus mandat-carte datés du 1^{er} novembre et remis au soldat avec les 300 F

Ma bien chère Babeth,

Le hasard veut que je rencontre le soldat Ségurel du 96^e Régiment Territorial qui part en permission pour Montignac : que ne puis-je le suivre !!! Cette rencontre se fait dans les rues de Lunéville où je suis pour quinze jours. Tu m'écriras aussitôt après l'avoir vu à l'adresse que je t'indique sur la carte que je voulais t'envoyer et que tu recevras plus tôt par lui. Tu pourras m'écrire deux ou trois lettres à cette adresse et puis, ensuite, tu remettras mon ancien secteur postal n° 94. Indique bien toujours le numéro de mon régiment, 11^e Compagnie.

Quand cette guerre finira-t-elle ma pauvre chérie, qu'il me tarde de revenir auprès de toi. Peut-être tes lettres auront-elles du retard. Il me tarde bien d'en recevoir une de toi. Ce soldat Ségurel est à la Querrerie, métayer chez Mme Lasserre. Je suis bien heureux de le trouver : je pense qu'il s'exécutera bien de la mission de confiance que je lui donne. Il te dira que je vais bien. Adieu, mille baisers. André

Bien chère Babeth,

Je t'envoie avec la somme de 300 F ma nouvelle adresse. Tu m'écriras dès la réception de mon mandat-carte à ladite adresse et tu m'accuseras réception de mon envoi. Je regrette de ne pas être avec toi pour les fêtes de la Toussaint... on se demande parfois si ceux qui dorment sous la terre ne sont pas les plus heureux. Je vais très bien, j'assisterai, j'espère, à des choses intéressantes... Je pense à toi toujours et t'embrasse bien tendrement ainsi que les petites filles, maman et toute la famille. André

163. Lettre – 7 novembre 1915

J'ai reçu ce matin deux longues lettres de toi, ma bien chère Babeth : une qui m'accusait réception de l'argent envoyé par ce soldat. Je suis bien aise qu'il te soit parvenu et le hasard m'a bien favorisé. J'espère qu'avec ce que je te renvoie tu pourras arriver à payer ce que tu dois encore et faire des économies, car tu as de bien plus grandes ressources que je n'avais moi-même. Voilà déjà une grande semaine que je suis ici, il me semble que je suis revenu vingt ans en arrière en menant une véritable vie d'étudiant. Tu me demandes des renseignements sur mon existence voici : je suis en billet de logement comme tous mes camarades capitaines et lieutenants de plusieurs divisions à raison de 1 par régiment : dragons, génie, fantassins. Le matin, conférences et cours où nous prenons des notes et faisons ensuite des devoirs comme les écoliers. À 11 heures déjeuner, à 13 h 30 réunion à 2, 4, 5 km de la ville où nous faisons des exercices et où nous nous rendons soit à cheval, soit à bicyclette, soit à pied. Quand cette distance est augmentée, des camions automobiles nous mènent comme demain par exemple où nous partirons le matin pour ne revenir que le soir. À l'entrée de la nuit nous revenons et dans ma chambre je suis obligé de faire quelques travaux pour remettre à la réunion du lendemain matin. À 7 heures nous dînons tous ensemble et ensuite chacun se retire chez soi. Il n'est pas agréable de se promener dans les rues, car le soir, les devantures de magasins sont fermées ainsi que les cafés, la ville est dans l'obscurité la plus complète et les gens qui circulent marchent avec des lanternes à la main ce qui paraît bizarre. On se croirait au Moyen Âge avec cette différence que les lanternes sont électriques, de temps en temps on se bute sur une personne qui fait jaillir immédiatement le feu de sa lanterne. Tout cela c'est par précaution contre les taubes boches qui un jour ont lancé sur la ville quelques bombes qui ont tué soixante femmes et enfants. Nous rions de cette prudence, mais on ne peut sortir le soir que muni de sa petite lanterne. Tu vois que je suis très occupé, que mon temps est pris aussi tu voudras bien donner de mes nouvelles à Joseph, à Marguerite ce qui me dispensera d'écrire. Il y a aussi des artilleurs, mais ils suivent un cours à part et ils sont loin d'être aussi occupés que nous ; leur vie est beaucoup plus agréable. Le 16 nous repartirons tous pour rejoindre nos différents corps et une autre équipe composée de la même façon nous remplacera. La plupart y passeront et ce séjour ne veut pas dire que nous serons changés de destination. C'est pour nous instruire un peu plus et nous préparer à remporter la victoire finale. Quand viendra-t-elle ? Personne ne peut le dire et il n'y a qu'à laisser faire la destinée de notre vie et de notre patrie sur laquelle la Providence veille

et qui en est la grande maîtresse ! Dans la campagne, autour de la ville, les champs sont parsemés de petites tombes surmontées d'une modeste croix de bois sur laquelle on lit des noms de militaires appartenant à bien des régiments et de tous les grades ; les unes sont petites, les autres grandes, quelques képis encore rouges y sont attachés ainsi que des fleurs qui sont fanées. Tout cela rappelle les drames qui se sont joués sur ces magnifiques champs à la fin août lorsque les Boches avaient été chassés de la ville où ils ont incendié quelques quartiers. Le premier jour de mon arrivée, j'ai assisté à un service funèbre magnifique célébré pour les morts d'une division de cavalerie. J'ai entendu chanter la Prière de Jeanne d'Arc : « Dieu de miséricorde » accompagnée par les grandes orgues et que tu me faisais chanter aussi : j'en étais vivement ému. Du reste, que d'émotions, que de spectacles inoubliables dans le cours de cette guerre et à chaque instant. C'est une période de ma vie qui ne s'effacera pas de ma mémoire. Il n'est pas possible que le Ciel ne protège pas cette France sublime à l'immortalité de laquelle je crois comme à celle de mon âme ! Pauvre Babeth, si je t'avais près de moi, s'il m'était possible de voir quelquefois nos petites filles et toute la famille, je ne serais point malheureux, car, comme tu le dis si bien, ceux qui n'auront pas vécu les phases de cette guerre et n'y auront pas senti les émotions seront à mon avis des hommes incomplets. Il y a un brouhaha de voitures, chevaux, automobiles et toutes sortes, avions qui partent, virent, viennent à côté, au-dessus de nous : c'est charmant et je dois remercier le ciel qui m'a donné une si bonne santé, car je ne suis jamais fatigué malgré toutes nos courses. J'ai une petite chambre très propre, mais très modeste, chambre de bonne, mais il n'y a pas la bonne. Il n'y a pas de cheminée, mais je n'ai pas froid parce que je ne suis pas frileux : ceux qui vont venir plus tard se gèleront, j'ai encore de la chance d'être venu au début.

J'ai lu le discours du curé de Le B. qui souhaite à nos nouveaux mariés une nombreuse progéniture quoi qu'étant un peu mûrs. On songe en le lisant à Bouilhac endormi, le Seigneur lui enlevant une côte pour féconder Blanche, c'est assez rigolo !

Comme je te le disais, tu as tort de conserver 6 vaches, j'ai peur que tu n'aies pas assez de fourrage, il est vrai qu'il y a le cheval en moins. Si Joseph reste à la Grande Borie il reprendra peut-être sa vache. Je t'ai demandé bien des fois de te procurer l'Illustration depuis la guerre, depuis la mobilisation, jamais tu n'as pu me dire si oui ou non tu en avais tous les numéros ! As-tu reçu mes frusques. Je pense que celles envoyées par toi sont arrivées et je les retrouverai en rentrant à ma compagnie. Jamais ce pauvre Bertrand ne s'habitue à une vie médiocre, c'est pourtant le sort de la plupart et c'est dans la vie modeste et tranquille où se trouve le bonheur. Comment souffre-t-il encore de ses entrailles après ses opérations ? Il aime un genre de femme spécial, genre que j'aime pour passer 15 jours, mais que je n'apprécierais pas pour passer une vie !

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme, embrasse bien pour moi toute la famille, grands et petits. André

Bonjour à Madeleine, aux Parsal et à H. de Mont. quand tu les verras.

164. Lettre – 13 novembre 1915

Quand tu recevras ce mot, ma bien chère Babeth, je serai reparti d'ici pour rejoindre mon bataillon et ma compagnie. Pour combien de temps ? Je ne sais... allons-nous rester dans le même secteur, je l'ignore... On ne sait pas ce que l'on fera le lendemain dans notre existence. Je suis étonné que Marguerite aille si loin à Toul remplir son rôle d'infirmière, pourquoi ne reste-t-elle pas à Limoges où elle trouverait aussi des blessés à soigner sans s'éloigner autant de la famille ? Elle va se rapprocher de moi, mais je ne pourrai point la voir. Si cela avait été au début de la campagne ou à mon retour de Bois-le-Prêtre, l'hiver dernier, je l'aurais vue souvent ce qui aurait été pour moi un bien grand plaisir, mais il est probable qu'à présent, même étant à Toul, il ne me sera pas possible de la voir. Comment va-t-elle être logée et vivre dans cette affreuse ville ! Aujourd'hui c'est un peu plus gai parce que la confiance est revenue et qu'on ne se trouve plus sous le régime d'un camp retranché, mais au début c'était affreux ! Je te réexpédierai le discours copié par Mme Leymarie ces jours-ci. Aujourd'hui, je t'envoie simplement un mot pour te dire que je vais toujours bien. Tu as dû recevoir une longue lettre qui te mettait au courant de ma vie ici ; quand tu m'écriras de nouveau, tu mettras mon ancienne adresse (94 sect. Post.). J'espère que j'en recevrai encore une ou deux de toi ici. Il me tarde bien de te savoir un peu tranquille. Quand donc pourrons-nous avoir une maison comme tout le monde et non pas un hôtel ? C'est encore pis depuis que j'en suis parti : il est certain qu'avec de telles coutumes, il nous faudrait 15 000 livres de rente. Il n'y a pas une maison pareille dans le département. Il faut véritablement que tu sois une femme bien parfaite pour pouvoir mener tes affaires convenablement.

Adieu ma chérie, je t'aime, t'apprécie et t'aime de toute mon âme, pense bien à toi toujours et t'embrasse comme je t'aime. Bons baisers à nos petites filles, à maman et Marthe. Hier nous avons fait une excursion à Baccarat intéressante. André

165. Lettre – 14 novembre 1915

J'ai reçu ta lettre aujourd'hui seulement, ma bien chère Babeth, dans laquelle tu me dis que tes visites sont parties. Tu vas donc être un peu plus tranquille et en profiter pour faire quelques économies si c'est possible pendant le cours de cet hiver ; je tâcherai comme par le passé de faire aussi mon possible pour t'envoyer l'argent qui ne me fera pas besoin. Je t'assure qu'ici la vie n'est pas bon marché. Tu te plains de ne pas avoir reçu de mes nouvelles : ma lettre a dû mettre longtemps pour t'arriver, mais je pense que tu l'as reçue. Je te disais un peu quelle était mon existence. Je vais repartir d'ici après-demain mardi pour rejoindre mon bataillon, mais je ne sais pas quand j'arriverai. Je t'envoie quelques cartes postales de Lunéville ainsi que le discours prononcé au mariage de Bouilhac que tu me réclames. J'ai toujours oublié de te renvoyer un article du *Matin* écrit depuis déjà un mois où j'avais lu le suicide du frère du docteur Capitan dans de drôles de conditions. L'as-tu lu ou su ? Je voulais aussi attirer ton attention sur un article de l'*Écho de Paris* dans lequel on parlait du seul village de la Lorraine annexé que j'ai habité pendant quelques jours et où je vais avoir encore une partie de ma compagnie. Il est aussi question d'une vieille demoiselle restée là et chez laquelle j'avais logé c'est le village d'Ajoncourt. Les habitants n'ayant pas d'église se mariaient civilement en Allemagne et religieusement chez nous. Cet article paru il y a 5 ou 6 jours, tu le retrouveras.

Est-ce bien décidé que Marguerite va partir pour Toul ? Ce sera bien loin de la famille et cela me contrariera bien de ne pas la savoir très loin de moi et cependant de ne pas la voir. Si elle exécute ses projets, il faudra que je tâche de lui donner un rendez-vous à Nancy. Mais ce n'est pas très facile aux civils de voyager et c'est très difficile pour les militaires. Enfin, on verra. Ne changera-t-elle pas d'idée et par suite de destination ? Je ne lui ai pas écrit depuis que je suis ici, je n'ai du reste écrit à personne qu'à toi. Je pense que tu lui auras donné de mes nouvelles.

Joseph veut donc rester à la Grande Borie cet hiver. Ne reprendra-t-il pas sa vache ? Tu feras bien de ne pas en garder autant à cause du fourrage. Tu me dis que Louise est triste : elle n'a jamais été bien gaie, mais ceux qui sont bien tranquilles chez eux, les pieds chauds doivent s'estimer bien heureux ! Tu le lui diras de ma part. Je suis content de savoir qu'Édouard travaille bien le jardin. Avec ce type entendu au jardinage, tu pourras avoir beaucoup de légumes ; je voudrais bien être avec toi pour en manger. Ces cochons de Boches font tout ce qu'ils peuvent pour embrouiller les cartes et faire marcher tous les Balkans contre nous, car ils voient bien que cette guerre ne leur sera pas favorable et ils tâchent de se débattre en nous faisant le plus de mal possible. Nous les avons encore pour un an, je pense. Où va le brave Pierrot ? Tu me le diras si possible. Et Paule va-t-elle rejoindre son mari à Maulde et Albert pense-t-il rester longtemps là-bas ?

Écris-moi souvent, tu sais combien tes lettres me font plaisir. Je pense souvent, bien souvent à toi, à vous tous et voudrais bien vous revoir. J'ai reçu les photos avec plaisir, j'ai vu cette petite Guiguitte toujours avec son air contrit et humilié, pauvre petite que je voudrais l'embrasser et Nénette travaille-t-elle bien, est-elle sage ? Pourquoi fais-tu la grimace dans toutes tes photos ? Tu diras à maman de m'écrire et de me donner des nouvelles de Paule.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme en te chargeant d'embrasser toute la famille pour moi. Bonjour à Madeleine et Édouard. André

Ma période ici est terminée. Demain matin, dernière causerie et séparation, mardi matin départ chacun chez soi ! Vers les Boches. Je voulais t'envoyer un souvenir de L., mais je ne savais que t'envoyer, alors je me suis abstenu. Tu ne m'as pas dit si cette dernière croix de Lorraine te convenait et si tu la portes ?

166. Lettre – 15 novembre 1915

Je t'ai envoyé hier, ma bien chère Babeth, deux enveloppes renfermant, l'une une lettre pour toi avec des cartes postales et l'autre le discours demandé avec d'autres cartes, les deux plis étaient assez pesants : j'espère qu'ils te parviendront l'un et l'autre. Tu me le diras dans ta prochaine lettre. Tu me diras aussi si tu as reçu deux numéros de Pays de France envoyés ce matin. J'ai toujours peur que ce que je t'expédie n'arrive pas à bon port. Avant mon départ, j'ai fait quelques achats. Entre autres, j'ai acheté des chaussettes en papier pour mettre par-dessus les chaussettes de laine et me garantir du froid aux pieds. Je ne sais pas si c'est pratique, j'en ferai l'expérience cet hiver. En arrivant dans mon secteur, j'espère trouver une lettre de toi, car, malgré une grande agitation, on se trouve un peu isolé quand on est si loin de sa famille. Tu me donneras des nouvelles de tout et de tous. La guerre va durer encore longtemps, on ne songe plus à la fin. Je fais des vœux pour qu'à la fin de l'hiver je puisse encore aller vous voir, ne serait-ce que 4 ou 5 jours. Je pense que je trouverai en arrivant le paquet que tu m'as envoyé.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que tous, petits et grands. André

167. Carte militaire – 17 novembre 1915

En écrivant à maman, j'ai ouvert un calendrier pour voir la date et j'ai vu qu'aujourd'hui c'était la fête de Sainte Élisabeth. C'est la tienne, ma chérie, et je te souhaite de toute mon âme une bonne fête. Que Dieu te protège, te bénisse ainsi que nos chères petites filles que maman me dit être si bien portantes ! Qu'Il veuille bien me procurer la joie de vous revoir bientôt ! En quel honneur G. Requier [Gaston] t'a-t-il écrit ? Je pense que c'est à l'occasion des fêtes de la Toussaint. Lui as-tu répondu ? Pourquoi ne vient-il pas nous voir cet original ? En auras-tu fini de payer tes dettes, impôts, assurances ? Il me semble que ces dernières sont bien élevées. Enfin, si tu pouvais achever de régler tout cela avec l'argent que je t'envoie, tu pourrais peut-être mettre de côté celui provenant de tes coupons. Ne te serait-il pas possible avec les quelques sous que tu as à la Caisse d'épargne, en ajoutant un peu, de prendre un titre du nouvel emprunt 5 % qui est fait en ce moment. Nous avons quelques titres de rente française à 3 % que tu pourrais changer en 5 %. Vois cela. Le tout réuni pourrait te le permettre peut-être.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Bonjour à Madeleine et Édouard. André

168. Lettre – 21 novembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Je t'écris un mot ce soir avant de me coucher. Je viens de passer une journée au centre de la Division, où j'ai assisté à une cérémonie superbe : service funèbre pour les soldats morts. Un capitaine, celui qui m'a donné le morceau de musique que je t'envoie, a chanté plusieurs morceaux avec une voix de ténor superbe, un brancardier baryton a également chanté, les deux accompagnés par des artistes : il y avait beaucoup d'officiers et de soldats, c'était tout ce qu'il y avait de plus impressionnant. Parmi l'assistance, j'ai remarqué une femme en deuil, à l'air fort distingué et qui paraissait fort émue par le dernier morceau de musique qui était chanté et dit d'une façon impressionnante : c'était la femme d'un capitaine dont le mari venait d'être tué quelques jours avant. Que de deuils partout et ce n'est pas fini, car cette guerre menace de durer encore fort longtemps. On a cette impression en voyant combien ces Allemands font d'efforts et usent de tous les moyens pour brouiller les cartes et susciter les peuples des Balkans contre nous. Quand on voit à quelles épreuves notre chère patrie doit encore passer, le spleen vous prend et on serait tenté de se laisser aller au découragement. Cependant, il ne le faut pas, mais vraiment on est excusable d'avoir des heures tristes et ce soir j'avoue que je suis dans cet état d'esprit. D'autant plus que les lettres ne sont pas arrivées aujourd'hui et que je pensais en avoir une de toi. Quand nous reverrons-nous ma pauvre Babeth ? Étudie ce morceau de musique que je t'envoie : plus tard tu me le feras chanter, il m'a paru fort joli, le capitaine avait une si belle voix et une diction si parfaite !

Il fait froid ici, un froid sec depuis trois jours avec le soir un clair de lune superbe. J'ai mis pour la première fois mon caleçon et gilet d'hiver : je voudrais que cette température puisse durer tout l'hiver plutôt que la pluie avec cette affreuse humidité source de toutes les maladies. Il y a bien longtemps que je n'ai eu des nouvelles de Marguerite. Que fait-elle ? Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que tous. André

169. Lettre – 23 novembre 1915

Avant-hier, ma bien chère Babeth, j'étais dans mes jours tristes, ce qui m'arrive quelquefois et je voyais tout en noir malgré une belle cérémonie à laquelle j'avais assisté. Aujourd'hui, j'ai reçu ta lettre qui m'a fait grand plaisir, mais je trouve que tu te lances bien pour Bertrand sans lui demander son avis, c'est pourtant lui qu'il faudra consulter le premier. Il a toujours dit qu'Éliane ne lui plaisait pas, il ne faudrait donc pas le pousser à la demander si cela ne lui convient pas. Tu le questionnes bien, je pense, à ce sujet. Quelle idée a-t-il donc de vouloir habiter ailleurs qu'à Ajat qu'il a fait réparer et laisser son père tout seul se morfondre dans cette grande habitation. D'un autre côté, ne serait-ce pas pour toi un nouveau souci et une source d'ennuis s'il vient habiter avec toi ? Tu sauras bien toujours t'arranger pour n'être jamais tranquille. Cet hiver, pourtant, tu pourrais le passer dans le calme et tâche de faire quelques économies. Enfin, fais comme tu voudras et pour le mieux. Tu as une bonne idée de reprendre Marie puisque tu ne peux garder Léa, mais que fera-t-elle de son enfant ? Je reviens à Bertrand et pour ce qui est de Didy, c'est impossible, car elle n'a rien et il faut quelque chose pour Bertrand !!! qui ne peut pas vivre dans la médiocrité comme tant d'autres. Même si Éliane le voulait et si lui-même le voulait aussi, il faudrait bien savoir ce que cette jeune fille aura. Par les Lapeyre tu le sauras, mais avant j'aurais, à ta place, confessé Bertrand, car il est inutile de faire des démarches si on doit en rester là, car cela se sait toujours. Tu as raison de vouloir le marier, c'est la seule façon de calmer sa mauvaise humeur, mais encore faut-il une femme qui lui plaise. J'avais toujours pensé à Éliane, mais si elle ne lui plaît pas... Il faut aussi que la femme soit riche, car Bertrand a des goûts de grand seigneur, et avec cela intelligente : c'est difficile pour tout trouver. Enfin, occupe-

toi de cela. Qu'est-ce que Bertrand en pense ? Tu me diras ses impressions et me tiendras au courant. Ne cherche pas à compliquer ta maison et tâche d'être un peu tranquille cet hiver : je veux dire par là que tu restes un peu seule. Louise m'écrit qu'elle est décidée à aller à Arcachon.

Adieu, ma bonne Babeth, je t'embrasse comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi les petites et Marthe. André

170. Lettre – 25 novembre 1915

Je viens de recevoir ta lettre datée du 21 novembre, ma bien chère Babeth, lettre qui, comme toutes les autres, est lue et relue avec plaisir, car c'est le seul que je puisse éprouver. Oui, moi aussi je voudrais bien reprendre notre vie de famille et cette séparation est bien cruelle, mais c'est le devoir qui doit nous la faire accepter sans récrimination quoique souvent la pensée se porte avec tristesse vers le foyer quitté... On se plaignait jadis de sa vie, de son manque d'argent, de ses affaires peu prospères : qu'est-ce tout cela en comparaison de l'éloignement de sa famille et de tous les êtres qui vous sont chers ! Le soir surtout, rentrer dans une mauvaise chambre ou dans un affreux gourbi lorsqu'on se souvient de ces bonnes soirées près d'un bon feu où on faisait la lecture ! Dieu veuille que ce temps-là revienne, temps dont on se plaignait parfois et que l'on envie aujourd'hui ! Je n'étais pas très difficile autrefois, je le serai encore moins, je tâcherai même de ne plus l'être du tout pourvu que Dieu me prête vie ! Tu me dis que Parsal a vieilli ; il n'est pas le seul et beaucoup après cette guerre porteront l'empreinte de l'âge. Quant à moi, on me dit que je ne change pas, ma barbe seule me donne un aspect plus âgé, enfin je me porte très bien malgré l'hiver, le froid. Je trouve que l'air de Lorraine est excessivement sain.

J'avais en effet un petit livre sur le cubage que tu trouveras dans un des tiroirs de notre bureau dans la bibliothèque. En connaissant la hauteur du tronc de l'arbre et le diamètre pris à un mètre de hauteur, tu trouveras toutes les mesures. Tu n'auras ensuite qu'à l'informer d'une manière sûre du prix et tu auras ainsi la valeur de ton arbre en tenant compte des branches qui quelquefois ont une valeur importante. Demande des conseils à ton père pour cette vente, ne t'emballe pas parce que tous ces marchands de bois ne demandent qu'à vous fourrer dedans. Le petit livre est gris, tu le trouveras certainement dans les tiroirs. Il est facile pour un gros arbre de le vendre 50 ou 60 F de moins qu'il ne vaut lorsqu'on n'est pas habitué surtout lorsqu'on le vend sur place sans s'occuper de rien comme tu feras ; le fagotage reste toujours au propriétaire. Encore une fois, prends les dimensions et informe-toi auprès de ton père.

Chaque fois que tu touches des coupons, demande des renseignements sur ceux, et ils sont nombreux, que l'on n'a pas pu te payer depuis la guerre afin de savoir ce que les valeurs deviennent. Il y en a un du Mexique que l'on ne paye pas depuis deux ans et pour lequel on me payait autrefois 93,50 F. Tous ces coupons, conserve-les précieusement. Pour Bertrand, c'est bien 320 F (8 000 à 4 %). Avant c'était 5 % ce qui faisait 400 F. Si ses affaires marchaient bien, il aurait pu te payer ce taux. À propos argent, je voudrais pouvoir le mois prochain t'envoyer 300 F si c'était possible : tu pourrais, si c'est encore possible, acheter trois obligations 5 % de la défense nationale qui coûtent 88,25 F, je crois, sans frais. Il me serait facile peut-être de l'acheter ici, mais j'aime mieux t'envoyer l'argent, tu le feras toi-même. Ce serait un moyen d'économiser si tu peux. Tu feras comme tu voudras. Il y a quatre mois que j'ai demandé du drap pour me faire habiller et je ne puis l'obtenir de l'administration militaire. J'ai écrit au Bon Marché pour avoir des échantillons et j'attends la réponse. À cause de cela peut-être ne pourrais-je pas t'envoyer tout ce que je désire, mais sois bien persuadée ma chérie que je te donnerai tout ce que je pourrai.

Il y a bien longtemps que je n'ai reçu des nouvelles de Marguerite ; je lui ai écrit une longue lettre dernièrement. As-tu décidé quelque chose au sujet de Bertrand pour son gîte ? Quant à son mariage, encore une fois il faut le consulter afin de savoir si, oui ou non, le projet que tu caresses pour lui ne lui déplaît pas. Je suis content que tu puisses être tranquille cet hiver, aujourd'hui c'est la Sainte Catherine, te souviens-tu de nos bonnes réunions de jadis à pareille époque ? Quand tout cela reviendra-t-il ? Surtout, ne te laisse pas embobiner par les Desoindre et ne leur prête pas d'argent, car nous n'en avons pas trop pour nous. À ce sujet, quand tu vas te faire payer des coupons, informe-toi au sujet des quelques bons du Crédit Foncier et Panama dans le cas où ils gagneraient un lot.

C'est lamentable d'avoir si peu de noix, que ce pauvre Breuill nous donne peu. Enfin, il ne faut pas se plaindre, car il en est beaucoup de plus malheureux que nous ! Cette visite du Breuill ne t'a-t-elle pas trop fatiguée ? C'est un peu long surtout pour toi qui ne connais pas les raccourcis. J'allais quelquefois à pied avant déjeuner, te rappelles-tu ? Dis-moi ce que tu as vu. Des ruines probablement et des champs incultes ! N'as-tu pas vendu une des vaches ? N'en auras-tu pas trop pour arriver jusqu'à la prochaine récolte ? Attention à ta provision de foin ! Le seigle et l'orge de la terre poussent-ils bien ? As-tu des légumes pour passer l'hiver ? Donne-moi souvent des détails sur tes affaires. Fais attention à ta vente des noyers : ce bois doit valoir très cher maintenant.

Ne t'inquiète pas de moi, je n'ai besoin de rien pour mon hiver, tu m'as envoyé assez de lainages. J'ai deux cantines alors que je devrais n'en avoir qu'une, et elles sont pleines ! Adieu ma chérie je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur. Embrasse bien pour moi maman et Marthe ainsi que nos petites filles. André

Tu diras bonjour de ma part à Madeleine, Édouard, Maricey, Constant et Parsal. As-tu reçu mon morceau de musique ?

171. Lettre – 27 novembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Un mot pour te dire que contrairement à ce que je t'avais écrit avant-hier je ne t'enverrai pas d'argent au commencement du mois prochain comme d'habitude parce que je serai moralement obligé de prendre quelques obligations de la Défense nationale afin que mon nom figure dans la souscription du bataillon. Ce ne sera pas perdu pour toi puisque je te renverrai les titres ensuite, mais je voulais t'avertir afin que tu ne comptes pas sur la somme que j'avais l'habitude de t'envoyer. Je pense que tu pourras faire sans cela. À ce propos, je pense que tu changeras tous tes Bons du Trésor ou obligations de la Défense nationale contre le nouveau titre du nouvel emprunt, car, comme tu en possèdes pour une assez forte somme, cela te permettra de réaliser un bénéfice de 1 000 ou 1 500 F au moins. Vois cela avec Gervaise qui peut te délivrer les nouveaux titres. Tu pourras ne conserver que ceux destinés à payer les droits de succession. Et encore, pour ces derniers, il est possible que tu puisses attendre à la fin de la guerre. Tu te renseigneras à ce sujet d'une façon certaine auprès de ton oncle Lacombe ou autre.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre de ta sœur Marguerite : j'espère que Bertrand est remis de sa crise d'entérite. Va-t-il venir à Montignac. Cela vaudrait mieux que d'aller à l'hôtel à Périgueux ou ailleurs. Il est tombé beaucoup de neige aujourd'hui et ce soir la gelée arrive par-dessus. Ce sont les temps que je rêvais pour l'hiver te souviens-tu ? Ici, cela manque un peu de confortable, mais je ne souffre pas du tout de cette température. Tu me demandais si je n'avais besoin de rien. Réflexion faite, tu diras à Madeleine de me faire une chemise de flanelle comme les deux qu'elle m'avait confectionnées l'année dernière : elle peut prendre son temps, ça ne presse pas, mais, une fois faites tu me les enverras par la poste.

Adieu, ma chérie, je pense bien à toi, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur et te charge d'embrasser pour moi maman, Marthe et nos petites filles. André

172. Lettre – 1^{er} décembre 1915

J'ai reçu ta lettre ma bien chère Babeth en même temps que celle de maman, datées, l'une du 26 et l'autre du 27. Maman me dit que tu as pris le mulet de Marthe pour 500 F tandis que le nôtre n'est pas vendu encore. Il aurait fallu ne prendre celui d'Aimée qu'une fois le nôtre parti, car où trouveras-tu les 500 F ? Il est vrai qu'avec Marthe il sera facile de s'arranger. C'est bien ennuyeux si nous ne pouvons pas vendre ce mulet qui est peureux et qui, malgré tout, est très bon. Comme je te l'ai écrit dans ma dernière lettre, je ne puis t'envoyer d'argent ce mois-ci, car j'ai pris dans la souscription de mon bataillon quatre obligations du nouvel emprunt de la défense nationale au prix de 87,25 F chacune. Lorsque j'aurai les titres, je te les expédierai. J'ai conservé très peu d'argent pour moi, juste le strict nécessaire pour passer le mois de décembre voulant participer autant que possible à ce devoir patriotique. Cela nous fera donc 400 F d'économie. J'espère que tu t'es occupée de nos bons du Trésor et obligations comme je te le disais dans une dernière lettre. Tu me diras ce que tu as fait. J'espère aussi que cet argent que je devais t'envoyer ne te fera pas défaut. Il est bien entendu que tu dois toucher une délégation de 150 F comme les autres mois. As-tu retrouvé dans ton armoire la 2^e clé du coffre-fort que je t'avais donnée lors de mon départ au moment de la mobilisation ?

As-tu demandé des conseils à ton père pour la vente de tes noyers et as-tu fait le marché ? Qu'as-tu fait en fait d'affaires le jour de la Sainte Catherine ? Je ne doute pas que Bertrand ait trouvé la petite Leymarie gentille, mais impossible de songer à une union pareille à cause de la fortune qui n'existe pas chez elle. Que pense-t-il d'Éliane ? C'est bien une des rares jeunes filles un peu riches du pays, il me semble. Il faut que Bertrand trouve de la fortune ce qui est indispensable pour lui et pour la famille, car avec ses goûts il en a un grand besoin. D'un autre côté, il ne faut pas l'obliger à épouser une fille qui ne lui plaise pas. Les jeunes de Latour ne doivent avoir aucune fortune.

Je vois que vous avez eu beaucoup de visites à la Sainte Catherine. Quand on est loin du front, on ne se doute pas de la guerre, il me semble. Ces jours-ci on demande la liste des lieutenants et sous-lieutenants de chez nous les plus jeunes, je ne sais pourquoi. Est-ce pour les expédier pour l'instruction des jeunes recrues de la classe 1917

qui va être appelée le 15 décembre ou pour remplacer les disparus de l'active, je ne sais. Je ne suis point du nombre puisque les plus vieux sont de 1875 ou 76.

J'ai reçu une lettre de Madeleine me disant qu'elle allait à Noël à Saint Mayme avec sa mère et qu'elle passera quelques jours à Montignac au 1er mai.

Nous venons d'avoir plusieurs jours de neige et de grand froid : à présent, c'est le dégel, la pluie, la boue et le vent ce qui n'est pas aussi agréable, mais pendant trois ou quatre jours il était impossible de pouvoir se tenir tant les routes et les chemins étaient glissants. C'était une pitié de voir ces pauvres chevaux marcher par des temps pareils pour les approvisionnements, etc. Pendant ces temps de neige, les canons ont marché pas mal. Nous avons eu dimanche un grand déjeuner pour fêter la décoration de mon commandant. En ce moment il y a un cuisinier grand traiteur de Bourges qui est un véritable artiste dans l'art culinaire. Je pense souvent à ton père qui trouverait sa cuisine rudement bonne. Il nous fait des plats épatants avec pas grand-chose : avec de l'agneau dit-il, je vous ferai manger du chevreuil ! Effectivement, nous avons tué deux corbeaux dernièrement, il nous les a fait manger aux choux. Je suis certain que quelqu'un qui n'aurait pas été prévenu aurait cru manger des perdreaux. C'est un cuisinier extraordinaire ! Il était caporal dans ma compagnie, il est arrivé d'un autre régiment pendant mon séjour à Lunéville.

Je ne t'écris pas plus longuement, je vais me coucher : j'écris à la lueur d'une mauvaise bougie dont la flamme vacillante me fatigue les yeux. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les petites. André

Le commandant a reçu ta lettre : « que doit penser de moi votre femme quand vous lui dites que j'embrasse les marchands de journaux !... »

173. Lettre – 5 décembre 1915

Je t'adresse cette lettre ma bien chère Babeth à Montignac pensant qu'elle t'arrivera à ton retour de la Grande Borie. J'ai été ennuyé de te voir aller là-bas avec ce mauvais temps, seule et sans moyen de locomotion. Je crains que tu te fatigues ou que tu prennes du mal. Il est écrit que tu dois faire toutes les corvées. Enfin, j'espère que malgré tout, ton voyage s'est bien effectué et que tu vas rester à la maison tout ton hiver tranquille, t'occupant uniquement de toi, tes affaires, tes enfants, ta maison. Tu peux constater qu'il n'est pas toujours facile de faire ses affaires avec ces paysans qui sont remplis de mauvaise foi et que souvent j'étais excusable d'être en colère et de tempêter contre eux !

J'ai reçu en même temps que la tienne, la belle lettre de Nénette : je lui ai écrit aussitôt en lui envoyant la gravure qui constate que j'ai souscrit un nouvel emprunt : tu garderas ce papier précieusement, ce sera un souvenir de la guerre. Je t'envoie aujourd'hui l'autorisation que tu me demandes pour sortir de l'argent de la C.N.E. des petites : il faut leur laisser un franc afin qu'elles aient toujours leur livret. Tu me diras si tu as reçu toutes mes lettres et papiers. Aujourd'hui, j'ai accompagné mon commandant à Nancy en automobile ; nous n'y sommes restés que quelques heures, j'avais un de mes amis qui y avait reçu sa femme qui est charmante. J'enviais son sort dans mon for intérieur et je me disais que moi aussi je voudrais bien voir ma Babeth. Mais ces voyages sont véritablement trop longs, trop compliqués et si je te savais en train de rouler sur des distances pareilles, j'en serais vivement préoccupé. J'aime mieux, malgré tout le plaisir que j'aurais de te voir, te savoir chez toi bien tranquille. Pour ceux qui habitent Paris, c'est un voyage ordinaire, mais quand il faut venir de chez nous, c'est affreux et puis fort cher ! Il faut attendre patiemment que je puisse avoir une nouvelle permission vers la fin février à moins qu'à ce moment-là, elles soient supprimées comme elles l'ont été au mois de septembre, quelques jours après mon retour.

Qu'as-tu décidé avec Bertrand. Veut-il toujours ne pas habiter Ajat cet hiver : qu'elle drôle d'idée. Marguerite est donc décidée à aller dans une ambulance quelconque et ne pas rester à Limoges malgré le désir de sa tante de ne pas la voir quitter. Je regrette qu'elle ne puisse venir à Nancy : là il me serait possible de la voir. Qui sait où elle ira !

Quand tous tes placements d'argent seront terminés, refait un cahier sur lequel tu mettras la nomenclature de tous les titres avec le genre de chacun d'eux, le numéro, etc., sans les mélanger et en ayant soin de les replacer dans les mêmes enveloppes. C'est une bonne précaution en cas de perte, de vol ou d'incendie. Il est bon d'avoir le relevé de tout cela sur un petit cahier que l'on peut toujours emporter avec soi. Tu me diras les changements faits pour toutes ces obligations nouvelles et le bénéfice en capital ou intérêts que tu en retires. Pendant que tu étais à la Grande Borie, en passant à Sarlat, tu aurais pu toucher des coupons et avec cet argent souscrire à quelques

obligations cela t'aurait encore fait des économies. Il me tarde de recevoir une lettre de toi me donnant des détails sur toutes tes opérations et ton voyage.

Depuis la disparition de la neige et du grand froid, nous avons ici un temps épouvantable : la pluie, le vent, la boue. Les tranchées et boyaux des avant-postes s'écroulent ou sont remplis d'eau : c'est bien contrariant. Il vaudrait mieux un bon froid sec. N'avez-vous pas d'inondations ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur et te charge d'embrasser pour moi toute la famille, grands et petits. André

174. Lettre – 7 décembre 1915

Je reçois ta lettre ma bien chère Babeth m'annonçant ton retour à Montignac, ce dont je me réjouis. J'étais préoccupé de te savoir errer toute seule sur les chemins de la Grande Borie sachant que tu détestes voyager seule et je vois avec plaisir que ton voyage s'est bien effectué. Quant à revenir là-bas pour préparer le départ de Louise et de Joseph, il me semble que tu aurais pu l'éviter. Tu as assez de travail chez toi et d'occupations de toutes sortes pour te dispenser de t'en créer d'autres. Tu devrais savoir invoquer toutes ces raisons, les exagérer même ou les inventer pour te dispenser de faire les corvées. Il y a des gens du monde, et tu en connais qui savent avec beaucoup d'amabilité, d'adresse et de chic se soustraire aux choses qui les embêtent. Toi, tu n'as jamais su : il ne te manquerait que cela pour être absolument parfaite... ceci entre nous ma chérie. Je te l'ai dit bien souvent : tu as une vie assez remplie, une maison assez chargée pour te dispenser de faire les corvées des autres. Ce serait un pli à donner devant lequel on s'inclinerait. Encore une fois, c'est la seule chose qui nuise à ta perfection. Cette petite observation faite, qui ne doit pas te fâcher puisqu'elle est dite dans ton intérêt et dans le mien, observation que tu garderas pour toi, je voudrais bien que tu restes tranquille à la maison sans te faire de mauvais sang, sans t'inquiéter outre mesure de tous les événements plus ou moins compliqués et tristes de l'existence, afin de ne pas compromettre ta santé physique et morale dont je me préoccupe beaucoup et auxquelles je tiens bien plus qu'à moi-même. Tu me dis toujours que tu vieillis affreusement : eh bien, je ne veux pas que tu vieillisses à cause de tes enfants et de ton mari. C'est bien assez que les années s'ajoutant les unes aux autres nous fassent vieillir par force sans encore venir aider au temps à remplir son œuvre néfaste !

Je pense qu'en arrivant, tu auras trouvé plusieurs lettres de moi, lettres où j'avais mis des papiers pour te permettre de sortir de l'argent de la caisse d'épargne des petites et celui qui constate ma souscription. Il me tarde de recevoir une nouvelle lettre de toi m'accusant réception de toutes les miennes. Tu me demandes dans ta dernière lettre si je ne voudrais pas que tu m'envoies quelque provision. Non, je n'ai besoin de rien. J'avais pensé te demander une jolie dinde que tu aurais truffée, mais j'ai tellement peur que le colis n'arrive pas en bon état, que j'aie toujours renoncé à me la faire expédier. En temps de paix, jamais ces colis ne peuvent arriver, à plus forte raison en temps de guerre. Je serais désolé si je te faisais acheter quoi que ce soit pour le voir perdre. J'aurais été content d'offrir une dinde truffée à ma popote. Il faudrait que ce soit emballé, recommandé d'une façon remarquable, et encore ! Enfin, vois si c'est possible, il faudrait l'adresser gare de Faulx-Saint-Pierre, Meurthe-et-Moselle, Vacquier (tout court). Réflexion faite, n'envoie rien du tout. J'attends le retour du tailleur de ma compagnie, le soldat Bonnelie qui est de Thenon et qui devrait voir ton père, il doit rentrer demain. Une occasion comme celle-ci serait épatante pour porter un colis, peut-être Marguerite lui aura-t-elle donné quelques truffes qu'elle voulait m'envoyer. Tout cela, ce n'est point pour moi, je m'en fiche, mais c'est pour faire présent à ma table, mon commandant aime bien manger de bonnes choses. Je t'assure que sous ce rapport-là, nous n'avons pas à nous plaindre, car comme cuisinier nous avons un artiste. Je voudrais bien le savoir à ta disposition. Tu me disais aussi, et je n'y avais plus songé, de demander à Y. de Beucé de me faire envoyer du drap pour m'habiller : j'aurais bien dû le faire, il eut coûté plus cher, mais il aurait été plus joli et meilleur. Maintenant, c'est trop tard, le commandant et moi en avons demandé à l'administration militaire depuis plusieurs mois et on nous l'annonce enfin ! Je fais tout cela pour économiser afin de te donner le plus d'argent possible. Le tailleur de ma compagnie me confectionne mes costumes ce n'est pas très brillant, mais très suffisant en campagne. L'inconvénient de ces étoffes c'est qu'elles deviennent pisseuses au bout d'un certain temps. Peut-être cette dernière sera-t-elle meilleure. Les tailleurs de Nancy, Lunéville vous prennent 150 F pour un costume, aussi je m'abstiens.

Allons ma bonne Babeth bien aimée, je te quitte en te recommandant de te soigner, de ne pas t'inquiéter, car je ne veux pas te voir vieillir. Je t'embrasse mille fois de toute mon âme comme je t'aime. Embrasse bien pour moi nos chères petites, maman et Marthe. Écris-moi bien souvent, longuement, et raconte-moi toutes tes affaires. J'oubliais de vous remercier de la boîte de sucres d'orge reçue hier qui m'a fait grand plaisir. André

175. Lettre – 8 décembre 1915

Ma bien chère Babeth

Je t'envoie ce mot pour te dire de ne rien m'envoyer dans le cas où tu en aurais l'intention ou le désir. D'après ma lettre d'hier tu pourrais avoir cet excellent projet et je viens t'en dissuader, car il faut tellement de temps pour que les paquets nous arrivent que tout ce qui ne peut se conserver est inévitablement perdu ou gâté. Donc point de dindes ni rien de tout ce qui se mange, il est profitable que vous en profitiez tous. De temps en temps tu pourras si tu veux m'envoyer à mon adresse quelques truffes à condition qu'elles ne soient pas trop chères et que tu puisses en trouver facilement, mais rien de plus. Et cela par colis postal. Rien de nouveau à t'annoncer, le temps continue à être détestable : pluie continue, vent, etc. Nos tranchées sont envahies par les eaux, beaucoup se démolissent. C'est le plus sale temps que l'on puisse avoir en campagne. Je vais toujours très bien et j'attends d'autres lettres de toi écrites depuis ton retour à Montignac. Dois-tu revenir à la Grande Borie malgré ma lettre d'hier ? Tu me le diras bien. Il me tarde bien que tous les officiers du bataillon soient tous partis en permission afin que je puisse voir mon tour revenir, j'ai une furieuse envie d'aller vous voir ; il me semble que ce plaisir ne reviendra jamais. L'adresse que je te donnais hier n'était pas la bonne, paraît-il, mais cela n'a pas d'importance puisque tu ne dois pas t'en servir. J'ai trouvé dans les ruines du village où j'ai une partie de ma compagnie deux obus vidés que je te porterai et qui te feront deux jolis vases.

Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. André

176. Lettre – 9 décembre 1915

Ma bien chère Babeth

Pendant que j'écrivais à Marguerite pour la remercier d'un petit colis de truffes confié à un soldat de ma compagnie revenant de permission, j'ai reçu ta lettre datée du 6 décembre qui m'annonce ton départ pour la Grande Borie. Cela me contrarie un peu de te savoir aller toute seule avec un mauvais temps, dans de mauvais chemins, toi qui détestes voyager seule. Je t'écrivais dans une dernière lettre que tu aurais dû t'en dispenser, les raisons ne te manquant pas, mais puisque tu es décidée, je souhaite que ce voyage se fasse bien, que tu ne souffres pas, que tu ne prennes pas de mal. Je t'accompagne par la pensée ma pauvre chérie et je prie Dieu qu'Il te bénisse et te garde toujours. Tu ne sauras jamais combien je t'aime, combien je t'apprécie et combien je voudrais te savoir heureuse et exempte de tout souci ! Te manque-t-il quelque chose pour ton hiver en fait de manteau, vêtement, etc. Le mois prochain, je tâcherai de t'envoyer un peu d'argent afin que tu puisses acheter ce qui te manque. J'ai enfin reçu mon étoffe demandée depuis plusieurs mois et je t'assure que pour le prix (10 F le mètre) je suis rudement mieux servi que dans le commerce où la même étoffe me coûterait 16 ou 18 F. J'ai tellement d'affaires que je ne sais où les mettre et si nous avions une guerre de mouvement, j'en serais embarrassé.

Tu me dis que tu t'occupes de tes changements de bons et obligations de la Défense nationale et que tu auras 250 F de rente de plus qu'avant, je pense, c'est ainsi que je le comprends, car laissant de côté les 3 800 F que tu avais pris en bons du Trésor et que tu dois verser pour payer les droits de succession, tu avais encore, d'après le compte que tu m'avais donné : Obligations de la Défense nationale (4 000 F) + 3 obligations à 100 F (300 F.) + Autres bons (3 500 F) + 1 bon (100 F) = 7 900 F.

Ce qui faisait environ 395 F de rente. Avec l'échange et ce que tu dois ajouter, c'est 250 F de rente de plus, probablement, n'est-ce pas ? Tu me donneras le détail. Cela m'intéresse vivement et quand tu auras tout réglé, tu inscriras le tout sur un carnet que tu garderas précieusement ! Avec ma solde du mois dernier, j'ai acheté 20 F de rente. Marthe a-t-elle fait la même opération pour l'argent qui lui revient de la succession de tante Marie ? Quant à tes impôts, il me semble qu'ils devraient être tous payés depuis longtemps, ainsi que toutes tes dettes arriérées. Pourquoi ne pas vendre la vache qui n'est pas pleine puisqu'elle est en bon état. Avec le prix tu aurais pu encore prendre 20 F de rente de plus. Profite bien de tous ces avantages afin de pouvoir augmenter tes revenus, nous en aurons tant besoin après la guerre !

En questionnant Bertrand, tu n'as pas pu me dire si Éliane lui plaisait. Si oui, qu'importe d'être refusé. Une de perdue, cent de retrouvées comme dit le proverbe et cela n'a aucune importance pour un homme. Si on peut trouver mieux, je le désire, mais je ne vois rien de nos côtés. Dans les Landes, il y a, paraît-il, beaucoup de jeunes filles, et riches.

C'est extrêmement curieux de ne pas avoir retrouvé cette 2e clé du coffre-fort que j'avais eu bien de la peine à faire confectionner. En partant, au moment de la mobilisation, il me semble te l'avoir vue serrer dans ton armoire à glace. J'oubliais aussi que tu avais quelques titres de rente 3 % anciens soit à toi (très peu) soit à maman. Tu aurais pu aussi les changer contre ceux du nouvel emprunt, mais il faut ajouter. Enfin, règle tout cela le mieux

possible pour nos intérêts. Pour cette raison également, j'aurais voulu te voir rester à Montignac. Je ne sais si ma lettre arrivera avant ton départ pour la Grande Borie ou à ton retour, plutôt à ton retour. Écris-moi.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

Tu ne recevras peut-être pas aussi souvent de mes nouvelles durant quelques jours, car je vais aller aux avant-postes remplacer un capitaine de cavalerie : n'en sois pas étonnée. Écris-moi toujours et renonce à m'envoyer des colis de boustifailles.

177. Lettre – 14 décembre 1915 – Contrôlée par l'autorité militaire et amputée de deux coins

Je viens de recevoir, ma bien chère Babeth, deux lettres d'avant ton départ ou pendant ton séjour à la Grande Borie. Je reçois la tienne aujourd'hui. Je t'ai envoyé hier 3 numéros du Pays de France, sont-ils arrivés ? Tu féliciteras de ma part le docteur Delsouillier pour la croix de guerre de son fils qui doit l'avoir méritée. Je pense qu'il n'existera pas un médecin ayant été sur le front qui ne soit décoré de la croix de guerre. Je trouve qu'on a un peu vulgarisé cette décoration qui devrait être donnée à ceux qui font plus que leur devoir et non à ceux qui ne font que leur devoir quel que pénible qu'il soit. Un jeune médecin auxiliaire de mon bataillon a reçu la croix de guerre pour avoir été ramasser un blessé sous le bombardement, c'était son devoir, mais d'autres qui, comme moi sont restés 15 jours sous la mitraille, n'ont jamais pensé à être décorés, c'était notre devoir simplement. Qu'importent les honneurs, le principal, c'est ne pas avoir la croix de bois ou de fer et de revenir. Les Allemands font beaucoup de propagande pour la paix, ils commencent à être lassés. J'espère que nous ne nous laisserons pas faire : il vaut encore mieux y rester quelques mois de plus et avoir un traité avantageux ; pourvu que nos politiciens ne fassent pas de bêtises ! Ce doit être en effet un grand événement que la mort de Reynal : c'est un bien petit malheur ! S'est-il fait enterrer civilement ? Tu me le raconteras. Comment as-tu fait ton voyage à la Grande Borie ? Je comprends très bien le sentiment de Madame Parsal qui voudrait revoir son mari pour finir son existence tranquille auprès de lui. Nous avons toujours un temps ignoble : pluie, neige, humidité, eau partout, nos tranchées et boyaux sont garnis ou démolis, on patauge dans la boue, c'est désastreux. Que le froid sec serait préférable ! Avez-vous eu des inondations, tu ne m'en parles pas. Dans une de mes dernières lettres, je te disais que j'avais reçu du drap de l'administration à des prix avantageux ; j'ai donc tout ce qu'il me faut en fait de vêtements. Tu répondras à toutes mes questions au sujet de tes placements. Comment se porte M. Constant ?

Adieu, ma chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que nos petites, maman et Marthe. André

178. Lettre – 16 décembre 1915

Tu recevras, ma bien chère Babeth, la visite du frère de Brossard, soldat dans mon bataillon qui te portera deux obus de 75 dont tu pourras faire des vases. Je n'ai pas eu le temps de les nettoyer complètement voulant profiter de cette occasion : tu pourras les peindre en conservant la douille en cuivre. Une fois bien arrangé, cela te fera deux jolis petits vases. Si je pouvais en avoir de Boches, je te les conserverais. Tu me diras si tu les as reçus, j'ai préféré ne pas attendre ma visite qui est très problématique, car, d'ici le mois de mars, les permissions ont le temps d'être suspendues. Vas-tu à la mission ? Le père prêche-t-il bien ? Es-tu satisfaite ? As-tu des nouvelles de Joseph et Louise depuis leur arrivée à Arcachon ? Comment se comportent tes affaires ? Le jardin est-il bien travaillé et as-tu des légumes ? Qu'as-tu fait de la grosse vache Pécharde ? Ne l'as-tu pas vendue ? Et à Ajat, que devient-on ? Marguerite va-t-elle partir et dans quelle direction ? J'espère recevoir ces jours-ci une lettre de toi. Ici, rien de neuf, les opérations sont un peu arrêtées, comme partout, le canon seul se fait entendre. Les journaux ont l'air de dire que les Allemands veulent tenter une grande offensive au mois de janvier sur notre front. Tant mieux si c'est vrai parce qu'il sera alors possible d'en tuer beaucoup. On va je pense augmenter le nombre de permissionnaires dans mon bataillon afin que tous les soldats puissent aller chez eux avant le mois de janvier. Je crains qu'ensuite ces départs soient suspendus ce qui me priverait du bonheur de vous voir.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse bien tendrement ainsi que maman, Marthe et les petites. André

179. Lettre – 19 décembre 1915

Ma bien chère Babeth

Reçu ta longue lettre de retour de la Grande Borie avec infiniment de plaisir. Tant mieux que ton voyage se soit bien effectué et qu'il ne t'ait causé aucune fatigue ce que je redoutais. As-tu reçu des nouvelles de Joseph

depuis son arrivée à Arcachon ? J'ai reçu en même temps que ta lettre une de Madame Leymarie qui paraît avoir été ravie de son séjour à Montignac. Je pense que vous allez être un peu tranquilles cet hiver puisque vous n'avez aucune visite en perspective. Louise doit être bien contente d'avoir pu obtenir cette petite saison. Oui, j'aurais été bien embêté d'avoir un petit extrait de femme aussi fragile, aussi fantasque et je crois véritablement que je n'aurais pas eu le courage de le supporter.

Tu as dû recevoir la visite du soldat Brossard qui a dû te remettre les deux obus de 75 que je t'annonçais. Tu aurais pu par lui m'envoyer une dinde truffée si tu avais été prévenue, mais fallait-il le savoir. Ne m'envoie rien par la poste ou autrement, j'ai peur que cela se perde ce qui serait bien dommage ; un ballotin de dinde si tu veux puisque cela peut se conserver, mais réflexion faite, rien du tout. Il vaut bien mieux garder pour vous ce que vous avez de bon. Pour moi, tout cela m'est égal, et pour les autres, je m'en fiche. Je ne sais pas si mon drap sera bon, en général, ces draps changent facilement de couleur, mais il est impossible de s'en procurer de bons à moins de 20 à 25 F le mètre et celui-ci me coûte 10 F ce qui fait une fameuse différence et en campagne il n'est pas utile d'être bien élégant. Je suis de cette façon confortablement habillé pour peu d'argent. À ce propos, tu as été obligée de faire des dépenses pour des réparations : ne pourrait-on pas trouver un acquéreur pour la maison de ville ? Je serais tout disposé à la laisser pour 15 000 F si on trouvait. Car, à un moment donné, cette maison sera une source de dépenses. Peut-être avec de la patience, trouverons-nous. Quand tu seras en relation avec Lacoste, il faudra lui en parler. Lui-même pourrait la prendre ou la faire acheter. Je voudrais bien m'en débarrasser. Ton fourneau marche-t-il bien et peux-tu y faire de la pâtisserie ? T'en sers-tu tous les jours ? Et tes cheminées, ont-elles été ramonées ? Penses-tu à faire faire du bois au Breuilh pour l'hiver prochain ? Peux-tu trouver quelqu'un pour le faire ? As-tu reçu les 3 numéros de Pays de France ?

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman, Marthe et nos petites filles. André

[Ajout]

Depuis plusieurs nuits, nos avions passent allant du côté de Metz ou ailleurs, on les entend, mais impossible de les voir malgré la limpidité du ciel et le clair de lune. Je viens encore de passer un certain temps à les découvrir malgré le froid. C'est très curieux !

Bertrand devrait suivre un régime pour son entérite afin de tâcher d'en guérir.

Je ne sais pourquoi ma bien chère Babeth je me doutais que tu n'avais pas placé cette somme de 3 500,00 F sur les obligations de l'emprunt nouveau. Tu as bien fait de me le dire, car tu ne dois jamais rien me cacher et si tu ne me disais pas tout ce que tu fais et tout ce que tu penses, à qui donc tu pourrais le confier ? Ne suis-je pas l'être que tu dois le plus aimer et en qui tu doives avoir le plus de confiance sur la terre ? Mais, en prêtant encore à Bertrand cette somme, as-tu songé à ton intérêt et aux garanties de cet argent ? Quelle reconnaissance a pu te faire Bertrand ? S'il venait à mourir (il faut tout prévoir dans ces questions), s'il vient à se marier et que sa femme ne reconnaisse pas cette somme, que deviendra-t-elle ? De plus, cette somme t'aurait donné 200 F de rente avec la plus-value qu'aura plus tard chaque obligation. Et avec Bertrand même s'il paye 5 %, cela ne te fera jamais que 175 F sans l'augmentation de ce capital. Déjà les 8 000 F qui devaient te rapporter 400 F (c'était convenu) ne te donnent que 320 F. Voilà maintenant un capital de $8\,000 + 3\,500 = 11\,500,00$ F qui ne repose sur aucune garantie sérieuse qu'une simple signature mal faite : n'est-ce pas imprudent ? Je laisse cela à tes méditations. Dieu veuille que nous n'ayons pas de difficultés. Mais l'expérience est là pour te prouver que ce que je dis est la vérité. Pour ces questions d'argent il faut se défier de tout le monde et surtout des proches. Quelle somme énorme Bertrand doit déjà ! Et celles peut-être que nous ne connaissons pas ! Sois prudente ! Songe aux ennuis que nous avons eus dans la famille pour des questions de ce genre avec Albert, avec B. Leymarie, etc.

Tu me diras ce que tu as fait avec ces valeurs américaines qu'on te demande et tu me donneras la nouvelle liste de tes fonds depuis ce dernier emprunt. Tu m'écrivais de la Grande Borie combien je te tarabustais quelquefois et quelle différence tu faisais avec Joseph, cependant ma chérie, tu sais combien je t'aime, combien je tiens à toi, bien plus qu'à moi-même. Souvent c'étaient ces paysans, ces affaires qui me mettaient de mauvaise humeur, mais tu savais bien, malgré tout, que j'étais bien à toi et que je le suis maintenant plus que jamais puisque j'ai eu bien des chances d'être séparé de toi pour toujours. Oui, quand nous reviendrons ensemble, nous ne nous disputerons plus jamais quoique tu aies trouvé le moyen de le faire lors de mon dernier voyage, te souviens-tu ? Pauvre Babeth, je t'aime bien ! Écris-moi souvent et longuement et dis-moi tout ce que tu fais, tout ce que tu penses. Adieu encore, ma chérie, mille baisers pour toi et nos petites filles. Bonjour à Madeleine. André

180. Lettre – 20 décembre 1915

D'après ta lettre du 17, ma bien chère Babeth, je vois que tu n'avais pas encore reçu la visite du soldat Brossard. J'espère qu'il n'aura pas tardé à venir t'apporter tes deux obus de 75 puisqu'il devait aller te voir le samedi. Si tu as des commissions pour moi, tu pourras les lui remettre, mais il est inutile que je te le dise ici, car ma lettre arrivera après son départ. Ta lettre d'aujourd'hui est assez triste : il ne faut pas tant t'inquiéter de l'avenir ! Après la guerre, il y aura une période de tristesse, de gêne, mais ensuite viendra une ère de prospérité et la vie reprendra son cours normal. Seules les blessures morales ne pourront se cicatriser chez quelques-uns ; quant à la question d'argent, tout s'arrangera. On ne peut point savoir s'il me sera possible de rester militaire : je ne le crois pas. Du reste de nouvelles lois seront faites et on ignore ce qu'elles seront. Pour l'instant, il faut envisager la fin de cette guerre qui n'arrive pas encore. Avec le temps, nous finirons par les avoir et déjà, en Allemagne, ils se trouvent dans une très mauvaise situation économique : aussi ont-ils essayé de faire circuler des bruits de paix. J'espère que nous ne serons pas assez fous pour la leur accorder : il faut qu'ils soient à notre merci et qu'ils acceptent toutes les conditions que nous leur imposerons. Dieu veuille que nous ayons à la tête de notre pays des gens intelligents et énergiques qui fassent un traité avantageux. Ce qu'il y a de triste, c'est de voir un tas de députés faire de la mauvaise politique, venir continuellement embêter ceux qui nous gouvernent et les empêcher de bien faire.

Nous avons un temps très froid et très beau depuis quelques jours : je voudrais que cela dure, la pluie est tout ce qu'il y a de plus désastreux. Depuis quelques jours aussi, il y a une activité d'artillerie beaucoup plus grande de notre côté et partout, je ne sais ce que cela veut dire. Les Allemands, disent les journaux, chercheraient à faire une grande offensive sur notre front. Ce serait peut-être à désirer, ils voient qu'ils ne peuvent faire grand-chose : c'est pour cela qu'ils ont porté la guerre dans les Balkans. Bientôt Noël : que ne puissions-nous être ensemble ! Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime. André

181. Lettre – 26 décembre 1915

Il y avait plusieurs jours, ma bien chère Babeth, que je n'avais reçu de tes nouvelles et je trouvais le temps long, lorsque, aujourd'hui, je reçois une lettre de toi en même temps que ta carte ainsi qu'une lettre de Joseph et de ta sœur. J'ai été bien heureux de lire les uns et les autres. Je vois avec plaisir que vous allez tous bien et que cette mission vous occupe. Ici les missions n'existent point, il y a un curé qui est tout ce qu'il y a de plus drôle, très intelligent et très large d'idées. Je cause quelquefois avec lui, mais il n'a guère de monde à ses offices. Ce matin il a dit une messe à 6 h 1/2, il y avait 4 personnes, deux artilleurs, un lieutenant et moi, c'est tout. Il est vrai que c'était une messe soi-disant de communion. Comme tu vois, c'était maigre. Pas de messe de minuit dans le département de Meurthe-et-Moselle du reste, presque toutes les églises sont détruites. Comme fête de Noël, nous avons fait un dîner un peu plus prolongé que d'habitude. Comme j'aurais préféré être avec vous. Si c'était la dernière fête de Noël passée loin du pays ! L'an dernier nous faisons la même réflexion ! Dieu veuille que nous n'ayons plus à la refaire !

Le temps est redevenu affreux, la pluie continue avec vent, tempête : les tranchées sont inhabitables, remplies d'eau, de boue, beaucoup se démolissent, c'est pitoyable... Enfin, avec la patience et le temps, tout s'arrangera j'espère. Les Boches font circuler des bruits d'offensives terribles sur notre front : je souhaite que cela arrive parce qu'ils se feront démolir, mais avec ce temps c'est peu probable, d'autant plus que sur l'Yser tout doit être inondé. Que c'est triste ces hivers pluvieux, le sol est d'autant plus détrempe que nous avons eu auparavant plusieurs jours de neige. Si le temps est le même à Montignac, je suis étonné que vous n'ayez pas d'inondation. Tu m'annonces l'envoi de deux ballottines de dinde ; c'était bien inutile et j'aurais préféré vous les voir manger... pourvu qu'elles ne se perdent pas ! Je te remercie tout de même, car on les appréciera certainement. Rien ne nous manque ici et le cuisinier que nous avons est un véritable prodige. Il a été comme chef dans les 1ers hôtels de Belgique, de villes d'eaux aux appointements formidables de 500 F jusqu'à 1 000 F par mois, c'est te dire combien il est épatant. Il est caporal dans une compagnie et est arrivé ici pendant mon séjour à Lunéville. C'est un pâtissier émérite en même temps que cuisinier ; je t'assure que mon commandant apprécie son talent. J'aimerais mieux le savoir à la maison qu'ici à condition de ne pas avoir besoin de le payer ! Ne raconte pas ça à des étrangers, car j'aurais honte de si bien manger aussi près des Boches. Si ces derniers savaient, je pense qu'ils déserteraient tous pour venir avec nous ! Quant à moi, je t'assure que cela m'est égal cette si bonne cuisine. Je t'assure que les truffes que tes parents ont envoyées sont bien utilisées !

Tu me demandes comment tu peux nettoyer les deux obus : ils étaient tellement rouillés et abîmés qu'il n'y a qu'un moyen comme je te le disais c'est de les peindre en laissant la bague de cuivre que tu feras astiquer. Ainsi tu auras deux jolis vases pour mettre des fleurs et bien pareils.

Ne néglige rien pour les dents de Nénette et mène-la vite chez le dentiste afin de lui faire enlever les dents gâtées ; cette question de dents est très importante pour les enfants. Qu'on la soigne bien la pauvre petite et Guiguitte ? Va-t-elle commencer bientôt à apprendre à lire. Je pense qu'elle est encore trop jeune. Que j'y songe souvent à ces enfants et que c'est triste d'être ainsi séparé d'eux. Il me tarde bien d'aller vous voir. On a augmenté pour les soldats le nombre des permissionnaires afin que tous puissent achever de partir dans le courant de ce mois. Quant à moi, je crains que les permissions soient supprimées au moment où il me sera possible de partir. Sans cela, peut-être vous verrais-je au mois de février : quel bonheur !

Lorsque tu recevras cette lettre ma bonne Babeth, l'année sera achevée et une nouvelle commencera. Je t'envoie donc tous mes vœux pour une meilleure que celle que nous achevons, que Dieu nous bénisse tous, qu'Il vous accorde santé, bonheur et consolations ! Depuis cette pauvre maman, la plus âgée, jusqu'à Guiguitte, la plus jeune, qu'Il vous protège et que je puisse vous revoir tous heureux pour ne plus vous quitter ! Que cette nouvelle année soit bonne, soit consolante pour notre Patrie et qu'elle soit le témoin de sa victoire !

Je te quitte ma chérie en t'embrassant mille fois de tout mon cœur, je te charge d'embrasser toute la famille pour moi et spécialement maman et je vous souhaite à tous une bonne année. André

N'oublie pas pour moi cette bonne Meine ainsi qu'Édouard. Joseph me raconte son installation, me fait la description de sa villa, etc. Ils ont l'air tout à fait heureux à Arcachon. Il me dit qu'il compte sur toi pour lui faire ses confits de canards.

182. Lettre – 27 décembre 1915

J'ai reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, tes deux boîtes de ballottines dont je t'accuse réception. J'aurais préféré que tu les gardes pour toi et la maisonnée assez souvent nombreuse. La mission est-elle terminée ? L'évêque est-il venu ? Tu me raconteras tout cela. Quand dois-tu aller à Périgueux et qu'est-ce que le dentiste a dit pour les dents de Nénette ? Je voudrais que cette petite soit bien soignée, c'est très important pour les premières dents. Dans une de tes lettres, tu me parlais des vaches qui t'occasionnaient des ennuis. Tu aurais bien fait d'en vendre une, car j'ai peur que le fourrage manque. Édouard pense-t-il en avoir suffisamment ?

Nous avons toujours un temps épouvantable ce qui est désolant. La Vézère n'a-t-elle pas débordé ? Madeleine est-elle arrivée et Paule à Sainte Mayme ? Aujourd'hui, dans l'après-midi aux avant-postes, un obus boche est entré dans une pièce où se faisait la popote des sous-officiers de mon ancienne compagnie, deux sergents écrivaient sur une table, le cuisinier sur une chaise près d'un fourneau où cuisait un lièvre. L'obus a traversé un mur de 80 cm, a pulvérisé le fourneau, cassé les barreaux de la chaise du cuisinier, le civet répandu sur la tête des gens ainsi que des pierres, etc., et les trois n'ont pas eu de mal, que quelques écorchures insignifiantes. C'était très drôle alors qu'ils auraient dû être pulvérisés. Ils ont bien regretté leur lièvre !

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois bien tendrement ainsi que tous. André

183. Lettre – 29 décembre 1915

Ma bien chère Babeth,

Je t'adresse ce mot à Montignac ne sachant pas si tu te trouves à Ajat comme tu avais l'intention d'y aller ou à Périgueux. Peu importe, il te trouvera toujours. Je n'écris à personne à l'occasion du 1er janvier, tu te chargeras de me remplacer auprès de ta tante de Cublac et des Lacombe de Montignac, si tu le juges utile, Maricey, Mme Parsal, etc. Je vais envoyer simplement un petit mot à ta tante Buisson de Limoges.

Je suis furieux de voir arriver ce que je prévoyais. Tu n'as pas voulu m'écouter lorsque je te disais d'acheter un fourneau assez grand, pratique et confortable. Au lieu de cela, tu as acheté 40 F une saleté aux Petit qui étaient ravis de te coller un vieux rossignol dont tu ne peux te servir. Cependant une cuisinière aurait été pratique, surtout en hiver, parce que ces fourneaux chauffent beaucoup plus avec moins de bois et on peut y faire des tas de choses avec le même foyer. Je vois combien la cuisine se fait commodément avec eux. Tu auras donc dépensé bêtement 40 F alors qu'avec 100 F tu aurais été admirablement montée et pour longtemps. Ces systèmes de fourneaux qu'on fait aujourd'hui sont extrêmement pratiques surtout pour les gens qui, comme toi, font beaucoup de cuisines et de pâtisseries.

Je ne comprends pas ton compte des obligations de la Défense nationale, etc. Tu avais des bons ou obligations par suite de l'héritage (4 000,00 F + 300 F + 100 F = 4 400,00 F) ce qui faisait 220 F de rente. Par suite de la conversion de cette somme en nouvel emprunt, des appoints que tu as apportés et que je t'ai apportés moi-même, tu dois avoir beaucoup plus de 220 F de rente. Tu me dis toujours n'avoir que 200 F de rente, c'est ce que je ne

comprends pas. N'est-ce pas 200 F de rente de plus que tu veux dire ? Bien entendu, je ne compte pas les Russes, Creusot, etc. que tu as pris, je ne parle ici que des sommes ci-dessus indiquées... Il me semble qu'à présent tu n'as plus rien à payer d'arriéré, tu vas toucher une assez belle somme de tes coupons, tu pourrais placer quelque chose sur nos compagnies de chemin de fer qui doivent être à un prix très bas et qui remonteront plus tard. Tu te renseigneras, mais ne prends que des fonds français et sûrs. Je tâcherai dans quelques jours de t'envoyer 200 F sur ma solde. Il ne faut manquer aucune occasion de placer un peu d'argent, si possible, tant que les valeurs sont si basses afin d'augmenter un peu notre patrimoine. Pour les valeurs américaines en qui j'ai eu le tort d'avoir confiance et d'écouter la Société Générale, ne les perds pas de vue et tâche de t'informer de leur destinée quand tu le pourras à différentes sources de renseignements. Fais-en la liste et questionne : il y en a surtout trois qui me paraissent tout à fait suspectes, ce sont les obligations du Port de Para, celles des chemins de fer de São Paulo et de Rosario et Belgramo, ainsi que la Société foncière du Mexique. Il y en a une autre aussi de l'État du Mexique (titre violet) dont le coupon m'était payé 93,50 F et qui ne me donne plus rien depuis deux ans. Garde les coupons précieusement et informe-toi à son sujet. Je te dis tout cela afin que tu sois bien au courant de tout et que tu sois bien renseigné sur nos fonds. J'espère que maintenant, en faisant bien attention à nos affaires, tu pourras faire quelques petites économies ce qui n'est pas à dédaigner par ces temps troublés.

Quelle drôle d'idée chez les Lacombe de se séparer ainsi et de faire deux ménages ! C'est ce que tu voudrais faire dans l'avenir pour nous : cela ne réussit jamais ni moralement ni pécuniairement. L'éducation des enfants ne doit être un motif de séparation, si on n'a pas de pension suffisante à côté de chez soi, le meilleur système est de les mettre pensionnaires. C'est encore le moyen le plus avantageux, d'autant plus qu'on peut les voir souvent. Les familles qui ont quitté leur foyer pour aller à la ville sous prétexte de faire élever leurs enfants n'ont pas mieux réussi pour cela et se sont ruinées. Les Lagorce en sont un exemple frappant. Ne t'inquiète pas trop à ce sujet, nous pouvons pour nos filles les faire instruire le plus longtemps possible à Montignac et quand elles seront plus grandes, les mettre 2 à 3 ans en pension pour compléter leurs études et leur éducation. Dans les petites localités, il y a toujours quelques institutrices suffisamment instruites pour pousser les enfants, surtout les filles jusqu'au moment des dernières études.

Un caporal de ma compagnie doit aller te voir ; tu pourras lui remettre ma chemise bien empaquetée et quelques truffes si tu veux, mais rien de plus. Je n'ai besoin de rien et je ne veux pas que tu te privas de quoi que ce soit pour moi. Je regrette que tu n'aies pas gardé ces 2 belles ballottines envoyées, j'aurais eu plus de plaisir à te les voir boulotter. Merci quand même ma chérie. Ne t'inquiète pas au sujet de ma nourriture : nos soldats sont admirablement traités, ceux qui se plaignent à ce sujet sont des misérables qui mériteraient de crever de faim le restant de leurs jours. Quand j'irai à Montignac, tu me feras manger des légumes, des poulets, de la morue à l'huile, boire de la piquette : je trouverai tout cela délicieux avec toi. Tu peux être sûre que je ne compliquerai jamais la vie, que je ne te ferai jamais un reproche sur l'ordinaire de ta maison que j'ai toujours trouvé exquis. Je serai encore moins difficile qu'avant malgré notre remarquable cuisinier. Tu pourras parfaitement pendant le carême me faire faire maigre comme Marthe, je ne m'en plaindrai pas. Mais soyons toujours ensemble et ne nous séparons plus. La vie est courte, elle peut nous être enlevée d'une minute à l'autre... À quoi bon tant s'inquiéter de l'avenir !

Adieu ma chérie, je t'aime de toute mon âme, pense bien souvent à toi, je t'embrasse mille fois ainsi que nos chères petites filles, maman, Marthe, et Madeleine si elle est avec vous. Je vais écrire à Paule à Sainte Mayme.
Ton André

1916

Dossier militaire

« Passe à la 15^e Division le 30 janvier. Nommé Capitaine à titre définitif le 24 octobre 1916. Bon Commandant de Compagnie ayant de l'allure et une belle attitude. S'acquitte de ses fonctions avec le plus grand zèle et obtient d'excellents résultats. A suivi les cours relatifs à l'emploi des gaz asphyxiants [du 7 au 9 décembre 1916]. Très apte à faire campagne. »

184. Lettre – 7 janvier 1916

Je viens de recevoir, ma bien chère Babeth, ton mot faisant suite à celui de Nénette fait par la machine à écrire : je vois que Bertrand connaît et pratique les nouveautés, les découvertes pratiques. Je ne t'ai pas écrit depuis quelques jours, car je suis aux avant-postes avec toute ma compagnie et j'ai beaucoup de travail, de responsabilité, etc. J'ai aussi, hélas, beaucoup de boue et j'habite au milieu de bien des ruines. As-tu reçu ma dernière lettre dans

laquelle se trouvait un mandat de 230 F ? Tu m'annonces une longue lettre qu'il me tarde de recevoir. Reçu aujourd'hui une très aimable lettre de ta tante Buisson. Moi je ne peux te raconter rien d'intéressant puisque mon devoir est de me taire sur ma vie, sur mes faits et gestes. Dernièrement, j'ai écrit à ton père pour le remercier d'un excellent chapon bien truffé qui a régalé ma table, que j'ai quittée ainsi que l'excellent cuisinier ; dans 8 jours, je le retrouverai pour le quitter ensuite à nouveau. Si mes lettres ne peuvent être bien intéressantes, les tiennes le sont pour moi au plus haut point : je les désire et les savoure, c'est ma seule joie au milieu de cette vie. J'espère que dans celle que tu m'annonces j'y trouverai bien des nouvelles agréables. Geneviève de Lamenuze m'a dit que Pierre était malade, victime d'un coup de pied de cheval, mais non de Vénus comme dit Bertrand. Comment va-t-il ?

Ici, on pratique toutes les vertus, sauf l'abstinence et le jeûne : ce matin de très bonne heure j'ai fait une cure à l'ail, chose qui m'a valu quelquefois de sanglants reproches de ta part, te rappelles-tu ? Quand pourrais-je te revoir ma bonne Babeth, si tu voyais l'installation où je t'écris en ce moment tu serais bien amusée. Combien compliquent l'existence alors qu'il serait si facile de la simplifier en se contentant du nécessaire sans courir après le confort et le luxe ! Quelle belle leçon cette guerre pour les gens difficiles ! Sauront-ils ceux-là en profiter ? Je pense que tu as reçu toutes mes lettres et mon mandat, j'ai toujours peur que tout ne te parvienne pas.

Adieu, ma Babeth bien aimée, je t'aime et je t'embrasse de toute mon âme en te chargeant d'embrasser pour moi toute la famille, grands et petits. Mon souvenir à Meine et Édouard. Ton André

185. Lettre – 10 janvier 1916

J'ai reçu hier ta bonne lettre, ma bien chère Babeth, et je m'empresse de t'envoyer légalisée la procuration demandée. Je voulais l'envoyer directement à ton oncle en lui offrant mes vœux de bonne année pour lui et les siens, mais j'ai pensé que cela offusquerait encore ton esprit méfiant et je me suis abstenu ; je compte que tu lui auras dit mes vœux comme je t'en avais chargé pour tous ceux à qui je n'écris pas, ta tante et Mimi entre autres. J'avais aussi chargé ta sœur Marguerite d'être mon interprète auprès de tous à Ajat : j'espère qu'elle s'est acquittée de sa mission. Ta lettre est venue me trouver aux avant-postes où je suis encore pour quelques jours ; je t'écris dans une cave où la lumière est allumée nuit et jour. Hier, dimanche, j'ai manqué une belle cérémonie faite pour les morts de la 2e division, là où j'étais avant. Le capitaine qui m'avait donné ce cantique que je t'ai envoyé a remarquablement chanté et un brancardier a fait un discours encore plus remarquable. À mes avant-postes, une simple messe s'est dite, pour moi qui l'ai servie, dans une cave aussi où je touchais presque la tête au plafond : avec mon casque, je n'aurais pu me tenir debout. Quelles drôles de choses on voit dans cette guerre. Je pense que si cela avait été en temps de paix, sous le ministère d'André, j'aurais été bien coté et j'aurais eu les honneurs du Parlement !

Le caporal qui devait te voir n'ayant pas de commission pour moi à te remettre n'a pas cru devoir passer à la maison et tant mieux, car il est un peu ivrogne et j'aime mieux que tu envoies ma chemise par la poste. Tu aurais pu te dispenser de m'envoyer le chocolat. Je n'ai du reste pas encore reçu le paquet. Les ballottines ont dû être mangées hier où le commandant avait beaucoup d'invités à la suite de la messe ; je ne peux pas te dire si elles étaient bien réussies, peut-être ne sont-elles pas finies. Louise m'a envoyé d'Arcachon une jolie pine de pin dans laquelle les graines sont remplacées par des bonbons au chocolat. (C'est très joli, très bon et très drôle par l'allégorie : le contraire de la pine eut été plus utile !) Ne t'inquiète pas ! Je pratique toutes les vertus sauf l'abstinence, car j'ai toujours bon appétit. Je suis en ce moment dans la boue et au milieu des ruines. On redoute toujours ces gaz asphyxiants et j'avoue que c'est pour moi un plus grand sujet d'inquiétude que tout le reste, car je ne voudrais pas voir mes hommes ou moi-même recueillir cette arme de sauvages qui déshonore à tout jamais ceux qui l'emploient. Mais avec ces bandits je ne vois pas quel est le scrupule qu'on peut avoir et de notre côté on devrait bien leur envoyer aussi des gaz délétères ou empoisonnés... Voilà à quoi aboutit la civilisation : à être plus barbare et plus cruel que les sauvages des premiers âges. Quel châtiment affreux mériteraient ces Boches immondes ! Aurons-nous l'énergie suffisante pour le leur infliger ? C'est la grâce que je souhaite à mon pays.

Tu as bien fait de mettre l'argent que j'envoyais à nos petites filles à la caisse d'épargne : c'était du reste mon désir. Ne leur laisse jamais un sou, car elles le perdraient. Pauvres petites, qu'il me tarde de les revoir. Me sera-t-il possible d'aller à Montignac à la fin février ? J'ai toujours peur que les permissions soient supprimées à ce moment-là. Marguerite va-t-elle bientôt partir et où ? Je suppose qu'elle ne repartira que plus tard car, en ce moment dans tous les secteurs, il ne doit pas y avoir beaucoup de blessés, mais lorsque le beau temps et la bonne saison reviendront, ça changera.

Un lieutenant qui est passé à Sarlat il y a quelques jours m'a dit qu'il faisait un temps radieux, vraie température de printemps. Mais ici, c'est pluie continuelle et boue. Que je préférerais le froid sec !

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme, ainsi que Nénette, Guiguitte, maman et Marthe. André

186. Lettre – 15 janvier 1916

Tu as dû recevoir une lettre de moi, ma bien chère Babeth, lettre qui s'est croisée avec celle reçue de toi aujourd'hui. J'ai reçu la chemise envoyée, mais je vois que tu as complètement perdu la notion de ma taille ; cette chemise a-t-elle été faite par Madeleine ? Elle me paraît achetée toute faite, d'un tissu raide comme la justice et pour une taille bien au-dessous de la mienne. Je l'ai donnée à mon ordonnance. Inutile de m'en donner une autre, je ferai sans elle. Les chaussettes vont bien : pourquoi les avoir tricotées avec de la laine blanche ? J'ai trouvé dedans les deux petites boîtes. Tu ne dois pas être étonnée du peu de complaisance des gens de Montignac comme de presque tous les paysans qui ne sont jamais reconnaissants de ce qu'on peut leur faire. On a beau s'occuper d'eux de la façon la plus consciencieuse et paternelle, c'est inutile, ils ne vous estiment pas plus pour cela. Il y a longtemps que je le dis, ce sont des brutes. Par conséquent, inutile de se gêner pour eux. Ne dis jamais que je dois venir, car je ne veux me charger d'aucune commission.

Toujours du monde à la maison ? Toujours des réceptions ? Pourquoi, encore une fois, n'as-tu pas mis un terme à tout cela dès le début de la mobilisation ? Tu avais cependant une bonne occasion pour être un peu tranquille : tu n'as pas su en profiter. Quand je viendrai (si toutefois je viens), je veux passer mon temps avec toi, avec la famille, mais non avec tout le pays. Qu'est-ce que ce portail 56 F à Sanfourche ? J'ai payé ce dernier la veille du départ pour la guerre : il me semble que je ne lui devais rien. Il me semble que tu devrais être au courant de tes comptes et non en retard. Tu aurais dû ne pas acheter de blé, mais du pain à mesure, ne pas payer Sanfourche, car je ne sais pas ce qu'il réclame.

J'ai assisté ce matin à l'enterrement d'un pauvre soldat qui a eu la tête emportée par un éclat d'obus. Oui, on ne sait pas quand cela finira et parfois j'en suis profondément navré. Malgré tout, il ne faut pas le laisser paraître et inciter les autres à faire leur devoir, car avec le régime sous lequel nous vivons en France où on ne parle jamais au peuple que de ses droits et non de ses devoirs, je suis étonné même qu'il n'y ait pas plus de défaillances. C'est notre rôle, à nous officiers, de tenir notre monde dans le droit chemin, ce n'est pas toujours une sinécure.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous. André

187. Lettre – 16 janvier 1916

Un mot ce soir, ma bien chère Babeth, pour te donner de mes nouvelles. Je vais toujours fort bien, mais j'ai des ennuis pour mes dents et, depuis deux jours, je mange difficilement. À 15 km de l'endroit où je suis, il y a un militaire dentiste, j'ai été le trouver ce matin ; je vais y aller plusieurs jours de suite, ce qui me fait 30 km à faire à cheval ; bien heureux si on peut me les arranger, je voudrais que l'opération soit terminée avant de revenir aux avant-postes c'est-à-dire dimanche prochain. Comme je le disais à Marguerite à qui j'ai écrit aujourd'hui il faut que la vieillesse se manifeste par quelque côté : moi ce sont les dents, car je suis très vigoureux pour tout le reste.

Quand reviendrons-nous ensemble pour toujours, quand pourrons-nous reprendre une vie modeste et tranquille ? Cette guerre menace d'être interminable : le Kayser est soi-disant très malade. La mort ne serait qu'un très faible châtement pour lui qui porte la responsabilité d'une formidable tuerie. C'est un chef de brigands et son peuple est un amas de bandits. Jamais cette race ne sera suffisamment châtiée. Écris-moi souvent ma chérie ! Tu sais combien tes lettres sont désirées : c'est la seule distraction, le seul plaisir que je puisse avoir en recevant de tes nouvelles, de celles de la famille. Marguerite m'a raconté l'enterrement du père [...], son fils Maurice quittera, je pense, le pays après la disparition de ses parents.

Quoi de neuf à Montignac ? Tes affaires marchent-elles toujours bien ? Es-tu calme, tranquille à présent ? Vas-tu toucher tes coupons ? As-tu suffisamment d'argent ? Donne-moi des détails sur tout et sur tous. Il me tarde bien d'aller vous voir. Il me semble que ce moment-là n'arrivera jamais.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. André

188. Lettre – 22 janvier 1916

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu ta lettre aujourd'hui en même temps qu'une de Joseph et un mot de Madeleine m'annonçant la mort de sa grand-mère Dutard. Tu dois aller à Saint Mayme pour l'enterrement ce dont tu aurais pu te dispenser, il me

semble. Enfin, tu me raconteras ton voyage, ce que tu auras fait ou vu, car tout m'intéresse vivement. Je t'écris un mot simplement aujourd'hui, car je n'ai pas beaucoup de temps à moi et je soupire après le jour où je pourrai aller moi-même te retrouver. Quand tu reviendras de Saint Mayme, ne t'absente plus, car, dans le courant de février, tu auras peut-être ma visite, du moins je l'espère.

J'ai pu faire arranger mes dents en saisissant au vol une occasion, ce qui m'a fait faire plusieurs courses à cheval et ce qui m'a coûté cher ce que je regrette, car ce sera 200 F de moins à te donner. Je suppose qu'avec tes coupons du mois de janvier, l'argent ne te manquera pas et je tâcherai de réparer dans la suite ce que je ne pourrai t'envoyer le mois prochain. Je sais que tu es toujours très occupée ; ainsi c'est avec regret que je te vois t'absenter de la maison. Tu fais bien de réparer cette plantation d'asperges manquée et j'approuve tout ce que tu fais. J'avais choisi cet endroit devant le fruitier parce que les légumes n'y venaient pas très bien à cause de l'ombre. As-tu pu vendre ta vache un bon prix et as-tu retrouvé ton argent ? Tu es donc toujours dans l'agitation et toujours des visites d'un côté ou d'un autre. Pauvre Babeth ! Que cette séparation est cruelle et qu'il est triste de la voir se prolonger indéfiniment ! Tout a une fin en ce monde et la guerre aura la sienne : pourvu qu'elle soit belle et glorieuse ! Toutes ces complications balkaniques suscitées par les Boches sont bien embêtantes et prolongeront encore la fin de la lutte !

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. Viendras-tu m'attendre à Brive, comme au mois d'août, s'il m'est possible de te dire l'heure et le jour de mon arrivée ? Ce sera probablement par le même train. André

189. Lettre – 25 janvier 1916

Ma bien chère Babeth,

Je viens de recevoir à la fois tes deux lettres. J'ai bien pensé en recevant mon colis qu'il y avait eu confusion et que j'avais celui destiné à un autre, la chemise n'étant ni à ma taille ni de l'étoffe que je désirais et les chaussettes blanches. Je me suis servi de ces dernières, quant à la chemise j'en ai fait cadeau à mon ordonnance qui en était ravi. Si tu m'écoutais, cela n'arriverait pas, car il est inutile de renvoyer du linge aux soldats qui en reçoivent suffisamment, il y en a même qui en jette, les paysans n'ayant aucun respect pour les objets qu'ils ne paient pas de leur poche. Tu ne m'as pas écouté et la bonne chemise faite par Madeleine a donc été perdue pour moi. Inutile de m'en confectionner une autre, j'espère en avoir suffisamment pour mon hiver, j'en enverrai une pour lui faire mettre une pièce. Quant aux chocolats, ils seront mangés par d'autres. Où donc le colis à moi destiné est-il allé ? J'ai été bien peiné de voir que Marthe avait perdu une de ses vaches : c'est une bien grande perte. Si cela servait de leçon à ces paysans pour leur faire comprendre qu'il n'y a que ce qu'ils font naître chez eux susceptible de leur apporter des bénéfices. En faisant de l'élevage, une perte semblable est moins sensible puisqu'il n'y a pas d'argent engagé, mais aucune leçon ne leur est profitable. Quant à la Pécharde, je t'ai dit depuis longtemps de la vendre (elle était en très bon état et les animaux étaient très chers), mais tu ne m'as pas écouté. Cette vache cependant avait eu des accidents après le vêlage ; c'est pour cette raison que je voulais m'en débarrasser. Tant qu'elle est encore bien, tâche de voir un marchand au plus tôt et de la lui vendre. Écris plutôt à un boucher de Périgueux ou de Brive de venir la voir : les animaux étant fort chers, il me semble qu'on pourrait en sortir un prix raisonnable. Je voudrais bien que tu liquides cette question avant mon arrivée afin que nous puissions passer tranquilles mes quelques jours de permission. Ces vaches sont bien embêtantes, car on les achète fort cher et, s'il leur arrive un accident, on n'en retire rien du tout. Malgré tous ces ennuis, il ne faut pas te décourager ni te désespérer, car c'est bien peu de chose en comparaison de toutes les pertes, de toutes les ruines dont on se trouve le témoin dans cette affreuse guerre. Garde précieusement les coupons qui n'ont pas été payés parce qu'après les hostilités, les valeurs reprendront et il sera peut-être possible de se les faire payer du moins en partie. Maman a dû recevoir ma dernière carte où je lui parlais des derniers titres provisoires de l'emprunt à réclamer et à échanger contre les reçus. J'ai demandé les miens que je porterai si possible.

Tu ne me donnes pas de détails sur les obsèques de Madame Dutard, tu m'en as dit un mot sur ta carte écrite en chemin de fer. Je ne sais pas quand je t'arriverai, bientôt j'espère, mais devant revenir aux avant-postes dimanche prochain, je ne pourrai probablement pas profiter du départ du 3 février : il me faudra attendre au 20. Quoi qu'il en soit, tu ne dois faire aucun projet de voyage et attendre à la maison en t'occupant de tes affaires. J'espère que tu vas être tranquille maintenant sans réception. J'ai reçu dernièrement une longue lettre de Joseph : ils paraissent bien contents l'un et l'autre de leur séjour à Arcachon. Pour Louise, le séjour à la Grande Borie lui paraîtra encore plus triste qu'avant. Je vais leur écrire.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe et les petites. André

[Ajout]

Je vais bien, mes dents sont arrangées pour l'instant. Il me tarde bien d'aller vous voir !

Ce que tu me dis de ton père, ma Babeth chérie, me surprend beaucoup et j'ai peine à y croire ! Je pense que c'est dans un moment de découragement ou de mauvaise humeur qu'il a manifesté cette idée de remariage. Ce serait en effet désastreux pour lui-même et pour les siens. Pour lui-même d'abord : quel plaisir, quel avantage pourrait-il en retirer ! À son âge avec ses habitudes, ses manies (nous en avons tous) comment se refaire une vie avec une autre personne qui aurait elle aussi des habitudes différentes, des idées aussi. Il n'en retirerait que des contrariétés, que des tristesses !

Pour les siens : ce serait un autre sujet de discorde, de froissements de toute sorte. En un mot une folie ! Qu'il tâche donc si la solitude lui pèse, de s'entendre avec un de ses enfants, d'habiter avec lui. Il faudrait qu'il prenne ses dispositions au point de vue matériel. Il me semble (c'est bien difficile ne possédant que des immeubles) qu'un partage serait une bonne chose, partage dans lequel il garderait la jouissance de tout s'il ne voulait pas être à la merci de ses enfants ou bien abandonner tout son avoir à charge de se faire payer une pension par eux, mais cela est fort difficile encore puisqu'il s'agit de terres à partager !

Il y aurait un moyen d'arranger toute chose, ce serait le mariage de Bertrand qui garderait tout en désintéressant ses sœurs. C'est encore difficile, car comment estimer une habitation comme Ajat avec des terres. Si Boissarie était là, je te dirais de lui demander conseil à ce sujet. Ton oncle Lacombe ne pourrait-il pas te donner un bon conseil à condition qu'il en garde le secret en lui parlant simplement la question affaires. Pour Marguerite, il serait peut-être bon de lui parler de ce que ton père t'a confié, cela l'encouragerait à rester, à être plus aimable, en un mot à être l'ange gardien de son père. Bertrand devrait être aussi plus indulgent et plus tendre : tous deux le retiendraient et l'empêcheraient de commettre une folie dont il aurait certainement à se repentir. Les hommes qui se sont remariés dans ces conditions ont tous mal réussi ! Il n'en retirerait aucun plaisir moral. Quant au plaisir physique (si c'est cela qu'il recherche) il vaudrait encore mieux aller parfois dans certaines maisons hospitalières, c'est ce qu'il y a de plus pratique. Et puis, cette raison-là ne suffit pas pour rendre malheureuse toute sa famille. Je n'ai aucune satisfaction de ce côté-là au milieu de ma campagne : c'est encore un sacrifice qu'il faut faire ! Mais je ne crois pas que ce soit cette raison qui domine, ce serait bien mesquin et pour rechercher une vie tranquille ce serait faire fausse route. Le remède serait, je crois, dans l'entourage affectueux de Bertrand et Marguerite. Cette dernière, qui est intelligente et qui serait un diplomate charmant si elle voulait, pourrait arranger toute chose. La tendresse d'une femme a tant d'empire sur un homme ! Quoi qu'il en soit, ne prends pas les choses au tragique. Songe que tu as un mari, des enfants, que tu te dois à eux et lorsque tu dis préférer la mort de tous à cet événement c'est encore une folie ! Ne te désespère pas ma chérie et conserve tant que tu pourras ta gaieté, ta jeunesse en priant Dieu de te venir en aide !

Il est regrettable que ton père ait dissipé les capitaux : avec eux, il aurait pu les placer nominativement pour chacun de ses enfants, en garder la jouissance et chacun aurait su ce qu'il avait. Avec les terres, on ne peut faire la même chose. Si Bertrand avait de quoi payer une soulte à ses sœurs, il garderait Ajat. Ton père pourrait se retirer où il voudrait et passer sa vie tranquille. Malgré cela n'y aurait-il pas moyen de s'arranger ? Vendre c'est difficile pour ne pas dire impossible. La question est compliquée. Ne pourrait-on pas la résoudre ? C'est à étudier avec des hommes connaissant la situation et les affaires (parles-en à ton oncle). Quoi qu'il arrive, il faudrait avant tout régler la question intérêt dans la famille, car, cette question réglée, cela empêcherait bien d'autres choses.

Pour le régler d'une façon complète, il y a plusieurs façons : je te dirai mes idées que tu peux discuter, ce sont de simples indications que nous pourrions voir ensemble avec toi, avec Bertrand et Marguerite.

En supposant qu'il n'y a dans le patrimoine de ton père simplement Ajat et ses terres (je ne m'occupe que de cela) on fait trois lots le mieux possible, le plus judicieusement possible. On donne :

- Un lot à Bertrand, l'habitation et quelques terres environnantes par exemple ;
- Une métairie ou bois ou terres à Marguerite ;
- Idem à Babeth et chacun se débrouillera comme il l'entendra.

Dans ce cas, ou bien ton père abandonnerait tout à chacun, ou bien il conserverait le tout sa vie durant, ceci serait à voir. Ou bien évaluer le tout en famille moyennant une somme d'argent 100 000,00 F par exemple, il reviendrait donc à chacun la somme de 33 333 F.

Si Bertrand gagnait assez d'argent ou s'il se mariait assez richement, mais d'ores et déjà (si c'était possible) il prendrait le tout et paierait à son père une rente de 4 000 F par exemple, ou 5 000 F. Avec cette rente, ton père pourrait organiser sa vie comme il l'entendrait, ou bien vivre avec Marguerite en lui payant une pension, ou vivre avec toi en te payant une pension. Il y aurait un tas de combinaisons, mais évidemment pour Bertrand ce serait

assez dur d'autant plus qu'il a pas mal de dettes personnelles déjà. D'un autre côté, il serait maître de la situation, il pourrait revendre les bois, les terres éloignées, en un mot s'organiser comme bon lui semblerait.

Avec cette rente, ton père pourrait, je suppose, donner à Marguerite l'intérêt de ces 33 333,00 F et il lui resterait assez pour vivre. Bertrand s'arrangerait pour payer plus tard le capital à ses sœurs. Tout cela, ce sont des idées : c'est à voir, à étudier soigneusement, consulter Bertrand et Marguerite, mais il faudrait avoir une situation nette afin de parer à toutes les difficultés qui pourraient surgir afin de les éviter.

Ces chiffres que je donne sont fantaisistes et c'est uniquement pour te montrer ma façon de voir. Je voudrais encore une fois que tu en causes d'une façon sérieuse à quelqu'un de sûr (ton oncle). Il importe de régler nos affaires en famille car, cette opération faite, nous aurions tous un grand soulagement. J'espère que tu feras comprendre à ton père la bêtise énorme qu'il ferait en donnant suite à son idée, la peine profonde qu'il occasionnerait à ses enfants et le grotesque qu'il jetterait sur la famille.

Mais, en mettant les choses au pire, ne te désole pas, ne t'inquiète pas outre mesure ma chérie. Que j'aie le plaisir de te retrouver comme je le désire.

Adieu, mille baisers de ton André qui t'aime bien. Je t'écris sous feuilles séparées comme tu le demandes.

(Feuille séparée)

[Il arrivait à ma grand-mère de lire à haute voix les lettres de son mari, ou de les donner à lire, sans les avoir lues au préalable, lettres qui, parfois, n'étaient pas tendres pour des personnes de la famille ou pas qui s'invitaient souvent chez eux, leur maison étant très accueillante... et appréciée ! D'où cette feuille séparée.]

J'avais toujours pensé à cette chose possible (remariage) lorsque je te disais combien il serait avantageux pour tous de régler les affaires de la famille. Je prévoyais un événement pareil, sans y croire bien entendu. Mais, dans la vie il faut toujours prévoir les difficultés pour ne pas en être trop effrayé d'abord et trop gêné ensuite... Il me semble même te l'avoir dit sans, bien entendu, y ajouter d'importance tant la chose me paraissait invraisemblable ! Prions Dieu de ne pas avoir à subir une épreuve pareille et, si cette épreuve nous arrivait, il n'y aurait qu'à y faire face courageusement. Cela nous serait encore plus facile si la question des intérêts était nettement fixée. Combien il serait préférable de marier Marguerite et Bertrand ! Si tu en causes avec elle ou avec eux qu'ils en gardent le secret d'une façon absolue et surtout qu'ils ne manifestent pas leur mauvaise humeur à leur père. Causes-en si tu veux à Marguerite à moins que tu m'attendes. Pour les affaires il faut bien du reste en causer entre nous et se persuader, qu'en s'entendant bien, on peut arriver à une solution : l'union fait la force. Pour la guerre contre les Boches, c'est cette union complète qui nous donnera la victoire !

190. Lettre – 28 janvier 1916

Ma bien chère Babeth,

Reçu ta lettre hier m'annonçant l'heureuse délivrance de la Pécharde : je redoutais un malheur. Je t'ai écrit hier : j'espère que tu as reçu ma lettre, je te disais que j'arriverai bientôt. Aujourd'hui, mon bataillon est sur le point de partir, je ne sais où. Des camions automobiles doivent venir nous prendre peut-être pour nous mettre un peu en arrière, car nous sommes sur le front depuis bientôt un an juste. Les permissions seront-elles suspendues pour quelques jours ? Je ne sais. Je t'avertis pour que tu ne sois pas étonnée de ne pas me voir : c'est dans l'ordre des choses possibles. Enfin, pour l'instant je vais partir je ne sais quand ni ne sais où : peu importe. Je ne déteste pas de changer de place et de voir un pays nouveau. Rien d'intéressant à te raconter : les canons grondent jour et nuit, on dort, on mange, on rigole avec cette musique et, quand on ne l'entend plus, on est tout ahuri, comme je l'étais à Montignac au mois d'août. Il me tarde bien de te voir et je serais bien ennuyé si j'étais privé de ce grand plaisir. Je voudrais aussi que ma permission ne soit pas retardée à cause du départ de Marguerite qui peut avoir lieu.

Je n'ai point reçu mes titres et j'ai peur qu'avec tous ces changements je ne puisse les avoir pour te les apporter. Il est possible en effet que ce petit portail dont tu parles n'ait pas été payé, mais 56 F c'est bien cher ! Réflexion faite, tu pourras me faire faire une autre chemise par Madeleine que j'essaierai et rapporterai moi-même. Si je viens, il est possible que je n'aie pas le temps de te prévenir : si c'est possible, tu pourrais venir me retrouver à Brive comme la dernière fois. Nous arriverions ensemble par le train du matin, mais rien de sûr encore. Les départs dans notre métier ne se font qu'à la dernière minute et ne se savent pas à l'avance. Quand tu connaîtras mon arrivée, tu en préviendras les habitants d'Ajat. Tâche de vendre la vache qui ne peut pas vèler. L'as-tu fait ramener au taureau ? En les y menant quelquefois cela réussit. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que tous. Je n'ose pas te dire à bientôt, car rien de sûr sur mon voyage. Je tâcherai de te faire savoir si possible, mais si je pars une lettre arriverait peut-être après moi. André

191. Carte – 30 janvier 1916

Je t'avais fait espérer ma bien chère Babeth, mon arrivée prochaine. Je veux te prévenir de ne plus y compter, car je suis en route pour ma destination inconnue et j'ignore même le numéro de mon secteur que je te donnerai dans quelques jours. Continue à m'écrire jusqu'à nouvel ordre à mon ancien secteur : je pense que tes lettres me parviendront. Reçu ta bonne lettre d'hier que j'ai lue en montant dans le train et qui m'a fait grand plaisir. Ne t'étonne pas de ne pas recevoir de nouvelles durant quelques jours. Je vais bien et désirerais bien vivement aller à Montignac, mais quand ? Adieu, ma chérie, mille baisers pour toi et pour tous. Continue à m'écrire. André

192. Carte – 31 janvier 1916

Ma nouvelle adresse, ma bien chère Babeth, est 53, secteur postal. Tu voudras bien adresser tes lettres à ce nouveau secteur afin qu'elles n'aient pas trop de retard. Je vais bien. Je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

193. Lettre – 2 février 1916

J'espère ma bien chère Babeth que tu as reçu ma carte te donnant le nouveau secteur postal dans lequel je me trouve (53). Je n'ai rien reçu de toi depuis longtemps, car avec nos changements les lettres n'arrivent plus. Je te disais que le bataillon était en première ligne depuis 11 mois et qu'il allait probablement être porté en arrière. C'est le contraire qui est arrivé, nous sommes toujours en première ligne, mais vers un autre côté que j'ai le devoir de ne pas t'indiquer. Je passe ma vie dans des boyaux et tranchées. Je suis assez mal, mais peu importe. Il me tarde bien de te voir et je ne sais si cela me sera possible. En venant ici j'ai rencontré l'officier qui est en correspondance avec Madeleine, notre nièce. C'est un hasard extraordinaire. Il est capitaine et fort gentil, du moins il m'a paru tel pendant les quelques minutes où je l'ai aperçu. Tu pourras le lui dire de ma part. Il n'est pas marié ce qui pour Madeleine pourrait faire un mari, ce serait très curieux.

[C'est ce qui adviendra après la guerre ! Madeleine, célibataire de 30 ans en 1914, avait un filleul de guerre, Paul Blanchot, qui est devenu son mari. Ils se sont rencontrés pour la première fois vers la fin de la guerre. Ils n'eurent pas d'enfant, mais adoptèrent une jeune fille d'une quinzaine d'années qui rentra par la suite dans les ordres, tout en conservant des relations avec eux.]

Tu feras connaître à Marguerite et à Joseph le numéro de mon secteur. Je suis tellement mal installé que cela me dégoûte d'écrire et mes stylos marchent mal.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime ainsi que tous. Écris-moi souvent, c'est mon seul plaisir, mon unique distraction de lire tes lettres. André

194. Lettre – 4 février 1916

Ma bien chère Babeth bien-aimée

Je suis sans nouvelles de la famille depuis plusieurs jours. Avec ces changements, la correspondance est arrêtée. Tu dois connaître mon nouveau numéro de secteur 53, car tu as dû recevoir une ou deux cartes de moi. Il me tarde bien de recevoir tes lettres. Je ne puis te dire où je suis ; je vis dans un véritable labyrinthe de boyaux, de tranchées bien près des Boches avec une musique perpétuelle d'obus et de balles qui sifflent. Malgré tout, je vais fort bien et pense bien, bien souvent à toi, à toute la famille. Je ne sais quand j'aurai le bonheur d'aller te voir, mon voyage va être retardé et je ne sais pas s'il aura lieu. Je viens d'écrire un mot à Marguerite pour lui donner mon numéro de secteur, tu le diras à Joseph. Tu as dû recevoir une longue lettre de moi écrite avant mon départ et depuis plusieurs cartes. Le temps était magnifique depuis ces changements, mais aujourd'hui le vent souffle avec fureur ce qui augmente encore le tapage. Ce vent, cette pluie ont au moins un avantage c'est de nous préserver des gaz asphyxiants. Dans mes pérégrinations à travers des boyaux, j'ai rencontré le beau-frère de Jeantonnet, celui qui a une tache de vin sur la figure. C'est curieux ces rencontres et celle de ce capitaine correspondant de Madeleine !

Il me tarde bien de recevoir de tes nouvelles, car il me semble qu'il y a un siècle. Je te quitte pour envoyer ce mot. Je t'embrasse mille fois ma bien chère Babeth comme je t'aime de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et Marthe. Bonjour à Madeleine, dis-lui de me faire une bonne chemise. André

195. Lettre – 5 février 1916

Ma bien chère Babeth

Enfin, je viens de recevoir à la fois trois lettres de toi, celles du 26, 28 et 31 janvier, ainsi qu'une de Louise m'annonçant son retour vers le 20 février. J'ai été bien content de recevoir tes lettres, je t'écris aussitôt de mon gourbi avant de m'étendre pour la nuit sur du treillis cloué sur un cadre en bois, ce n'est pas très confortable et j'aimerais mieux notre bon lit dans notre chambre que je trouverai somptueux aujourd'hui ! Quant à ma visite à Montignac, il m'est impossible de t'en fixer le jour et l'heure. Le saurais-je assez tôt pour te prévenir et me sera-t-il possible d'aller te voir, je l'ignore. Quand je serai dans le train, je me croirais un peu certain de partir !

Quelle scie ces vaches ! Toujours des déboires lorsqu'on croit que tout va bien marcher ! Tu vois que tout ne marche pas au gré de ses désirs : tu me faisais tant de reproches autrefois quand il m'arrivait un désagrément. Il te semblait toujours qu'il y avait de ma faute. Louise me dit que sa santé ne s'est guère améliorée et qu'elle va revenir aussi malade qu'elle est partie ; j'espère qu'elle exagère. Joseph me demande l'époque de mon congé : je lui réponds comme à toi que je n'en sais rien. Qu'il ne compte pas sur mes renseignements pour faire des projets. J'ai envoyé hier une carte à Madeleine pour lui dire comment j'avais trouvé son correspondant : il n'est point marié et je pense qu'après avoir été sa marraine, elle sera sa femme. Ce serait très drôle, j'espère que cela arrivera, cet officier m'a paru très bien. Il y a plusieurs circonstances providentielles qui sont de bon augure !

Cette bonne Madeleine n'a pas perdu de temps pour me confectionner une autre chemise ; celle-là, j'espère l'essayer et la rapporter moi-même, si Dieu le permet. J'ai reçu une lettre d'Henri de Montardy me disant d'aller le voir en passant à Paris comme si je pouvais faire des projets. Après Paris, les zeppelins ont été à Londres où ils ont fait bien des dégâts et occasionné des morts. C'est une bonne chose pour nous parce que les Anglais s'excitent et haïront un peu plus les Boches. Si nos hommes politiques étaient sérieux, nous finirions, je crois, par avoir la partie belle ! Mais il faut encore bien de la patience et bien des sacrifices pour arriver à un brillant résultat.

Adieu, ma chérie, je t'aime et t'embrasse mille fois ainsi que les petites, maman et Marthe. André

196. Lettre – 8 février 1916

Ma bien chère Babeth

Il est une heure du matin et pour charmer ma veillée dans mon antre je viens répondre à ta lettre reçue ce soir tandis que je partais avec une compagnie aux avant-postes. Tu as l'air outrée avec raison des propos ridicules et anarchistes de ce Lachaise que je ne connaissais point avant la guerre et qui m'a toujours produit mauvaise impression, car il me fait l'effet d'avoir fort mauvais esprit. C'est encore un de ces ouvriers à l'âme aigrie qui se plaint toujours et qui se trouve avoir un emploi (téléphoniste) plutôt agréable et offrant moins de dangers tandis que ceux qu'il calomnie ou qu'il critique s'exposent pour eux et pour les autres. Que veux-tu ? La nature humaine est ainsi faite et sur ce flot humain, il y a bien de l'écume. C'est souvent ce qui est pénible dans notre fonction d'officier, de voir des êtres pareils. Mais peu importe, on fait son devoir et voilà tout. Si la femme de cet individu te tient des propos semblables, n'hésite pas à la mettre à la porte de chez toi en lui montrant ton indignation. Quant à lui, je l'ai signalé (ceci entre nous) afin que l'autorité militaire lui décachette ses lettres. Je pense que je serais écouté. Quand tu entends raconter des histoires semblables par des méchants ou des imbéciles, ferme-leur le bec en les traitant comme ils le méritent. Pour moi, si j'entendais des propos pareils dans la bouche d'un soldat, je sévirais avec rigueur. Dans quelques jours (une dizaine) j'espère pouvoir aller à Montignac, mais je ne sais comment il me sera possible de m'embarquer de là où je suis, de changer, de me nettoyer, etc., et de t'indiquer l'heure de mon arrivée. Enfin, tu me prendras quand j'arriverai si toutefois j'arrive. Je ne puis guère envoyer de télégramme.

D'après l'adresse de ta lettre, je vois que tu n'avais pas encore reçu mes cartes t'indiquant mon nouveau secteur postal 53. Que de temps mettent les correspondances pour t'arriver. C'est bien pénible de voir les pertes faites sur les vaches, Marthe doit être bien ennuyée. Cette pauvre métairie n'a pas de chance. Que va devenir Aimée. Elle ne peut vraiment rester seule au Breuilh et par qui la remplacer ? Quant à la métairie de Jeantonnet, je vois malgré tout que tu en retires quelque chose, mais ces pauvres terres doivent faire pitié. Il est vrai qu'avant la guerre, elles n'étaient pas bien brillantes !

Ce commandant Robert a été bien vite tué. Dans sa dernière lettre, Joseph m'en parlait et l'avait vu à Arcachon en permission. Il me semble que tu le connaissais toi aussi. Il faut bien espérer qu'au printemps il y aura quelque événement décisif au sujet de la guerre, car cette situation ne peut durer éternellement. Dieu veuille nous donner la victoire complète, mais véritablement ces offensives coûtent tellement cher que je comprends les scrupules du commandement d'hésiter à sacrifier des centaines de mille de vies humaines. Pourvu que nous ayons

une provision fantastique de munitions, d'artillerie, je ne mets pas en doute qu'une poussée vigoureuse devrait nous réussir. Quand se fera-t-elle ? Ayons de la patience.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi nos petites filles, maman et Marthe. André

197. Lettre – 10 février 1916

Ma bien chère Babeth

J'ai reçu hier le paquet renfermant la chemise en même temps que ta lettre. Je vois que tu connais à présent ma nouvelle adresse. Je ne puis te dire où je suis : de vive voix, j'espère, tu le sauras, mais si nos soldats, comme Lachaise, manquent à leurs devoirs, ce n'est pas à nous de donner le mauvais exemple. Malgré cela, souvent on leur donne le bon et ils ne le suivent pas. Enfin ! Je n'ai pas déplié le paquet, j'attends d'être sorti de mes boyaux et tranchées pour changer de linge, cela arrivera dans quelques jours et j'endosserai ma nouvelle chemise. Dieu veuille que je la mette pour aller te voir ! En ce moment, il neige, si tu voyais ces bois déchiquetés, ces terrains bouleversés recouverts d'un magnifique manteau blanc, c'est curieux pour celui qui verrait cela en amateur, mais moins intéressant lorsqu'il faut y passer sa vie. Je pense qu'après la guerre, le théâtre et le roman auront de belles scènes à montrer aux spectateurs ou lecteurs, car les choses les plus extraordinaires, les plus invraisemblables s'y passent, le comique se trouvant à côté du tragique. Tous les genres pourront puiser leur inspiration. Je ne doute pas que la scène représente bien des épisodes... Souvent le jour, surtout la nuit lorsque je vais dans ces labyrinthes toutes les heures me rendre compte des faits et gestes de mes hommes, je pense à vous tous et je me dis : si Babeth était là ! Je voudrais te montrer un coin du théâtre de cette guerre affreuse pour te donner une idée du champ de bataille qui ressemble à des multitudes de taupinières reliées entre elles par des fossés, où on ne voit rien, pas un homme, ou dès que l'on se montre, des balles, des obus qui vous tombent dessus ou sifflent à vos oreilles, un vacarme épouvantable suivi d'un grand silence souvent interrompu. C'est bizarre ! Comment veut-on que la guerre ne dure pas longtemps faite de cette façon : que de milliers de tonnes de ferraille, que de millions dépensés ! Je ne rêvais pas la guerre de cette façon qui n'est point la française ! Que nous sommes loin de ces guerres de mouvement, de ces belles chevauchées où les qualités de notre race pouvaient être montrées ! Enfin, il faut subir, et c'est ce que nous faisons depuis longtemps, le système de nos ennemis. Il est à souhaiter que nous en changions, ce sera alors le commencement de la victoire, mais quand ? J'ai eu avant-hier cinq de mes hommes blessés, mais très légèrement par des éclats d'obus, peu s'en eut fallu qu'ils ne soient pas tous broyés ! Un seul a été évacué pour une blessure à l'œil et à la joue, mais ce sont plutôt des pierres qui les avaient touchés, heureusement par ricochet. On peut mourir à tout instant d'une façon très obscure sans avoir la joie d'avoir tué ou combattu un adversaire, c'est ce que je trouve agaçant ! Malgré tout, nous tenons tête à ces bandits et je crois bien qu'à une heure donnée si on veut s'en donner la peine, nous les aurons complètement, c'est mon impression. Patience donc et faisons des vœux pour que nos politiciens ne fassent pas de bêtises. Tu me demandais si mes hommes marchaient bien ? Oui ! En général ils ont assez bon esprit, du reste je t'assure que sans me vanter, je leur donne parfaitement l'exemple du devoir, mais ils voudraient qu'on les mette un peu à l'arrière à l'abri des coups, car ils y sont exposés depuis longtemps alors que de plus jeunes qu'eux, même des régiments plus jeunes y sont moins. Je leur dis que ceux qui sont à côté et qui se battent jour et nuit à coups de grenades de tranchée en tranchée sont encore plus à plaindre, qu'ils doivent s'estimer bien heureux, qu'ils n'ont qu'à songer à faire leur devoir envers leur patrie s'ils ne voulaient pas voir leurs enfants dévorés par les Boches dans quelques années. Tu connais l'entêtement et la bêtise des paysans. Ils ne pensent qu'à manger et à se plaindre ! Garde tout ce que je te dis pour toi. Je t'embrasse mille fois de toute mon âme, ainsi que tous, petits et grands. André

198. Lettre – 11 février 1916 [Vendredi]

Encore un mot aujourd'hui, ma bien chère Babeth, pour te montrer que je songe bien à toi. Je recevais ta lettre du 6 février hier et je venais de cacheter celle que je t'écrivais. Bertrand avait un peu raison, ce n'est pas loin de l'endroit qu'il indiquait, c'est bien dans ces parages. Je vis toujours dans l'espoir d'aller te faire une visite qui sera hélas bien courte : six jours, mais c'est bien appréciable. J'attends le retour d'un camarade et la relève de mon poste pour partir. Mais il ne faut pas prendre cet espoir pour une chose sûre, car impossible de répondre du lendemain.

Je vois que tu te débrouilles bien pour tes affaires de culture, propriété. Je regrette que le jardin n'ait pu te donner ta provision de graisse comme autrefois. Ne pourras-tu pas engraisser un cochon pour Pâques ? Les métayers ne peuvent-ils pas t'en donner. Il me semble que Marceline en avait deux à l'engraissement. Je

connaissais l'histoire de ma lettre et de la correspondance de Madeleine avec mon camarade du 95^e régiment. Je fais des vœux pour que cette petite histoire se termine bien, je veux dire par un mariage. Je lui ai écrit (à Madeleine) un mot au sujet de son correspondant pour l'encourager à continuer puisque je l'avais trouvé bien, du moins autant qu'il était possible d'en juger par notre courte et rapide conversation. Je lui avais fait demander une route que je ne connaissais pas pour savoir si je pouvais m'y engager. Cette rencontre a été tout à fait extraordinaire.

Depuis que je suis dans mon nouveau secteur il fait un froid horrible ce qui m'ennuie à cause de mes hommes dont une partie doit passer les nuits sans aucun abri et sans pouvoir bouger, aussi, ce matin, j'en avais plusieurs de malades et j'ai été obligé de les secouer en guise de remède, car, si on les laissait faire, beaucoup tâcheraient de se délivrer de leurs devoirs. Notre métier n'est pas toujours commode dans une campagne aussi longue et aussi rude, il faut payer ferme de sa personne pour en imposer un peu à quelques rossards. Malgré tout, ça marche bien. Il est certain qu'on ne peut leur dire qu'il fait chaud lorsque la neige tombe sur leur dos pendant toute la nuit. Le climat est bien bizarre, c'est toujours au commencement de l'hiver (novembre) et à la fin qu'il fait froid. Je regrette que ce temps soit aussi rigoureux pendant que je suis ici. Ce qu'il y a de plus affreux c'est le froid aux pieds et dans la boue glacée on ne peut s'en préserver.

J'ai reçu une lettre de Pierre en même temps que la tienne hier, je ne lui ai jamais écrit à ce pauvre garçon, mais je me réserve de le faire à Montignac. De même à Jacques. Comment va-t-on à Ajat ? Marguerite ne se foule pas beaucoup pour m'écrire : je pense qu'elle ne songe guère à moi ! J'espère aussi qu'elle ne part pas encore et que si mon voyage s'effectue j'aurai le plaisir de la voir. Je me demande comment il me sera possible d'aller prendre un train pour aller vers toi et pouvoir me laver, me changer avant. Quand on a passé 15 jours sans se déshabiller, on éprouve le besoin de se nettoyer. Si on faisait subir de telles épreuves aux femmes, dans quel état on les trouverait ! Un adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime. Embrasse bien pour moi les petites, maman et Marthe. André

199. Télégramme – 16 février 1916 : Arriverai jeudi [17] trois heures matin Brive. André

Permission à Montignac du 17 au 24 février 1916

Son commandant lui a adressé la lettre suivante, reçue le 21 février : « Monsieur le Capitaine Vacquier du 95^e Régiment Territorial en permission à Montignac (Dordogne)

En l'an de grâce 1873 et le 16 février est né au bois des Bouleaux le citoyen capitaine VACQUIER Pierre Georges André. Par un temps de neige, ledit capitaine a dû commémorer son anniversaire.

Pas oublier les truffes ni le chapon » [*Son Capitaine était aussi un bon vivant qui appréciait la bonne chair périgourdine ! Heureusement pour eux qu'ils avaient parfois des plaisirs simples à se mettre sous la dent !*]

200. Lettre – 26 février 1916

Comme je le pensais, je n'ai pu prendre à Paris le train de huit heures, mais bien celui de midi : j'en ai profité pour faire une visite à Henri de M. et aux de Beaucé. Il neigeait d'une façon abondante et les rues avaient un magnifique tapis blanc. Par le train de midi, je devais arriver à ma gare à 3 h 30 du soir et je n'ai pu arriver que ce matin, donc une nuit et un jour de Paris. Cela doit tenir aux déplacements de troupes provoqués par l'attaque de Verdun que les Allemands ont faite avec 200 000 hommes au moins et avec beaucoup de violence. Heureusement mon ordonnance m'a attendu à la gare et je vais pouvoir arriver dans mon gourbi. Je n'y suis pas encore et je viens de prendre mon équipement. On murmure que nous allons être relevés pour quelques jours, je ne sais ce qu'il y a de vrai. Si oui, je t'enverrai le numéro de mon nouveau secteur. Je vais bien malgré ce voyage long et pénible. Ici je n'ai pas trouvé beaucoup de neige, mais un froid très violent. Le soleil vient de paraître. Il me tarde de voir le résultat de cette attaque de Verdun où on a tué des quantités de Boches, paraît-il.

Adieu ma chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous, petits et grands. André. Ton voyage en auto a-t-il pu se faire malgré la neige ?

201. Lettre – 29 février 1916

Tu as dû recevoir mon mot, ma bien chère Babeth, écrit au moment où j'allais presque arriver après un voyage très long dû très probablement aux mouvements de troupes à cause de l'attaque de Verdun. Quelle

offensive terrible ces Allemands prennent de ce côté-là. Au moins 200 000 hommes qui se jettent sur nous et dans un très petit espace de terrain. J'espère qu'ils seront repoussés ce qui leur fera subir des pertes considérables et qui produira sur eux un effet moral très mauvais. Tout le pays et le monde entier ont les yeux portés sur Verdun. La fin de cette attaque n'est pas encore arrivée, mais nos troupes se battent admirablement ; les pertes de Boches sont énormes, paraît-il. De notre côté, l'artillerie ne cesse de gronder jour et nuit. C'est avec un certain serrement de cœur que j'ai regagné mon gourbi, mais je dois m'estimer bien heureux, car les permissions ont été supprimées tandis que je revenais. Je le prévoyais du reste... Il était temps que je prenne mon congé. Les poulets étaient remarquablement bons (nous n'en avons mangé qu'un encore) et les truffes parfaites. Mon commandant m'a bien remercié : il voulait t'écrire à ce sujet, je ne sais s'il s'est exécuté. Je te disais qu'à mon retour on parlait de notre changement, mais cette terrible attaque de Verdun aura tout changé. Je crois que le correspondant de Madeleine a dû y aller avec son régiment.

Marguerite sait-elle quelque chose pour son départ ? Son pâté m'a rendu bien service pour mon long voyage, tu lui diras qu'il était délicieux, de même pour ceux de Louise dont un a été mangé pendant le même voyage. Dis à Marguerite de m'écrire. As-tu écrit pour Bertrand ?

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois ainsi que tous. André

202. Lettre – 1er mars 1916

Reçu ta lettre hier ma bien chère Babeth : j'ai vu que tu avais fait bon voyage de Brive à Montignac malgré la neige que j'avais trouvé très abondante à Paris, mais pas ici, un froid très vif, mais le dégel abîme beaucoup nos tranchées et c'est encore un grand travail pour les réparer. On est dans l'attente des journaux et nouvelles au sujet des batailles de Verdun qui sont terribles, les Boches se ruant sur nous d'une affreuse manière. Dieu veuille que nos soldats résistent bien à ce flot : jusqu'à présent ils font très bonne figure. C'est énervant de ne pas savoir au juste ce qui se passe ! Madame Dutard te demande ce que Geneviève devrait te payer pour un séjour prolongé à Montignac : j'aurais préféré que tu t'entendes directement avec Geneviève. Tu auras répondu peut-être à Madame avant de recevoir mon mot. Avant de fixer un chiffre, il faudrait savoir combien de personnes doivent venir, si Geneviève vient avec sa nurse, etc. Tu aurais bien fait de demander tout cela et de répondre vaguement à Madame. Pendant ce temps, tu te serais entendu avec Geneviève ce qui aurait été mieux. Enfin, j'espère que tu te débrouilleras bien. Avec la cherté de la vie, il faudrait qu'on te donne 200 F au moins. Paule avait dit que le séjour de Geneviève serait de trois mois. Il est probable que toute la famille voudra voir Geneviève et que tout le monde rappliquera : tout cela représente des dépenses. Tu peux faire valoir toutes ces raisons pour la pension. Quant à toi, tâche de ne pas trop te fatiguer et te préoccuper.

Adieu, ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille. Écris-moi souvent. André

203. Lettre – 2 mars 1916

Reçu aujourd'hui ma bien chère Babeth ta lettre datée du 27 février. Tu n'avais pas encore reçu mes deux cartes envoyées l'une le jour de mon arrivée et l'autre le lendemain, je pense qu'aujourd'hui elles sont arrivées. Je t'envoie en même temps que de mes nouvelles, qui sont toujours bonnes, un mandat poste de 300 F dont tu m'accuseras réception aussitôt ayant toujours peur qu'il n'arrive pas. Je te donne tout ce qu'il m'est possible de te donner ne voulant conserver pour moi que le strict nécessaire. Cela du reste est pour moi un bien grand plaisir de pouvoir te venir en aide dans tes dépenses qui sont toujours très grandes. Je vais revenir demain soir au poste que j'occupais avant ma permission, là mes dépenses sont très minimes et je m'en réjouis à cause de toi ! As-tu écrit à Geneviève comme je te le conseillais dans ma dernière lettre ? Il vaut mieux trancher la question avec elle-même, ensuite vous serez plus libres l'une et l'autre. Tu me diras ce que vous avez décidé. J'ai mangé hier avec le commandant et un colonel le deuxième poulet qui était excellent. Cette bonne odeur de truffes dans un affreux gourbi était plutôt bizarre, mais n'en était que plus appréciée.

Oui, cette attaque de Verdun a été terrible, les Allemands pensaient bien, je crois, nous enfoncer et avaient bien tout préparé dans ce but. Heureusement qu'ils ont manqué leur coup et qu'ils doivent avoir subi des pertes épouvantables. Ce n'est pas encore fini et ils vont continuer à nous attaquer partout, pensant nous devancer. J'espère que partout ils trouveront à qui parler et que nos soldats seront à la hauteur de leur tâche. Le monde entier a eu les yeux fixés sur Verdun et cette bataille fixe son attention. Que Dieu nous protège !

Bertrand ne devrait pas être en effet aussi grincheux puisqu'il mène une vie si agréable tandis que la plupart des Français affrontent la mort. Tu me tiendras au courant des démarches que tu fais pour lui, mais, je t'en prie,

ne te chagrine pas tant à son sujet, c'est inutile et stupide. Il y a bien d'autres motifs d'inquiétudes plus sérieux, d'autant plus qu'il n'est pas à plaindre ! Une fois marié, il se débrouillera avec sa femme à la place de laquelle je ne voudrais pas être. Il est probablement parti sans voir Lacoste !

Le temps depuis mon retour n'a pas été trop mauvais quoique un peu froid : je voudrais bien qu'il se maintienne ainsi pendant les jours que je vais passer. Si vous avez la même température, tu dois en profiter pour faire arranger ton jardin et finir de tailler tes arbres. Je causais hier soir avant de m'étendre sur mon treillis avec mon ordonnance qui est un garçon très travailleur et excellent agriculteur. Que je voudrais avoir des métayers qui lui ressemblent. En somme, malgré bien des mauvais côtés, si on avait affaire à des gens comme lui, ce serait encore le plus beau des métiers et ce sera après la guerre un des plus importants pour refaire notre pays. Les Lacombe doivent être bien ennuyés de la suppression des permissions et j'ai eu une bien grande chance de prendre la mienne. Si la prochaine pouvait être la grande qui me permette de rester près de toi ! Tu as dû voir dans les journaux la perte de ce grand bateau, Le Provence, qui était chargé de troupes. Quel malheur ! Cet empereur d'Allemagne et ce peuple de bandits ont commis le plus grand crime qu'on puisse imaginer en déchaînant une guerre pareille ! Quel châtement ils méritent ! À quand le ciel nous réserve-t-il de le voir ? Quoi qu'il en soit, ma bonne Babeth, conserve toujours ton courage, occupe-toi bien de tes affaires, de ta famille et prie le Tout-Puissant de bénir notre patrie ! Comment va cette pauvre maman ? N'est-elle pas trop tourmentée par les événements ? Joseph et Louise sont-ils encore à Montignac ?

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous, grands et petits. André

204. Lettre – 7 mars 1916

Je reçois aujourd'hui ta carte datée du 2 mars ma bien chère Babeth et je vois que tu n'as pas encore reçu de mes nouvelles. Cependant, depuis mon retour, je t'ai envoyé plusieurs cartes et une lettre dans laquelle j'avais mis un mandat de 300 F. Les trains ayant tous des retards considérables et beaucoup n'existant plus depuis cette offensive des Allemands, il ne faut pas s'étonner que les lettres aient du retard, il y a tant de mouvements de troupes que les lignes de chemin de fer sont laissées libres pour les soldats. Les nouvelles venant de Verdun sont plus satisfaisantes : nos soldats ont arrêté le flot envahisseur qui vient se briser sur eux. Des monceaux de cadavres Boches jonchent le sol : j'espère que ces événements vont produire en Allemagne un effet moral dévastateur et chez nous une recrudescence dans le courage et l'énergie de nos troupes qui se battent d'une façon merveilleuse. Dieu en soit loué. Je souhaite que ce soit le commencement de la fin ! Courage et confiance ! Nous écrivons une belle page dans notre histoire ! Le correspondant de Madeleine doit être du côté de Verdun avec son régiment. Où donc est exactement Marguerite ? Le sais-tu ? Si oui, tu me donneras son adresse. Et Bertrand, que fait-il ? Joseph et Louise sont-ils encore à Montignac ? Je vais bien malgré le mauvais temps. La neige couvre le sol : en avez-vous là-bas. Ce sera excellent pour préserver les carottes naissantes.

Adieu je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que tous, grands et petits. André

205. Lettre – 12 mars 1916

Reçu aujourd'hui ma bien chère Babeth ta lettre, ou plutôt ta carte, datée de mardi matin. Tu venais de recevoir une carte de moi daté du 29, tu as dû recevoir depuis une longue lettre de moi renfermant un mandat de 300 F plus une autre. Je vois que mes lettres mettent bien longtemps à te parvenir, mais comme je te le disais, il ne faut pas s'en étonner pourvu que tu les reçoives c'est le principal. Depuis quelques jours, c'est le véritable hiver que nous subissons, la neige, le froid, ce qui rend le séjour dans les tranchées, abris, etc. assez pénible pour mes hommes. Il faut se consoler en pensant que du côté de Verdun nous avons arrêté les hordes de brigands qui voulaient et veulent encore nous enfoncer à tout prix. Puisqu'elles n'ont pas réussi du premier coup, je pense qu'elles ne réussiront pas davantage dans l'avenir et qu'elles s'usent terriblement par leurs pertes formidables. Espérons qu'après cet effort considérable de nos ennemis, nous leur tomberons à notre tour sur le dos et que la guerre finira comme je l'ai toujours soutenu, nos ennemis eux-mêmes le conçoivent ainsi puisque ces affreuses attaques sont pour prévenir les nôtres... Que Dieu protège la France.

J'ai reçu une lettre de Marguerite de Paris dans laquelle elle me disait bien s'ennuyer ne sachant pas où elle devait aller ni ce qu'on allait faire d'elle. Tu m'apprends aujourd'hui qu'elle est revenue à Limoges, c'est bizarre. Je pense qu'on lui a fait parvenir une longue lettre que je lui adressais à Ajat et qui est arrivée après son départ. Je ne lui ai pas écrit depuis ne sachant pas son adresse.

Tu me dis dans ton avant-dernière lettre que tu voudrais faire agrandir la salle à manger. Il me semble que c'est bien inutile elle est très bien ainsi et à quoi bon faire d'autres dépenses d'autant plus que nous n'avons pas

encore achevé de payer les premières réparations. À ce propos, Bertrand aura-t-il parlé à Lacoste à qui j'avais promis un versement de 2000 Fr. à bref délai ! Cet agrandissement dont tu parles non seulement me paraît inutile, mais ne serait guère joli, car, tu ne l'as pas remarqué, la pièce ne serait plus carrée puisque la maison est en oblique. De plus, il y a un mur épais qui sépare la salle actuelle de la petite cuisine : on ne peut démolir ce mur dans lequel passe une bonne cheminée qu'il faudrait faire à un autre endroit ce qui serait fort laid (surtout en faisant sortir un tuyau de poêle comme tu le voulais). Si tu ne me crois pas, demande conseil à Lacoste un jour que tu le verras.

Il me semble que pour le moment, il serait préférable de t'acheter une bonne, confortable et assez grande cuisinière à quatre trous qui te rendraient de grands services surtout si Geneviève et sa famille viennent chez toi comme pensionnaires. Tu pourrais faire à la fois avec le même feu : pot-au-feu – ratas – rôti – pâtisserie –, etc., et avoir continuellement de l'eau chaude. Et cela ne te coûterait que 100 ou 130 F au plus. Il faudrait par exemple te la faire installer par celui qui te la vendrait et la prendre solide. Cela vaudrait mieux que de te lancer encore dans des dépenses énormes et inutiles. Du reste, tu n'aurais pas le temps de faire une réparation semblable avant l'arrivée de Geneviève. À ce propos, as-tu reçu de ses nouvelles, connais-tu ses intentions et qu'est-ce que tu as demandé pour sa pension ? Marthe doit être bien ennuyée d'avoir été obligée d'aller à la Grande Borie : quand doit-elle revenir ?

Mon commandant est parti, évacué pour cause de maladie. Il est probable qu'on ne le reverra plus. On lui a infligé un régime, paraît-il, qui lui sera bien pénible à suivre. Quand en aurais-je un autre et quel sera-t-il ? Je ne sais.

Écris-moi plus souvent ma bonne Babeth, car je te le répète, les lettres de la famille me font tant de plaisir ! C'est la seule distraction que je puisse avoir avec la venue des journaux qu'on attend chaque jour. Louis Lacombe et Marcey n'ont pas dû pouvoir venir puisque les permissions sont toutes supprimées, à moins que ce soit spécial pour notre côté.

Adieu ma chère Babeth je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman et les petites. Dis bonjour à Madeleine qui avait l'air bien émue de me voir repartir, bonjour également à Marie et Édouard. Ton André

206. Lettre – 13 mars 1916

Reçu hier ta lettre datée du 8 mars ma bien chère Babeth dans laquelle tu parais bien inquiète au sujet de Verdun. Certes, ce sont tous les jours des batailles terribles qui se livrent au nord, à l'est et à l'ouest de notre ville : nous ne savons pas exactement tout ce qui se passe, mais d'après les journaux et communiqués, les Allemands, malgré la violence de leurs attaques, ne peuvent arriver à rompre nos lignes et nous leur infligeons des pertes formidables. Par conséquent la situation n'est pas aussi critique que veut bien le croire le père Lacombe et je crois au contraire que les événements tourneront en notre faveur : c'est du moins mon impression et mon désir. Que le Ciel nous protège ! Je regrette que Geneviève ne puisse venir quoique les voyages en mer ne soient pas bien sûrs à cause des sous-marins et des mines des Boches, il me semble que pour cette petite traversée il n'y a pas grand-chose à craindre. Tu n'avais pas encore reçu ma lettre dans laquelle j'avais mis le mandat, je voudrais bien pourtant qu'elle ne soit pas perdue. Tu remettras soigneusement les titres nouveaux dans le paquet où ils étaient avant afin qu'il n'y ait pas d'erreur. Que devient Marguerite, et Bertrand, que dit-il de son voyage ? As-tu reçu quelques nouvelles au sujet de son affaire. Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tous, car tes lettres sont les bienvenues. Après un froid excessif et une neige assez abondante, le temps s'est un peu adouci : pourvu que nous n'ayons pas de pluie ! Pour combien de temps Marthe est-elle à la Grande Borie ? Vous devez être bien tranquilles toutes les deux, maman et toi et je suppose que vous entendez moins de bruit que moi : on entend, la nuit surtout, comme un bourdonnement le canon du côté de Verdun. Ne vous alarmez pas, car notre situation ne paraît pas mauvaise, au contraire. C'est curieux comme j'ai confiance dans l'issue de la lutte.

Adieu bien chère Babeth, je vous embrasse bien maman et toi et les petites de toute mon âme. André

207. Lettre – 15 mars 1916

Reçu aujourd'hui ma bien chère Babeth ta lettre datée du 10 mars m'annonçant la réception de la mienne que je croyais perdue. Tu fais des projets d'avenir pour moi et ton attention serait que je sois avec Bertrand. Dans quelles conditions ? Je n'entends rien au commerce, à l'automobile : quels services pourrais-je lui rendre ? Il faudrait que je sois au courant. Je ne voudrais pas encore exposer ou sacrifier des capitaux. Peut-être, si Bertrand avait l'organisation dont il parlait, je pourrais l'aider dans la surveillance, la bonne tenue de sa boîte et sauvegarder ses intérêts, mais ce garçon ne parle de rien, ne donne aucun détail sur ses projets, etc. Enfin, pour l'instant, il

s'agit de voir la fin du drame de la guerre, il s'agit aussi du mariage de Bertrand : avec son métier, ses aptitudes, la fille d'un industriel ou grand commerçant bien assis ne lui irait pas mal, pour lui cela vaudrait même mieux que tout autre si la famille était bien. Il faudrait le marier. Qu'il m'écrive quelquefois, qu'il me mette au courant de ses faits et gestes, de l'organisation de ses affaires, etc. Il n'écrit que sur un style télégraphique ou sous forme de rébus. Je voudrais pouvoir terminer ma vie tranquillement, dans notre jolie petite maison, car je suis comme dit la chanson sans désir, sans envie.

Ton père a des déboires pour ses propriétés, je n'en suis pas étonné, car j'en avais bien souvent à déplorer pour mon compte. Cependant, malgré tout, c'est encore au milieu de ses terres, en vivant modestement qu'on est le plus heureux. Ne jeûne pas trop, ne te prive pas trop, car avec la vie active que tu mènes, tu ne dois pas te priver. Ce serait absurde. Marthe doit être bien contente de revenir. Geneviève a-t-elle complètement renoncé à son voyage qui, cependant, n'offre pas de grands dangers. Les Boches, en reculant à Verdun, n'est-ce pas pour nous lancer encore quelque affreux coup de boutoir ?

Si les petites veulent envoyer par la poste une boîte de sucre d'orge, je veux bien. Embrasse-les bien pour moi. Je vais bien, je vous embrasse bien tous de toute mon âme. André

208. Lettre – 17 mars 1916

Hier est arrivée ta lettre datée du 12, ma bien chère Babeth, lettre qui, comme toutes, m'a bien fait plaisir. Mais quelle idée d'aller écrire au préfet ! Cette pauvre G. paraît avoir l'esprit faussé, aigri et ne pas prendre du bon côté les épreuves du temps ! Comment va Pierre ? Madeleine m'a écrit hier : son filleul revient de Verdun, elle me dit être en grande correspondance avec toi et pense, je crois, aller bientôt à Montignac.

Tu me parles toujours de me mettre avec Bertrand après la guerre. Mais je ne connais pas un mot de ses affaires et comme je te le disais, Bertrand n'écrit rien, n'explique rien, parle et écrit sous forme de rébus. Comment veux-tu que je sache ses intentions, etc. Il ne m'a jamais rien expliqué : qu'il m'écrive quelquefois, mais c'est contraire à ses habitudes et à ses principes. Changera-t-il ? Ne pourra-t-on pas découvrir la perle rêvée pour lui ? Tu me dis que Marguerite est à Limoges, qu'elle passe des nuits : c'est évidemment un peu le rôle de l'infirmière. Quant à moi, j'en passe aussi quelquefois et, pour l'instant, nous sommes passablement marmités. Cela n'est rien quand on songe à ces attaques furieuses de Verdun qui continuent tous les jours, mais qui, j'espère, seront toujours repoussées par nous. On leur tue beaucoup de monde et, aux beaux jours, on leur tombera dessus de tous les côtés ; je ne vois pas d'autres moyens d'en finir !

Les carottes qui commençaient à sortir sont-elles jolies, n'ont-elles pas été mangées ? Il me semble qu'il doit faire beau ces jours-ci là-bas ce qui permet de sarcler, semer, planter, etc. Le temps est assez doux depuis trois jours ce dont je ne me plains pas à cause de mes deux hommes qui sont aux avant-postes.

Combien de temps mettent donc mes lettres pour t'arriver ? Dis-le-moi. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman et les petites. Ces dernières sont-elles sages ? Travaillent-elles bien ? André

209. Lettre – 20 mars 1916

Reçu ta lettre du 15 hier, ma bien chère Babeth : je pense bien que maman n'ira pas à Saint Mayme, il est préférable que Madeleine vienne à Montignac. Tu devras absolument avoir des renseignements au sujet de cette réparation de la salle à manger : je suis curieux de savoir ce que te dira Lacoste, quant à moi je suis d'avis de laisser cela tranquille. Je ne pense pas qu'Édouard soit pris parce qu'il est faible de constitution d'abord et qu'ensuite on commencera par prendre d'abord dans cette classe les célibataires et ceux qui n'ont pas d'enfants. Il n'a qu'à invoquer son état de santé et son nombre d'enfants, certainement il ne sera pas appelé. Joseph serait plus tôt pris.

Depuis quelques jours il fait un temps merveilleux que nous paierons plus tard, je crains. Notre vie est ici moins pénible, mais c'est un bruit continu de canons, pétards, etc. Verdun prend pour nous une bonne tournure. J'espère que les Boches y feront encore mourir bien du monde. Tant mieux ! Marguerite n'a vraiment pas de chance : je pense que sa maladie sera vite guérie par des purgations et surtout des dépuratifs. Il doit bien tarder à Marthe de revenir, combien de temps va-t-elle rester à la Grande Borie ? Avec ce beau temps, tu pourras bien faire arranger le jardin de façon à ce que, si les pluies arrivent, les travaux ne soient pas en retard. Je t'ai demandé si les carottes ont réussi ? Tâche de faire planter des choux tant que la température s'y prête et fait semer tout ce que tu pourras.

As-tu dit à Bertrand de m'écrire en me donnant des détails sur ses projets ? Si Lacoste vient, montre-lui la maison de Montignac et demande-lui s'il ne pourrait pas te la faire vendre. Ne la lui dénigre pas.

Adieu, ma chérie, je vais toujours bien, je t'embrasse mille fois ainsi que maman et les petites. André

210. Lettre – 25 mars 1916

Quelle idée ma bien chère Babeth d'aller courir à Périgueux alors que tu as tant d'occupations à la maison d'autant plus que tu te trouvais seule après le départ de maman qui, elle aussi, aurait mieux fait de rester tranquille surtout à cette époque de l'année où elle est souvent souffrante. Soigne-toi aussi puisque le printemps t'éprouve ! Nos hommes sont assez fatigués, cette époque les éprouve d'autant plus qu'ils ne peuvent se reposer et dormir. Je leur donne pour ma part l'exemple de l'entrain : en ce moment il ne faut guère songer à être relevé. Les attaques sur Verdun se multiplient, mais elles s'effritent. Il serait bon que les Boches attaquent ainsi toujours parce qu'ils se font massacrer et se trouveront très affaiblis pour la grande offensive dont j'ai toujours rêvé !

Comment diable Madame Luzié a-t-elle eu l'idée de proposer Bertrand pour la sœur de sa belle-fille ? Il me semble qu'elle n'est pas très riche, du moins pour l'instant, cette Mademoiselle Guilhemsans. Tu avais vu sa sœur que tu avais trouvée bien, il me semble. Bertrand aurait besoin de plus d'argent, mais tout cela est bien difficile. Enfin, tu me tiendras au courant. À Périgueux ou dans les environs, il me semblait que vous convoitiez une jeune fille ayant une fortune plus belle.

Tu me dis que Marguerite va aller à Neufchâteau : c'est près de Toul et non dans les Vosges. Est-ce certain ce départ et à quand ? Raconte-moi ton voyage Périgueux. As-tu touché des coupons à la Société Générale ? Est-ce bien certain la mort de ce pauvre H. L... ? Madeleine a-t-elle reçu d'autres nouvelles de son capitaine ? Donne-moi de tes nouvelles avec le plus de détails possibles. Tu ne saurais croire combien tes lettres sont lues et relues avec plaisir. Je pense si souvent à toi, à nos petites filles si mignonnes, à toute la famille ! Tu me répètes toujours de rester militaire : encore une fois, cela ne dépend pas de moi et là-dessus je ne puis rien. Occupons-nous de la victoire et de la paix. Je crois que l'Allemagne est dans une triste situation : tant mieux ! Les Boches nous embêteront encore : je voudrais tant qu'ils soient châtiés comme ils le méritent.

Adieu, ma chérie, je t'aime et t'embrasse mille fois ainsi que les petites et maman. Cette dernière est-elle à Saint Mayme ? André

211. Lettre – 1er avril 1916

Deux lettres de toi me sont arrivées aujourd'hui ma bien chère Babeth : inutile de te dire quelles ont été les bienvenues. Elles sont venues égayer mon gourbi au-dessus duquel passe un nombre incalculable d'obus venant de chez nous et du côté opposé. Vous avez eu de la pluie, me dis-tu ! Ici, de la neige, du froid et pendant la journée un soleil superbe ce qui nous procure le plaisir de voir beaucoup d'avions, amis et ennemis, et d'entendre les canons fêter le soleil. La nuit aussi est assez agitée, mais pas d'attaques ni d'un côté ni de l'autre : la consigne est de tenir de notre côté pendant qu'à Verdun les camarades ont à repousser de terribles attaques. Enfin, les Boches n'ont pu nous percer et ils meurent en grand nombre. Je pense que bientôt viendra le moment de leur administrer de tous les points le coup de massue. Il me tarde de voir ce jour arriver qui marquera le commencement de la fin de cette horrible guerre, la plus terrible de notre histoire ! Cette conférence des alliés est de bon augure et nous prouve le désir de concentrer les efforts de tous pour hâter la fin. En attendant, il faut prendre patience et tenir les Boches en respect. C'est ce que nous faisons.

Maman doit être revenue à Montignac. D'après sa dernière lettre écrite de Saint Mayme elle allait bien, je craignais que le voyage soit pour elle un sujet de fatigue. Madeleine doit aussi être auprès de toi. Je n'ai pas répondu à sa lettre, car je suis très occupé. Je ne sais pas du tout où se trouve son filleul, elle en sait plus long que moi à son sujet. J'avais appris que son régiment se reformait, mais, depuis, a-t-il été envoyé dans un nouveau secteur ? S'il occupe les fonctions de capitaine adjoint major, c'est plus agréable.

D'après ce que tu me dis, vous avez bien mauvais temps, tes carottes sont mangées, etc. Décidément, elles n'ont pas de chance nos carottes et le reste. Malgré tout, le jardin est-il bien travaillé ? As-tu pu faire des plantations ? As-tu renoncé à ta réparation de salle à manger et à ton fourneau ? Geneviève ne viendra-t-elle pas ? Peut-être a-t-elle raison d'attendre puisque ces ignobles Boches ont dernièrement coulé un bateau qui faisait la traversée. As-tu d'autres nouvelles de Marguerite et son adresse exacte ? Où donc est Luxeuil : je ne me souviens plus ? Dans quelques jours je t'enverrai si possible un mandat de 300 F qui te fera plaisir, mais ce n'est pas commode ici pour expédier des mandats.

Et Bertrand, que devient-il ? Pourras-tu lui trouver une femme ? Est-il revenu de Paris ? Tu m'avais annoncé une longue lettre de lui que je n'ai point encore reçue et que je ne recevrais probablement jamais puisqu'il ne connaît et ne pratique que le télégraphe ou le téléphone en attendant la télégraphie sans fil.

Il est onze heures et je vais m'étendre sur mon grabat composé d'un treillis sur lequel mon ordonnance a mis des sacs de terre ; je ne suis pas mal, mais je pourrais être mieux. Ce serait peut-être plus cher.

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse 1000 fois comme je t'aime ainsi que tous, petits et grands. En même temps qu'à toi, j'écris à ton père. Joseph, comment va-t-il ? Il ne sera pas appelé, je pense. André

2^e feuillet

Je suis bien contrarié de te savoir souffrante ma bonne Babeth chérie ! Pourquoi ce mal à la jambe ? Pourquoi ce besoin d'injections ? Cela provient de ta faiblesse, j'imagine : soigne-toi bien. Te rappelles-tu quand je te les donnais ces injections au moment de ta maladie ? Je voudrais bien pouvoir moi-même te donner des soins. J'aimerais encore mieux que tu ailles bien. Je supposais à un moment donné que ma visite était cause de ces troubles physiques, mais je vois que ce n'est pas le vrai motif. Donne-moi de tes nouvelles ma chérie, car je suis inquiet sur ton sort je voudrais tant que ta santé soit parfaite d'autant plus que ta vie si occupée, si agitée ne te donne pas le loisir de te bien soigner. Je pense souvent, bien souvent à toi et je suis désolé de ne pas être à tes côtés. Quand donc aurons-nous la joie de reprendre notre vie commune ? Ce mal à la jambe est-il passé ? Quelle en est la cause ? Delsouillier t'ordonne des fortifiants : exécute bien ses prescriptions et surtout ne t'impose pas de privations ou pénitences ridicules sous prétexte de carême ou de jeûner. Tu as encore été te créer des obligations, des ennuis avec les catéchismes. Ces enfants de Montignac ont le diable dans la peau : on ne peut rien en tirer. Tu n'en auras que des ennuis.

Nos petites filles vont-elles toujours bien ? Continues-tu à envoyer Guiguitte une fois par semaine à l'école avec sa sœur ? Nénette m'avait écrit une belle lettre. Pauvres petites, combien je les aime, combien je pense à elles souvent, et à toi ma chérie. Que la vie serait triste pour moi si je ne t'avais plus. Écris-moi souvent, donne-moi des détails sur ta vie, ta santé, etc. As-tu assez d'argent ? Je suis ravi lorsque je puis t'en envoyer. Puisque tu es sûre de n'avoir aucun espoir d'enfant, tu ferais bien de prendre quelques dépuratifs, avec le printemps ce serait bon. Heureusement, tu as à côté de toi cette bonne Meine qui doit te soigner à merveille d'autant mieux que je ne suis pas là. Quel trésor cette fille ! Combien je suis heureux de la savoir près de toi. Allons, je te quitte pour essayer de dormir ma Babeth bien-aimée. Quelle tristesse de ne pouvoir reposer dans un bon lit près de toi, te serrer dans mes bras. Quand nous reverrons-nous ma chérie ? Je t'embrasse mille et mille fois de toute mon âme, je te recommande de te bien soigner afin que je te retrouve en bon état quand je te reverrai. Embrasse bien nos petites filles et fais mes amitiés à Meine. André

3^e feuillet

Enfin te voilà revenue ma bien chère Babeth de ton voyage de Périgueux. Tu t'es chargée de catéchismes comme si tu n'avais pas assez d'occupations chez toi. Enfin ! Comment vas-tu ? Es-tu remise de ton mal aux jambes ? Tu as vu, dis-tu, Marguerite Luzié avec laquelle tu as parlé au sujet de Bertrand. Ce dernier trouve-t-il la situation suffisante au point de vue argent comptant ? Ton père, évidemment, aurait des ambitions plus grandes, mais il n'est pas facile de trouver des fortunes si considérables avec des éducations simples. De plus la santé et la réforme de Bertrand ne sont pas pour lui de bonnes recommandations ! Enfin je souhaite qu'on puisse trouver une femme très bien au point de vue moral et riche ! Il en a du reste besoin avec ses goûts de confort et de luxe. Je voudrais bien qu'il puisse se marier le plus tôt possible !

Et Marguerite, que devient-elle ? Est-elle partie ou se trouve-t-elle encore à Limoges pour longtemps ? Maman est donc partie pour Saint Mayme ; j'aurais mieux aimé la voir rester à Montignac, car je crains toujours qu'elle soit malade. Et Marthe ? Est-elle aussi à Saint Mayme ou est-elle revenue à la maison après cette réunion de l'Évêque ?

Tu as touché bien peu d'argent à la Société Générale : au 1er avril, je touchais bien davantage. Que dit-on des valeurs qui ne nous sont plus payées depuis longtemps ? T'en informes-tu ? Va quelquefois aussi au Crédit Lyonnais ou au Comptoir d'escompte. Il est bon d'avoir des avis différents. Je songe à Bertrand : il est certain qu'avec 80 000 F, ce qui pourtant n'est pas nul, une fois ses dettes payées, il ne lui restera pas grand-chose surtout s'il monte l'affaire dont il rêve ! Il est vrai que dans le commerce, son argent peut lui rapporter beaucoup.

Le temps s'est remis au froid et à la pluie ce qui n'est pas agréable au poste que j'occupe. Les hommes de mon bataillon et quelques officiers sont fatigués depuis le temps qu'ils sont en première ligne sans repos. Quant à moi, je vais toujours fort bien. Mon nouveau chef de bataillon, qui a le même grade que moi, est bien mieux que le précédent. Je crois qu'il sera pour moi très aimable et je ne me plains nullement du changement. Ma

recommandation est toujours la même : écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout ce qui peut m'intéresser. Ton jardin doit être en très bon état. Et toi ?

Adieu, ma Babeth bien-aimée, je t'embrasse et t'aime de toute mon âme ainsi que nos petites filles. En relisant la lettre de Nénette, Marthe a dû revenir avec toi tant mieux. Embrasse-les pour moi. André

212. Lettre – 3 avril 1916

J'ai reçu encore aujourd'hui ma bien chère Babeth un paquet d'asperges qui m'a été remis, porté, paraît-il, par Lachaise. Tu as dû recevoir une autre lettre ou carte de moi te disant que j'avais reçu le gâteau au chocolat et le premier paquet d'asperges : merci. Je vais t'envoyer un paquet renfermant des affaires d'hiver : gilets, chaussettes de laine dont je veux me débarrasser pour alléger ma cantine qui est archipleine de vêtements. Peut-être même y aura-t-il un gilet qui n'aura pas été lavé, tu le verras bien. J'ai reçu une carte de Franc très amusante en réponse à la mienne. Je t'envoie aussi un mandat de 200 francs avec un joli article de journal : tu me donneras connaissance de la réception dudit mandat afin que je sois sûr qu'il n'est pas perdu. Tu toucheras aussi ma délégation ce qui te fera un peu plus d'argent dont la vie rend de plus en plus la consommation grande. Je t'envoie aussi le reçu de la souscription, reçu que j'aurais dû te laisser lors de mon dernier voyage. Je croyais que l'on ne me donnerait le titre provisoire qu'à moi, mais le percepteur pourra te le donner. Donc, dès que tu auras ledit reçu, va trouver Gervaise qui te donnera un titre que tu joindras aux autres. C'est très bête d'avoir laissé traîner dans mes poches ce récépissé.

J'ai reçu une lettre de Joseph me disant qu'il allait beaucoup mieux, mais qu'il était encore très faible après plusieurs jours de lit. Il m'annonce qu'il va recevoir une moitié de cochon et qu'il se propose de m'envoyer quelques boudins : je vais vite lui écrire de ne rien m'envoyer, car, avec la chaleur et le temps que mettent les colis pour nous arriver, les boudins seraient gâtés. Pourvu que ma lettre lui arrive assez tôt. Marthe doit aller l'aider à faire sa cuisine.

Tu me demandes comment vont mes hommes. Leur santé est bonne en général quoique cette vie rude et ce printemps en aient éprouvé plusieurs, mais, en somme, l'état physique et moral est bon. La reprise des permissions leur a fait grand plaisir, ils voudraient tous partir et très peu à la fois sont pris ce qui demande longtemps pour épuiser un tour. On ne peut pas diminuer les effectifs dans de trop fortes proportions, 5 % partent seulement.

Notre vie est toujours la même. Service de garde, de surveillance dans les tranchées, beaucoup de travaux près de l'ennemi, bombardements pas trop fréquents, mais presque tous les jours. Je crois que la grande offensive ne se fera pas avant quelque temps afin de remplacer la grande quantité de munitions dépensées à Verdun. Enfin, maintenant, je pense que la victoire est certaine. Reste à souhaiter qu'elle vienne le plus vite possible.

Soigne-toi bien toujours afin de te remettre d'une façon complète. Que je te trouve solide à mon retour.

As-tu des nouvelles intéressantes de Bertrand ? J'espère qu'il me tiendra au courant de ses visites et voyages ainsi que de ses entreprises commerciales. Le beau temps va te permettre de faire mettre le jardin en parfait état. Ici également le temps est très chaud et il y a des orages. Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que maman, Marthe et les petites filles. Ci-joint un mot pour Meine qui m'a donné des nouvelles des petites. Donne-lui cinq francs de ma part à cette brave fille.

213. Lettre – 4 avril 1916

Je vois, ma bien chère Babeth, que la guerre n'a pas modifié la température habituelle que je déplorais, car, tous les ans, à pareille époque, ces pluies continuelles empêchaient les travaux de se faire et tout ce qui était semé et planté était mangé. J'espère qu'il y a eu des modifications depuis le temps que tu te plains de la pluie. Ici, au contraire, nous avons un temps splendide, un soleil radieux dans la journée et des nuits froides. C'est encore dans l'Est et le Nord que la température est la plus favorable pour les récoltes. Tu vas être encore obligée de faire ressemer les carottes qui commençaient à pousser lors de mon dernier voyage. Y a-t-il eu des inondations ? J'ai reçu une lettre de Marguerite de Luxeuil. Elle n'a pas l'air bien enthousiasmée de son nouveau poste avec cette vieille fille qui rouspète toujours ! Je suppose qu'elle ne demandera pas mieux de revenir à Ajat lorsque ses trois mois seront écoulés.

Maman et Madeleine doivent être revenues et la maison est en ce moment au complet. Que dit Joseph de son départ ? D'après ce que tu me dis, il doit être placé dans les infirmiers. On a bien fait d'appeler ces classes, cela donnera des hommes disponibles dans les différents corps de troupe ce dont on a grand besoin avec les vides qui forcément se produisent. Édouard étant père de quatre enfants, je crois, ne sera pas appelé ce dont tu ne te plaindras

pas. Nous sommes ici pour je ne sais combien de temps encore : notre service est assez pénible à cause du manque de sommeil qui fatigue nos hommes avec ce printemps qui les éprouve encore. Malgré tout, l'air étant excellent, l'état sanitaire n'est pas mauvais. Tous les jours des attaques ont lieu du côté de Verdun, attaques qui ne servent qu'à faire tuer un grand nombre de Boches. J'espère bien que dans un mois ce sera notre tour d'attaquer sur tous les points afin d'en finir. Ici nous avons quelques blessés, presque tous par des éclats d'obus et nos voisins par des grenades.

Si cette chaleur continue, j'ai envie de me faire couper la barbe d'autant plus que c'est presque ordonné à cause des gaz asphyxiants. Qu'en dis-tu ? Me préfères-tu sans barbe ou avec la barbe ? Sans elle j'aurais l'air beaucoup plus jeune d'autant plus que de nombreux fils blancs y sont parsemés. Tu me faisais entrevoir une longue lettre de Bertrand sur ses projets à venir, mais je n'ai encore rien reçu. Que va devenir Louise toute seule à la Grande Borie : elle va bien s'embêter. Cependant, tu ne peux pas faire le va-et-vient pour aller la distraire ou lui tenir compagnie. Tu as assez de bonnes raisons pour t'en dispenser et j'espère que tu en useras.

Je t'envoie un mandat de 300 francs de ma solde. Avec ma délégation, cela te fera une bonne petite avance. Tu ne m'as pas parlé de tes coupons et des renseignements demandés à leur sujet. Pense-t-on que jamais il ne sera possible de toucher ceux qui n'ont pas été payés depuis la guerre ? Si oui, ce sera une fameuse perte. As-tu vu Lacoste ? Bertrand lui a-t-il remis la somme de 2 000 francs promise ?

Cette guerre traîne beaucoup. Quand pourrons-nous entrevoir la fin glorieuse ? Quand aurons-nous la joie de nous réunir ? Par moments j'y songe avec amertume, mais il faut s'armer de patience et de courage. Je ne doute pas qu'elle soit brillante pour notre pays pourvu que nous puissions avoir à la tête des hommes capables, des patriotes.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que maman, Marthe, Madeleine et les enfants. Ton André

Je reçois à l'instant ta lettre du 31 mars. Je constate avec regret que tu es toujours un peu souffrante. Soigne-toi et ne te fatigue pas trop. Édouard ne travaille pas beaucoup dis-tu, il parle en effet davantage. Si le temps n'était pas aussi mauvais, il y aurait beaucoup de choses à faire. Dans ta prochaine lettre, je pense que tes travaux seront en partie faits. Adieu encore, ma chérie, mille baisers.

Tu devrais te faire renvoyer du Virus Pasteur contre les rats. C'est un liquide avec lequel on fait une sorte de soupe avec du pain qui ressemble ensuite à du café au lait. On place ce pain, les rats en sont très friands et crèvent tous. Tu en mettrais dans la cage aux lapins ainsi nous pourrions en conserver (des lapins). On a mis de cette mixture dans des taudis où les rats nous dévoraient et à présent ils ont disparu, pour quelque temps du moins. Dis à Maricey de s'en procurer, cela se vend en liquide, je ne connais pas le prix.

214. Lettre – 7 avril 1916

Reçu ta lettre datée du 3, ma bien chère Babeth. Tu n'avais pas encore reçu ma dernière où je t'envoyais un mandat de 300 F. L'as-tu reçu ? Marguerite me dit dans une lettre qu'elle ne se trouve pas confortablement surtout pour la nourriture. Je lui ai fait expédier cinq douzaines de madeleines de Commercy où mon sergent-major avait eu l'occasion d'aller. Ces madeleines ne sont point meilleures ni aussi bonnes que celles que tu fabriques avec beaucoup de beurre. Je pense que le colis lui parviendra. Oui, je ne refuse pas quelques asperges, tu seras bien aimable de m'en envoyer par la poste cela arrivera plus vite, en petits paquets d'une livre par exemple. Tu verras le meilleur moyen. La viande finit par nous dégoûter !

Tu me dis que le temps est devenu beau. Ici c'est le véritable printemps ce qui est plus agréable. Je crains que la pluie ne revienne, car il fait lourd. Reçu une lettre amusante de Joseph : il est à la section des infirmiers en attendant de passer le conseil de réforme : je croyais qu'il resterait comme infirmier. Tous ceux qui le voient rigolent et se demandent ce qu'il est venu faire. J'ai ri moi-même en lisant sa lettre : il n'aspire qu'à revenir à la Grande Borie, en attendant il dîne souvent chez Marcel et Gilbert Raym.

Bertrand m'a écrit également et me fait part de ses projets. Je ne refuse pas d'aller avec lui et de l'aider, mais je voudrais bien être sûr que son affaire marche. J'aurais préféré que son installation soit ailleurs qu'à Périgueux : il ne me dit pas si je serai obligé de coucher et de vivre en chambre ou au restaurant ce qui m'ennuierait fort et qui occasionnerait des dépenses. Je vais lui écrire.

Mon nouveau commandant, qui n'est encore que capitaine, est charmant, fort intelligent et bien mieux que son prédécesseur qui se trouve je ne sais où, obligé de suivre un régime qui le rend fou (c'est lui qui me l'a écrit). Je n'ai aucun regret de son absence. Toujours la même vie pour moi, vie de tranchées, de boyaux. Quand c'est

notre tour d'être soi-disant au repos, nos hommes sont accablés de corvées : ils aiment autant être en première ligne. Notre installation à Verdun est bonne. J'espère que dans un mois, c'est nous qui attaquerons.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse bien ainsi que tous. Je vais toujours fort bien. André

215. Lettre – 11 avril 1916

Je viens de recevoir ta lettre du 6 avril ma bien chère Babeth d'après laquelle je vois que tu n'as pas encore reçu mes deux ou trois dernières cartes et mon mandat. Je constate aussi que tu es encore souffrante ce qui m'ennuie bien. C'est souvent que je te recommande de ne pas trop te fatiguer, de prendre des précautions et du repos. Mais, plus je te le dis et moins tu as l'air d'en tenir compte et te voilà à présent obligée de rester un peu immobile. Je t'en prie, soigne-toi afin d'être vite guérie. J'ai été souvent agacé et le suis encore parce que tu parais vouloir mettre un certain amour-propre très mal placé à ne jamais te considérer comme une femme et à ne jamais vouloir paraître telle... Toutes les femmes, ou à-peu-près toutes, doivent prendre certaines précautions parce qu'elles sont soumises à certains désagréments. Pourquoi veux-tu faire exception, pourquoi veux-tu agir d'une manière différente que les autres ? Et pourquoi penses-tu être déshonorée si tu prends lesdites précautions. Aussitôt que tu as éprouvé une douleur de reins ou de ventre, pourquoi n'avoir pas mis un frein à ton agitation, à tes travaux, etc. Au lieu de cela, voyages, fatigues, émotions... Les attaques de Verdun ne seront pas arrêtées par tes préoccupations, tes ennuis. Ne t'inquiète pas, conserve ta santé et n'aie pas honte de dire quand tu es fatiguée. Maman l'a été elle aussi autrefois : c'est souvent qu'elle restait tranquille et jamais elle ne s'est agitée autant que toi quoi qu'elle prétende que c'est en riant et sans souffrir qu'elle avait des enfants. Ne la crois pas : le Bon Dieu a dit le contraire et Il vaut mieux le croire. À chaque instant on entend dire : Madame une telle est un peu fatiguée, elle se repose. On trouve cela tout naturel pour toutes les femmes. Pour toi, ce serait de même, il n'y aurait que les idiots pour le trouver extraordinaire et l'avis des idiots, il ne faut pas en tenir compte.

Je suis heureux de savoir que Meine te soigne bien : le contraire me surprendrait et je te prie d'écouter cette brave fille et ne plus t'exposer à te rendre malade. Tu m'écriras pour me donner de tes nouvelles qui me préoccupent. Je constate que depuis mon départ, tu t'es agitée beaucoup, cependant je t'avais recommandé le contraire. Lorsque les femmes ne se soignent pas étant jeunes, elles ont ensuite bien des maladies. Écoute donc mes conseils.

Encore des attaques terribles du côté de Verdun, attaques que nos soldats ont repoussées. Les Boches ne passeront pas, à présent c'est certain. Qu'il me tarde de les voir complètement éreintés afin que cette horrible guerre finisse ! Cependant, il vaut mieux qu'elle dure encore et que l'issue en soit glorieuse pour notre cher pays. Joseph m'avait écrit pour me donner son adresse à Limoges ; je lui avais répondu à son hôpital lorsqu'une seconde lettre de lui est arrivée me disant qu'il repartait pour la Grande Borie. Louise ne sera donc plus seule et la pauvre Marthe pourra revenir, ce dont elle ne sera pas fâchée. Voilà Pâques qui va bientôt arriver : on ne sait comment on vit ici, on perd la notion de tout sauf cependant celle de son devoir que je n'oublie point. C'est drôle comme ce sentiment du devoir est inconnu par bien des gens. L'éducation de nos paysans est bien mal faite sous ce rapport. Il est vrai que c'est la religion qui grave cette idée dans le cœur et la religion, ils l'ignorent.

Combien de jours de permission a le commandant Parsal ? Je croyais que les permissions étaient supprimées pour tous les corps. Que pense-t-il ? Tu ne me donnes aucun détail sur lui.

Louis Lacombe est-il venu ? Où est-il ? Et le commandant Parsal ? Est-il toujours dans le même secteur ? Raconte-moi tout. Et Bertrand ? Je lui ai écrit une longue lettre dernièrement, tu lui diras de m'écrire de nouveau et de me tenir au courant de ce qu'il fait. A-t-il donné les 2 000 francs à Lacoste ? Tu ne m'en parles pas. Les travaux du jardin marchent-ils ? Le beau temps est-il revenu ?

Allons, ma bonne Babeth, soigne-toi bien afin de guérir vite et donne-moi de tes nouvelles. Tu ne saurais croire combien je me préoccupe de toi, de ta santé : je voudrais te savoir à l'abri de toutes les fatigues, de toutes les misères, car je sais que sans toi ma vie serait brisée et que sans toi aussi toutes nos affaires périlliciteraient, ta présence, ta direction étant indispensable. As-tu reçu mon mandat ? Madeleine est-elle repartie pour Saint Mayme ? Je croyais qu'elle resterait plus longtemps ? Et Geneviève a-t-elle complètement renoncé à son voyage en Périgord ? Paule n'a-t-elle pas critiqué notre proposition au sujet de la pension ? Adieu, ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe.

216. Lettre – 13 avril 1916

J'ai reçu hier ta lettre datée du 8 avril ma bien chère Babeth et je suis content de savoir que tu vas mieux. Hier, je t'écrivais en te recommandant de te bien soigner et en te reprochant de ne pas prendre assez de précautions.

Pour que les médecins t'aient condamnée à quinze jours de lit, il fallait bien qu'ils t'aient trouvée assez fatiguée. Enfin, j'espère que tu vas être complètement rétablie et que tu ne recommenceras pas à t'éreinter... Je n'écris point à Franc, car je trouve tout naturel qui soit venu te voir. Il t'a donc ordonné des bains de matin que je te faisais prendre autrefois, au début de notre mariage, te souviens-tu ? Il fallait te les faire prendre le plus chaud possible : c'était bien difficile. Madeleine fait-elle la même chose ?

Après un temps splendide depuis assez longtemps, c'est notre tour d'avoir de la pluie et du froid ce qui n'est guère agréable dans les tranchées. J'entends l'écho des canons de Verdun qui nous arrive : jour et nuit il ne cesse ! Les Boches viennent encore de faire des attaques terribles sur ce front où ils voudraient passer, heureusement, ils se font repousser et la lecture des journaux est passionnante. De notre côté, ce sont des canonnades continues, mais ils ne bougent pas. Il est regrettable que les Russes soient bloqués par les neiges et le mauvais temps : sans cela ils iraient de l'avant ce qui atténuerait un peu ces attaques si violentes sur Verdun. Les Boches le sentent, c'est pour cela qu'ils voudraient tant obtenir un gros succès sur nous. Tu parais avoir lu dans les journaux que des mines sont jetées dans la Meuse par ces bandits. C'est vrai, mais ces mines ne font pas grand mal : elles ne servent qu'à tuer les poissons.

Je t'envoie dans ma lettre une bague faite par un soldat de ma compagnie. Je ne sais si elle sera à la mesure de ton doigt, si elle te plaira et si elle t'arrivera sans être abîmée dans cette enveloppe. Tu me le diras : si ladite bague se détériore ou se perd, ce ne sera pas à une grande perte. Je vois que tu as reçu mon mandat par conséquent je puis déchirer le reçu.

Rien appris de ta sœur : je pense recevoir une lettre d'elle ces jours-ci. Je lui ai fait envoyer de Commercy un petit colis de Madeleine, il me tarde de savoir si ce colis ne s'est pas perdu. Je suppose qu'elle doit avoir beaucoup de travail, c'est ce qui l'empêche d'écrire. Et puis, mes lettres mettent si longtemps : les tiennes mettent cinq jours au moins pour m'arriver et les miennes, plus longtemps probablement.

Hier, je te demandais combien de jours restait Parsal et des détails sur son secteur, etc. Je ne crois pas que nous soyons ici pour longtemps, car il est question de faire revenir le bataillon près des deux autres avec un nouveau colonel que je ne connais pas.

Je pense que dans ta prochaine lettre tu me diras que tu es guérie, ce que je souhaite bien vivement. Et profite de toutes les occasions pour prendre un peu de repos tout en t'occupant de tes affaires. Quand nous reverrons-nous maintenant ma pauvre Babeth ? Bien des jours et des mois s'écouleront avant que j'aie ce plaisir, d'autant plus que les permissions ont été supprimées au moment où je me trouvais encore à Montignac, je suppose qu'elles ne reprendront pas encore. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse de toute mon âme ainsi que maman, les petites et Marthe. André

217. Lettre – 17 avril 1916

Reçu ma bien chère Babeth ta lettre du 12. Tu es encore au lit : restes-y le temps qu'il faudra pour te rétablir complètement. Tu n'as aucun cas de conscience à te poser et aucun reproche à t'adresser si ce n'est de ne pas assez te préoccuper de ta santé et de trop te surmener. Si tu restais encore chez toi, mais ce sont ces voyages faits à la course pour les autres qui te fatiguent. Enfin, n'en parlons plus et une autre fois sois plus raisonnable. Il est certain que cette dot de Mademoiselle G. se réduit beaucoup et n'est guère brillante pour les habitudes et les goûts de Bertrand, mais si elle lui plaît, laissons-le faire, car, quand on se marie, l'argent ne fait pas tout. Il faut espérer qu'il arrivera à trouver un bon numéro.

Merci pour l'attention de Madeleine de m'envoyer un chou-fleur, mais inutile de le faire : on en donne quelquefois même aux soldats. Ne m'en envoie pas, j'accepterai seulement des asperges quand vous en aurez beaucoup, et à cette condition seulement. Quant au reste, ne m'envoie rien. Dans quel régiment est Louis Lacombe ? Je ne m'en souviens plus ! Marguerite m'a écrit : elle paraît habituée et assez bien installée. Il me tarde de savoir d'autres nouvelles de Verdun : on entend un roulement continu des canons venant de ce côté. Il doit y avoir encore d'autres attaques. Ici c'est toujours la même vie assez pénible, mais pas d'attaques : nous n'avons que des canonnades perpétuelles qui sont plus actives de notre côté. Les Boches ne sortent pas de leurs tranchées. Ils ont assez à faire ailleurs.

Geneviève de L. m'a écrit hier : elle paraît toujours assez triste et découragée. Je lui envoie un mot pour l'encourager à la patience. Dis à Bertrand de m'écrire quelquefois comme je lui avais recommandé pour me tenir au courant de ses entreprises commerciales et matrimoniales. J'ai écrit un mot à Marthe hier pour qu'elle te surveille et qu'elle te seconde davantage afin de t'éviter tant de travail. Je ne vais pas jusqu'à dire comme maman qu'une femme doit être étendue à regarder les étoiles en attendant l'arrivée du Messie : pour cela il faudrait avoir

une bien grande patience et des rentes encore plus grandes ! Il est écrit que je ne pourrais jamais avoir un garçon : que la volonté de Dieu soit faite. Mille baisers ma bonne Babeth pour toi et toute la famille. André

218. Lettre – 22 avril 1916

Ma bien chère Babeth

Je t'écris un mot pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours bonnes. Nous voilà au samedi saint et demain fêtes de Pâques que je passe dans les tranchées, dans la boue avec un temps ignoble. Je me souviens quand nous nous disposions à partir pour Ajat après la messe des hommes. Plus de réunions, plus de messes, car je n'ai pu y assister depuis mon retour de Montignac. Espérons que l'année prochaine ce ne sera plus la même chose. Quelques corps russes sont arrivés et fêtés à Marseille. Nos troupes repoussent avec succès les Boches à Verdun. Espérons qu'avec les beaux jours nous verrons des événements heureux ! En attendant, tristes fêtes de Pâques, mais il faut se consoler. Tu vas mieux, dis-tu, je voudrais te voir complètement guérie. Reçu une lettre de Madeleine qui trouve Jumilhac un pays charmant avec sa garnison d'hommes du Nord. Je n'ai pas de chance pour ta bague : elles sont toujours trop grandes, je ne peux en approvisionner tout le monde, mes hommes ont autre chose à faire. De même pour les madeleines, c'est le hasard qui a permis à mon sergent-major d'aller à Commercy et j'en ai fait envoyer à Marguerite que je savais isolée dans son hôpital, les autres sont en famille et les tiennes, celles que tu fais, étaient pour moi bien meilleures et plus appréciées. Celles de Commercy ne les valent pas, quoique coûtant fort cher.

Les permissions reprennent de notre côté et nos hommes pourront partir pour la deuxième fois. Comment va Joseph ? Marthe va-t-elle bientôt revenir ? Je vais écrire un mot au docteur pour te faire plaisir, mais ça m'embête. Je déteste écrire si ce n'est à la famille, mais je suis bien heureux quand je reçois tes lettres. Je voudrais te savoir à l'abri de toute préoccupation, de toute fatigue, de tout ennui matériel et moral. J'ai le modèle des ordonnances : garçon parfait à tous les points de vue qui sait tout faire ! Quel domestique idéal. Il a vu sa femme faire la cuisine : il me fait avec rien des choses exquis. J'ai pu me procurer quelques œufs : des œufs sur le plat avec de l'ail comme m'en faisait Madeleine quand j'allais au Breuilh. Il est propre, ordonné, économe, vigoureux, courageux, attentionné et dévoué. Il est onze heures du soir : il me fait du thé, si tu nous voyais dans ce gourbi tu rirais bien. Le vent souffle, il pleut : quelle existence ! Comme tout paraîtra beau, confortable après la guerre ! Ce n'est pas moi qui chercherai à compliquer l'existence ! Il me tarde que les beaux jours reviennent, car avec le beau temps on prend mieux patience d'autant plus que nous avons beaucoup de travaux à faire la nuit près des Boches !

Adieu, ma bonne Babeth, soigne-toi bien. Je t'embrasse mille fois comme je t'aime, ainsi que maman et les petites. André

219. Lettre – 26 avril 1916

Je suis content Babeth de savoir que tu vas mieux, mais tu n'es pas encore complètement remise et tu dois prendre bien des précautions pour ne pas rechuter. Je sais que tu n'as pas voulu croire le Docteur Delsouillier lorsqu'il te disait de rester tranquille ; je te vois d'ici, tu affectais de ne rien ressentir et tu mettais un certain amour-propre à te faire croire invulnérable. Enfin, que cela te serve de leçon pour une autre fois et surtout, lorsque tu ressens des malaises, n'hésite pas à le dire à la face de n'importe qui, il n'y a pas de honte à avoir, tu ne seras ni la première ni la dernière à être indisposée. C'est un travers chez toi de vouloir paraître à l'abri des atteintes de la maternité. J'ai écrit un mot à Franc pour t'être agréable ainsi qu'au docteur Bondy au sujet de la mort de sa femme.

J'ai reçu encore une longue lettre de Bertrand me parlant de ses affaires. Il a de beaux projets. Je veux bien me caser avec lui, mais ce qui me contrarie c'est de quitter mon chez-moi, de ne plus être continuellement avec toi, avec mes enfants et je trouve qu'il est stupide dans la vie de quitter son foyer quand on l'a si bien organisé. Ce qui est agréable, c'est d'être toujours ensemble, de vivre ensemble or je n'habiterai pas avec toi, je ne mangerai pas à ta table, c'est cela qui est assommant. À quoi bon avoir dépensé de l'argent pour agrandir sa maison, l'avoir rendue plus confortable, etc. Enfin, à côté de la guerre et de cette cruelle séparation, rien ne sera pénible. Bertrand me parle aussi de son désir de se marier : il ne comprend pas que sa sœur et son père se figurent qu'il va trouver des millionnaires sur son chemin... Il faut le laisser faire, le laisser choisir et se marier à sa fantaisie sans trop le bousculer. Il est évident que rarement il est possible de trouver des jeunes filles vous apportant de suite la forte somme. Bertrand est fatigué de sa vie de garçon et veut se marier le plus tôt possible. Il n'y a qu'à le laisser faire : son père ne doit pas s'en attrister.

Louise m'a écrit un mot pour me donner des nouvelles de Joseph, elle me dit aussi qu'elle n'est pas brillante de santé. Louis Lacombe paraît avoir la blessure rêvée : celle qui n'est pas grave et qui vous donne le repos et la gloire. Les parents en sont plutôt contents d'après ce que je vois. Les Boches ont raté leurs attaques de Verdun ; on nous a dit qu'ils avaient perdu depuis le 21 février 274 000 hommes à Verdun : c'est assez gentil. J'espère que dans un mois ou un mois et demi on va leur tomber sur le poil. Que Dieu nous préserve de recommencer une campagne d'hiver !

Je trouve étonnant qu'Édouard t'ait demandé une augmentation. Il me semble cependant que ses gages sont assez élevés. Je ne crois pas malgré tout qu'il éprouve l'envie de te quitter. Je pense qu'avec le beau temps il ne sera pas aussi découragé. Il est vrai que tous les ans cette pluie persistante est un véritable fléau. J'ai été étonné de la mort de Madame Lagrange de [...] qui arpentait le terrain avec de si grandes enjambées. Que devient sa brute de mari ?

Je vais toujours très bien malgré notre vie pénible et continuellement dans les tranchées. Si le beau temps revient, ce sera moins triste. Je fais venir du Bon Marché du tissu en coutil pour l'été qui ressemble beaucoup à la tenue bleu horizon. J'ai envoyé un mandat et je ne sais si le paquet pourra me parvenir. J'ai pris mes précautions pour ne pas étouffer si possible pendant l'été.

Écris-moi souvent et donne-moi toujours des détails sur tout et sur tous. J'écirai à ton père ces jours-ci si je trouve un moment. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme comme je t'aime, ainsi que maman, les petites et Marthe qui doit être revenue. Bonjour à Madeleine. Ton André.

Brossard est dans mon bataillon, mais non dans ma compagnie. Je ne le vois jamais, mais il pourra me faire parvenir le petit paquet que tu lui as confié. Que fait-on au Breuilh ? Tu ne m'en parles jamais.

220. Lettre – 1^{er} mai 1916

Oui, je crois bien ma chère Babeth que tu as hérité de l'esprit inquiet de ta mère : c'est ce que je t'ai dit souvent et que Bertrand t'a répété. Ne t'inquiète donc pas de tout et de tous, cela ne sert qu'à te rendre malade. Soigne-toi pour te rétablir bien vite. Mes lettres mettent probablement longtemps pour t'arriver, c'est pour cela que tu ne les reçois pas bien exactement, cependant il me semble t'avoir donné souvent de mes nouvelles. J'ai reçu et mangé les asperges qui m'ont fait bien plaisir, quant au gâteau au chocolat, je ne l'ai reçu qu'hier et mangé un morceau. Il est arrivé sans aucune dégradation et l'ai trouvé fort bon. Merci à Meine de sa fabrication. Malbec m'a dit qu'il allait probablement aller à Montignac et qu'il te demanderait tes commissions. Si cela ne le dérange pas, donne-lui quelques asperges. Comment se fait-il que Marceline ait eu un si petit cochon ? Il me semble qu'elle devait en engraisser un de joli. Tu as bien fait d'en acheter pour nous, car il y a un tas de choses qui se perdraient et qui seront utilisées. J'avais un grand soin de ces précieux animaux, tu me le reprochais quelquefois et maintenant tu gémis de leur absence. Marguerite m'a écrit, elle paraît être bien habituée quoique regrettant toujours Ajat. Je pense que le temps est propice aux travaux agricoles ; ici il est superbe et véritablement il est dommage de faire la guerre. À Verdun c'est un peu plus tranquille : les Boches voient qu'ils ne peuvent pas nous enfoncer et vont nous attaquer sur d'autres points où ils seront repoussés de la même façon. Si nous pouvions voir la fin du drame à la fin de l'été ! Marthe est donc revenue de la Grande Borie ! Avec la chaleur, Joseph et Louise se remettront vite, j'espère. Et les enfants, sont-ils rentrés d'Ajat ? Guiguite va-t-elle aller en classe avec sa sœur ? Pauvres petites : j'y songe bien souvent. Je voulais t'envoyer un joli article lu dans le *Matin*, mais impossible dans cette carte. Donne-moi des nouvelles de Bertrand et de ses visites.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que maman, les petites et Marthe. André

221. Lettre – 9 mai 1916

Ma bien chère Babeth, tu as dû recevoir ma lettre que je t'écrivais avant une certaine relève qui m'a fait aller un peu plus loin puis revenir ensuite, déplacements habituels dans notre vie. Je voudrais bien qu'au milieu de cette agitation cette lettre ne soit pas perdue puisqu'elle contenait un mandat de 200 F plus un reçu de 20 F de rente, reçu que je t'envoyais pour que tu puisses avoir le titre à la place. Hier, j'ai reçu ta longue lettre qui m'a fait, comme toutes, tant de plaisir. Reçu aussi un petit colis de Joseph où se trouvaient d'excellents gratons et quelques boudins non moins excellents, mais qui étaient gâtés bien entendu. J'ai envoyé un mot à ton père par mon tailleur de la compagnie qui est de Thenon : je lui disais de remettre audit tailleur quelques asperges et un morceau de cochon avec beaucoup d'ail dedans. Cuit, cela m'arrivera fort bien, mais il ne faut jamais envoyer par colis des choses périssables à cause de la longueur du trajet. Tu pourras payer ledit morceau de cochon à ton père s'il le désire. C'est bien ennuyeux que cette petite Guiguite ait fait une telle scène pour aller à la Grande Borie : quand

tu as vu qu'elle avait un tel chagrin, tu n'avais qu'à la garder plutôt que d'expédier Nénette et lui faire perdre son temps d'école. Je voudrais que tu apprennes à ne pas tant te gêner pour les autres.

Je constate que tu as renoncé à faire cet arrangement de salle à manger, mais qu'as-tu encore imaginé ? Pourquoi ce changement de la petite ancienne cuisine, ce changement de potager, à quoi bon ? Sais-tu si, plus tard, tu n'auras pas besoin de ladite cuisine, surtout si tu voulais organiser une maison indépendante de la première. Et puis cette ouverture que je ne comprends pas, où ? À l'endroit du potager, pour quoi faire ? Ce potager était très solide, très commode, je l'aurais laissé et acheté une belle et bonne cuisinière placée à l'endroit où je te disais, où il y a du reste une cheminée faite exprès. Tout cela c'est vouloir dépenser de l'argent bien utilement. Tu as assez d'occasions pour en dépenser aux diverses réparations indispensables telles que la peinture des fenêtres et portes de la maison nouvelle qui donnent en plein soleil et qu'il est bon de faire passer souvent en couleurs, d'autant plus que cela conserve bien le bois. Tu me demandes combien Brossard me prenait : je ne me souviens pas, il faisait payer au mètre carré et suivant le nombre de couches, tu trouveras le renseignement dans ses comptes anciens payés. Lorsque tu seras fixée, demande encore le renseignement à Lacoste pour ne pas te tromper et voir si son prix concorde avec ceux de Brossard. Fais aussi repeindre la grande porte vitrée sous la marquise qui en a grand besoin : cela est de toute urgence parce que c'est économique. Lacoste aurait pu te le faire faire si tu ne veux pas te disputer avec des ouvriers. Dans la petite cuisine que tu veux faire arranger, le plancher n'est pas brillant, il y a des fissures qu'il faudrait faire boucher ce qui donne beaucoup de froid en hiver. Je ne sais pas pourquoi tu veux enlever ce potager et tu t'entêtes à ne pas avoir un bon fourneau pouvant chauffer au bois dans la grande cuisine : ces fourneaux où l'on peut faire 3 cuisines et pâtisseries à la fois avec peu de combustible. Enfin, que ta volonté soit faite, mais je te trouve un peu compliquée ! Ne demande plus rien à Peyrou en fait de compte. Tâche simplement de payer Delsouillier si possible. Les comptes à présent, tu ne dois plus en avoir et tu dois être parfaitement à l'aise sur le plan financier.

Ne te plains pas de la minutie d'Édouard pour le jardin : qu'il te fasse venir le plus de légumes possibles dans le jardin et dans la terre de façon à pouvoir tuer au commencement de l'hiver un magnifique cochon. C'est un luxe que j'appréciais autrefois et que tu me reprochais ! Maintenant, tu le trouves à dire ! Il me semble qu'au Breuilh, cette Marceline pourrait tout au moins avoir des volailles, cochons, etc. Et mes arbres, poussent-ils ? Je voudrais bien que la guerre finisse assez tôt de façon à pouvoir réparer les pertes et faire planter là où ça manque.

Remets cette ceinture que je t'avais fait porter autrefois et dans laquelle tu te trouvais si bien. Soigne-toi et guéris-toi d'une façon complète en prenant la résolution d'être prudente une autre fois. Je ne savais pas que le père de la jeune fille en question est malade. Que Bertrand s'informe bien sur la situation de fortune de manière à n'être pas floué. Je suis un peu comme ton père, surpris qu'on donne si peu à cette fille en proportion de la fortune qu'elle doit avoir plus tard. Si Bertrand trouve mieux à ce point de vue, qu'il examine, cela ne coûte rien et c'est l'avantage des jeunes gens. Il est certain que pour aplanir ses affaires, il aura un besoin de 100 000 F comptant.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que les petites filles, maman et Marthe. Bonjour à Meine. André

222. Lettre – 12 mai 1916

Ma bien chère Babeth,

J'ai reçu ta lettre m'accusant réception de tout ce que je t'envoyais dans une des miennes et j'ai été content que tout soit arrivé. As-tu reçu un paquet renfermant mes frusques d'hiver ? Dans quelques jours, je t'envverrai deux vieux caleçons qui serviront à raccommode les autres, ce qui me débarrassera un peu. Merci de ton colis que Malbec m'a fait parvenir. J'ai mangé avec beaucoup de plaisir une botte d'asperges ce matin et une autre ce soir ainsi qu'une partie du poulet avec mon ordonnance. Cela a été assez difficile de le faire cuire, mais nous y sommes arrivés, ou plutôt mon ordonnance y est arrivé très bien. Quel garçon épatant doublé d'un excellent cuisinier : asperges, poulets mangés dans un décor assez rudimentaire, dans un taudis où l'on ne peut se tenir debout sans se cogner la tête.

Ce matin une de mes tranchées a été démolie par des obus, personne de touché heureusement. Il est dix heures du soir, on la répare sous le bruit des obus et balles, sous un ciel sans nuage où il ferait si bon se promener tranquillement sans être obligé de se blottir. Cependant, tout va bien : ma santé est parfaite, mon appétit excellent et si je pouvais vous voir une fois par semaine, je ne me trouverais point malheureux. Je t'envoie un article de journal dans lequel il est parlé des valeurs des pays neutres : nous en avons quelques-unes (Roumaines, Suédoises à Marthe, etc.). Informe-toi auprès de gens compétents, le directeur du Comptoir d'Escompte ou de la Société

Générale pour voir s'il n'y aurait rien d'avantageux à faire. Tu me le diras, mais informe-toi bien avant et fais-toi bien expliquer l'opération. Gervaise pourrait te donner des tuyaux.

Bertrand ne doit pas s'étonner de ce qu'on ne lui donne pas de suite une réponse. D'abord, a-t-il demandé la jeune fille ? Si oui, il est probable que le père prend de son côté ses renseignements avant de se prononcer, il ne peut faire différemment. Y a-t-il quelque chose de nouveau à son sujet depuis ta dernière lettre ? Et ses affaires, où en sont-elles ?

Je trouve que tu fais des lectures bien sérieuses sur la philosophie. Tu me demandes mon avis là-dessus. Il me semble que la Philosophie et la Révélation sont deux choses bien distinctes. Par la philosophie nous arrivons à l'idée de Dieu qui est prouvée par l'ordre physique et moral, à l'idée d'un principe directeur, mais elle seule n'explique pas certains mystères de la religion, certaines croyances qui découlent de la Révélation. Que Lacordaire dans ses sermons puise dans l'une et l'autre, qu'il se serve de l'une et de l'autre, en tire ses arguments et mélange les deux c'est possible, mais crois-tu qu'il confonde l'une et l'autre ? Je ne crois pas. Du reste, je ne puis bien te répondre, car je ne sais pas au juste comment est posée la question et je ne veux pas me creuser l'esprit pour le chercher. Ce qu'il y a de certain, c'est que pour beaucoup de choses de notre religion, il faut avoir la foi du charbonnier, mais que pour les grands principes, les raisonnements de la philosophie vous mènent à conclure à l'existence d'un Être suprême. Cette guerre en serait une preuve, aussi je ne doute pas que cet Être dont je parle, qui est le maître du monde et des hommes ainsi que des nations, n'accorde pas la récompense de la victoire à celle qui, comme la nôtre, se trouve du côté du droit et de la justice. Les nations ont dans cette vie leur récompense et leur châtement, contrairement aux hommes qui ne trouvent souvent l'un ou l'autre qu'après la mort... Après nos sacrifices immenses qui serviront à expier nos fautes, nous aurons, j'y compte bien, le triomphe. Mais, je ne sais pas pourquoi parler de tout cela à côté des rats qui menacent de nous dévorer tant ils sont gros et nombreux. Que de réflexions élevées, que de grands espoirs, que d'idées belles, que d'actes de foi sublimes jaillissent de toutes ces tranchées, de tous ces autres affreux ! Encore une fois, cette guerre est la condamnation du matérialisme !

J'ai reçu une lettre de Joseph me disant que Marthe et Guiguite étaient restées à la Grande Borie garder la maison pendant le voyage de Louise et Joseph à Limoges : je pense que la situation de Joseph au point de vue militaire va être liquidée par la réforme. Le temps, dit-il, est affreux, il pleut sans cesse. C'est véritablement tous les ans un véritable fléau et notre pays est absolument déshérité sous le rapport de la température ce qui rend les travaux des champs impossibles. J'ai fait porter du Bon Marché du coutil pour me faire faire un costume pour l'été, mais, si je dois rester aux mêmes emplacements, je ne sais s'il me sera possible de m'en servir à cause des différences de température existant entre l'extérieur et l'intérieur de nos gourbis qui sont un peu comme des caves. Enfin, cela est un petit détail !

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime de toute mon âme, pense bien à toi et voudrais te voir complètement remise. Je t'embrasse mille fois ainsi que maman, Nénette, Guiguite et Marthe qui seront de retour quand tu recevras ma lettre. Ton André

223. Lettre – 15 mai 1916

Reçu tes deux lettres du 9 et du 11 mai ma bien chère Babeth et je suis bien ennuyé de te voir obligée de subir des soins spéciaux pour une métrite qu'il faut cependant sérieusement soigner. Je suis ennuyé aussi de te voir partir de la maison où tu es cependant si nécessaire pour tout. Enfin, soigne-toi bien sérieusement de façon à te rétablir le plus vite possible. Puisque tu n'auras plus à t'occuper de mille choses, profite-en pour rester tranquille et te conformer aux ordres du médecin. Que je suis contrarié de cette maladie idiote ! Il aurait mieux valu que je reste dans les tranchées avec ma virginité que d'avoir ainsi conservé cette vertu pour toi, qui a été cause de cette indisposition. On a tellement à l'esprit les attaques brusquées des Boches qu'on les imite de toutes les façons !

Je pense aussi que Joseph est rentré de Limoges ainsi que Louise et qu'ils sont tous les deux en bon état de santé, car, si tu venais encore comme malade, ce serait un véritable hôpital et tu ferais bien de faire revenir Marguerite pour vous soigner tous. La pauvre fille changerait ainsi de maladie surtout en ce qui te concerne. Tu me donneras de tes nouvelles souvent. Dans quelques jours j'écrirai un mot à Franc puisque tu le désires, mais je n'en vois pas bien l'utilité. Comment pourra-t-il aller te soigner à la Grande Borie s'il est lui-même souffrant ?

Tu me dis que vous avez un temps charmant. Tant mieux. Cela permettra à Édouard de faire tous les travaux du jardin et de la terre que tu retrouveras en parfait état, j'espère, à ton retour. Ici nous sommes revenus au mois de novembre quant à la température et le mauvais temps dont tu te plaignais, nous l'avons maintenant. Espérons que ce sera de courte durée.

Oui, les Boches réattaquent Verdun avec violence : depuis deux jours et deux nuits, c'est un roulement continu, non seulement de ce côté, mais encore à notre droite, du côté des Épargés. Dans mon secteur, c'est un peu plus calme et la canonnade de tous les jours est moins active.

D'après ta lettre je vois que tu n'avais pas reçu la mienne dans laquelle je te disais de prendre des informations au sujet des fonds neutres : puisque tu passes à Sarlat c'eût été une bonne occasion, tu verras bien pour cette question... Je pense que Bertrand viendra souvent te voir en auto, qu'il te racontera ses faits et gestes et que tu m'en feras part dans tes lettres qui seront nombreuses. Le départ de Marguerite est-il prochain ?

Il était bien inutile de me faire envoyer des asperges par la poste : c'est une dépense que tu pouvais éviter, enfin je te le paierai le mois prochain. Le soldat Bonnèlie de Thenon devait m'en porter d'AJat. Tu me demandes comment mangent mes lieutenants ? Comme moi. Depuis que je suis ici, je suis le régime des soldats : cuisine roulante et je tâche comme supplément d'avoir quelques œufs, du fromage, etc. les suppléments (ils sont rares) sont préparés dans mon gourbi par mon ordonnance. Je m'en trouve fort bien et je ne dépense pas beaucoup ce qui me procure le plaisir de te faire tous les mois le cadeau d'un mandat. Je boulotte parfaitement et mon ordonnance est un trésor. Mes lieutenants tiquent bien parfois, car à un certain poste, mon gourbi étant plus grand, nous bouffons ensemble, mais cela leur fait grand bien et ils se conforment à mes usages. C'est du reste d'un très bon effet sur mes hommes qui ne se plaignent jamais de la nourriture puisque leur capitaine mange la même.

Quand les ails seront mûrs, tu m'en enverras quelques jolies têtes par la poste. J'ai rendu visite il y a trois jours à un capitaine de l'active, mon voisin de secteur, qui est de Bergerac et qui a sa compagnie à 30 m des Boches, je ne te nommerai pas son régiment parce que cela m'est défendu. Tous les matins, ce capitaine avale une frotte en bon périgourdin pendant que ses autres voisins lui envoient des grenades sur son gourbi... Quelle vie ! C'est tellement extraordinaire que maintenant on en rigole et cela devient même amusant de tourner dans des boyaux comme des chevaux de cirque quand par-dessus votre tête sifflent des balles et des obus comme des claquements de fouets ! J'y circule souvent le jour comme la nuit. Les moments où ces ignobles Boches tirent le plus, c'est le soir de huit heures à minuit et de deux heures du matin à six heures. Souvent aussi vers 9 h 30 quand ils supposent que nos hommes vont chercher la soupe. Cette soupe, faite dans les cuisines roulantes est épatante et j'en mange deux fois par jour de belles assiettées... je ne peux pas te raconter plus en détail notre vie (gardes, travaux, etc.) qu'il te suffise de savoir que je vais parfaitement, que je pense bien à toi, à ces chères petites filles, à toute la famille. Adieu, ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi Louise et Joseph, Guiguite et Nénette si ces dernières sont encore à la Grande Borie. Maman doit bien s'ennuyer toute seule à Montignac. André

[Ajout]

On touche une fois par semaine de la morue : quels bons plats de morue provençale j'ai mangés (morue sautée dans la poêle avec pommes de terre et ail, il manquait le persil) ! La poêle a été trouvée sur le parapet d'une tranchée : mon ordonnance y découvre des trésors.

J'ajoute ce mot. Je te parlais de poêle : mon ordonnance en a dégoté deux, de vrais bijoux, une où on peut faire quatre œufs sur le plat bien serrés et une autre six. Tu ne peux pas te figurer les bonnes choses qu'il y fait fricasser dedans. Malheureusement, dans un de mes gourbis, il n'y a pas de cheminée, c'est embêtant. L'autre jour à cinq heures du soir je le vois sortir précipitamment du gourbi : le feu était dans la cheminée. Je n'avais aucune crainte pour le mobilier, mais c'était la fumée, il me dit : « il va nous tomber quelque chose dessus » en voulant parler des obus. Les Boches heureusement ne s'en sont pas aperçus. Du reste, dit-il, on les emmerde ! La cheminée a été très bien ramonée et ne tire que mieux. Nous changeons tous les six jours d'emplacement. J'ajoute ce mot pour te dire que je t'enverrais dans une prochaine lettre une bague pour Louise, bague faite par un de mes hommes. Mais tu me dis toujours que celles que je te donne sont trop grandes que celle-ci sera, je pense, trop petite. Le canon fait rage, tu verras sur le communiqué : « nuit calme sur le reste du front ! »

Adieu, ma chérie mille baisers. Je me procure des œufs à deux francs la douzaine.

224. Lettre – 18 mai 1916

Ma bien chère Babette.

La lettre écrite de la Grande Borie m'est arrivée aujourd'hui en même temps que celle de Joseph, lesquelles lettres m'ont fait grand plaisir. Aujourd'hui aussi est rentré le soldat Bonnèlie qui revenait de Thenon portant un colis dans lequel se trouvaient une belle botte d'asperges ainsi qu'un [...]. J'ai écrit un mot à ton père pour l'en remercier. Tu me demandes si je n'ai pas reçu les asperges que tu m'envoyais avec un poulet : il y a longtemps que je t'en ai accusé réception ; mes lettres mettent bien longtemps pour te parvenir.

Je déplore que tu sois obligée de te faire soigner à la Grande Borie au lieu de t'y promener ; enfin, soigne-toi bien pour guérir vite, mais d'après bien des échos, tu as fait bien des imprudences. Je regrette d'autant plus que tu sois obligée de t'absenter qu'en ce moment il y a bien des travaux à faire et que ta présence à la maison est si utile ! Je ne savais pas que Paule y était : j'espère que la révolution ne s'y déclenchera pas durant son séjour et ton absence ! Je voudrais bien vous voir installée dans la grande chambre et surtout m'y trouver aussi avec le beau temps, le soleil, chambre qui doit être plus agréable que nos salles gourbis. Guiguite est-elle sage ? C'est un véritable petit hôpital que vous devez former avec des variétés de maladies suivant chaque individu. Franc doit bien ronchonner dans son for intérieur d'avoir à faire ses courses (ceci entre nous). Ah ! Que c'est embêtant que les ventres de ta famille ne soient pas plus solides et capables de subir les assauts de la nourriture ou du reste ! Si le mien était ainsi, la cuisine roulante l'aurait bien endommagé ! À propos de ventre, que fait, que devient Bertrand avec ses amours et sa fiancée ? Tu me raconteras j'espère sa visite dans les Landes ! Tu me dis qu'il a une nouvelle auto. Il devait être levé du bon côté pour avoir transbahuté toutes ces femmes à Sarlat. Il faut croire que le désir d'en prendre une a adouci son caractère. Dis-lui de m'écrire quelquefois et de me raconter ses faits et gestes, cela me distraira, car les distractions n'abondent pas ici à part vos lettres, les journaux qui viennent me faire passer quelques moments après des bombardements de tranchées, de taubes et des préoccupations de toutes sortes inhérentes à notre métier. Mon bataillon étant en retard pour les permissions et afin d'avancer un peu le deuxième tour, le pour cent des permissionnaires est doublé pendant plusieurs départs et je ne sais si le troisième tour reviendra. Si oui, peut-être aurai-je l'espoir d'aller de nouveau Montignac vers la fin juillet ou au commencement d'août. Il serait préférable que ce soit la fin de la guerre. Mais, une fois ce deuxième tour terminé, je pense que les permissions seront de nouveau supprimées. Beaucoup de régiments sont partis déjà pour la troisième fois.

J'envoie dans une lettre une bague que j'ai fait faire pour Louise. J'ai peur qu'elle soit trop petite, tu m'as tellement dit que celles que je t'avais envoyées étaient trop grandes que celle-ci péchera par excès contraire. Tu me diras si elle va et si Louise ne la trouve pas trop laide. Ce ne sont pas des ouvriers émérites qui les fabriquent, c'est un de mes plantons qui confectionne ces bagues avec des fusées d'obus qu'il ramasse sur les parapets. Ils sont enrégés tous ces bougres-là pour prendre lesdits obus, quelquefois il s'en trouve de non éclatés ce qui occasionne des accidents, mais le diable ne les empêcherait pas. Il y en a quelques-uns qui font de très jolies choses.

Joseph doit être bien content d'être fixé sur son sort et d'en avoir fini avec les appels de classe. Je t'envoie un article du *Matin* au sujet des titres de valeur d'États neutres dont je te parlais dans une de mes lettres que tu dois avoir reçue. Il faudrait t'informer de ce qu'il y a à faire. Nous avons des Roumains, Brésiliens, Suédois, Uruguayens, etc. Tu pourrais te faire donner des renseignements par la Société Générale à Sarlat par exemple. As-tu fait repeindre les volets de la maison comme tu en avais l'intention ? As-tu vu Lacoste ?

Allons, je te quitte ma bonne Babeth, je t'embrasse mille fois en te recommandant de bien te soigner. Embrasse bien pour moi Joseph, Louise, Marthe et Guiguite. Vous devez bien blaguer et boire du vin chaud.
André

225. Lettre – 23 mai 1916

Que mes lettres mettent longtemps, ma chère Babeth, pour arriver jusqu'à toi ! Je t'ai écrit depuis plusieurs fois, j'espère qu'à présent tu as tout reçu. Avant-hier, Madeleine m'a envoyé une visitandine avec un peu de thé, et hier une botte d'asperges par la poste. Malgré tout le plaisir que j'éprouve de manger de ces bonnes choses du pays, je vais écrire un mot à Nénette qui m'a écrit hier pour lui dire de ne plus envoyer d'asperges, car dépenser 1,15 F pour l'expédition d'une botte véritablement c'est une dépense ridicule. J'aurais trouvé des occasions pour me les faire porter par des permissionnaires, mais te sachant absente de la maison, je n'ai pas voulu les y faire passer. Le soldat Brachet qui est parti ces jours-ci avec mon ordonnance passera probablement à Ajat et ton père lui en remettra, je pense, pour moi. Depuis quinze jours le nombre de permissionnaires est doublé à chaque départ afin d'achever rapidement le deuxième tour qui était à peine commencé chez nous. Une fois ce tour achevé, il est probable que les permissions seront supprimées, du moins je le suppose.

Je suis étonné de l'emballement de Bertrand au sujet de son mariage. Je ne l'aurais pas cru susceptible d'un amour aussi prompt. Mais il ne faut pourtant pas qu'il en perde le boire et le manger ni surtout, qu'il considère comme un point d'honneur de ne pas être accepté. Ce ne serait pas un bien grand malheur et il ne serait pas difficile de trouver une autre jeune fille aussi bien probablement. Qu'il ne prenne pas la chose au tragique si cette jeune fille ne le prend pas. Et toi aussi, ne t'en préoccupe pas outre mesure, il y a tant d'événements plus importants pour lesquels on peut s'inquiéter ! Pour les femmes : « une de perdue, cent de retrouvées » comme dit le proverbe. Malgré tout, tu me tiendras bien au courant de l'affaire.

Vous avez, dis-tu, reçu la visite de Paule : j'espère que vous avez dû entendre bien des récits. Et Nénette est-elle venue avec elle ? Dans sa lettre elle me disait devoir aller à la Grande Borie pour y chercher sa sœur. J'ai été bien content de lire son épître. Elle me disait aussi que sa maîtresse n'avait pas voulu lui corriger ses fautes afin que je voie ses progrès. Aussi, il y en avait pas mal, mais c'est un charme de plus : pauvres petites, que je pense souvent à elles. Guiguitte doit pouvoir se promener beaucoup à la Grande Borie et cela doit lui faire beaucoup de bien. Qu'elle se promène, qu'elle marche autant que possible et qu'elle profite du grand et bon air. As-tu reçu ma dernière lettre dans laquelle j'avais mis une bague pour Louise ?

Quel sale papier que celui sur lequel je t'écris. Impossible de faire marcher la plume sans déraciner des poils qui se mettent dans le bec. C'est insupportable ! Reçu une lettre de Marguerite qui est encore à Luxeuil jusqu'à nouvel ordre. Elle paraît s'être bien habituée à sa nouvelle vie, mais son hôpital se vide. Mon secteur est un peu plus calme depuis quelques jours, ceux qui étaient en face de nous (Bavarois) sont partis, dit-on pour Verdun, et ont été remplacés par d'autres troupes qui en reviennent et qui s'y sont fait étriller, aussi montrent-elles moins d'activité pour l'instant. Il fait une chaleur terrible ce qui, je trouve, est plus pénible que l'hiver à cause des différences de température entre l'air extérieur et celui de nos gourbis. Et puis, les mouches, les rats, les mauvaises odeurs malgré toutes les précautions prises... Ce qu'il y a de plus agréable c'est la circulation qui, avec la boue, était fort désagréable. Si le calme relatif règne dans notre secteur, il n'en est pas ainsi du côté de Verdun où les canons et la bataille font rage jour et nuit. C'est là que l'air doit être bien empesté à cause de tous ces cadavres qu'il est impossible de retirer. Ce sont ces bois splendides, jadis, qui font pitié : quelques piquets déchiquetés de loin en loin représentent les belles forêts. Des boyaux, des tranchées qui serpentent partout en zigzag sans voir jamais personne alors que tant d'hommes y vivent ! Quels spectacles extraordinaires cette guerre nous offre.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que Joseph, Louise, Guiguitte et Marthe. André

226. Lettre – 24 mai 1916

Je viens encore aujourd'hui bien chère Babeth de recevoir un petit colis d'asperges de Montignac et j'écris un mot à Madeleine pour lui dire de s'abstenir de faire de nouveaux envois, car j'estime qu'il est ridicule de dépenser 1,25 F de port pour une botte de ces excellents légumes. J'espère qu'elle m'écouterà. Tu me dis de lui renvoyer un mandat : je le ferai, mais je voudrais savoir si tu veux qu'elle donne 5 F à tous les domestiques, même au gamin, ou s'il faut qu'elle garde 10 F pour elle et qu'elle donne 5 F à Marie et 5 F à Édouard simplement. Tu me diras aussitôt afin que j'exécute tes ordres. Madeleine me dit que le jardin est magnifique, que la terre est semée de pommes de terre, betteraves, maïs, etc., que le jardin de fleurs n'est pas très brillant, qu'elle a arrangé le massif de rosiers avec tout son savoir, qu'elle s'ennuie bien sans toi et qu'elle t'écrit pour te donner des nouvelles. Sa lettre m'a bien intéressé. J'ai écrit à maman et à Nénette : j'espère que ces jours-ci maman m'écrira de nouveau.

Hier, les Boches ont bombardé durant une demi-heure mon poste de commandement, heureusement je n'ai eu aucun blessé, que des dégâts matériels, mais, aujourd'hui, j'ai été vengé : il y a eu vers trois heures de l'après-midi un orage terrible, à un moment un coup de tonnerre formidable, un éclair affreux et, en même temps, une détonation qui a fait trembler la terre sur un très grand espace puis des coups de fusil, des bombes, etc. J'ai cru que tout était fini, puis le calme s'est rétabli et une fumée épaisse qui envahissait tout s'est dissipée. J'ai su que la foudre était tombée sur un des dépôts de munitions des Boches et que tout avait sauté : rigolade, mais combien de tués ou blessés, je ne sais. Nous avons eu un moment d'émotion. Quelle drôle de vie ! Excellentes nouvelles de Verdun où les Boches se font étriller par nos troupes qui se battent d'une façon remarquable et qui tuent des quantités de ces brigands. Dans un temps plus ou moins éloigné, j'espère bien que nous allons conduire la danse et battre la mesure !

As-tu des nouvelles au sujet de Bertrand ? L'as-tu vu ? Je pense recevoir une lettre de toi demain où je vais au repos pendant cinq jours dans un petit village pour ensuite revenir près des Boches ! Je vais en profiter pour faire si possible une promenade à cheval le matin. Je vais probablement me re-écorder les fesses qui n'ont plus l'habitude de la selle, mais tant pis. J'enrage d'écrire sur ce maudit papier, je ne fais que gratter la plume à chaque mot : il me tarde qu'il soit usé. Il me tarde bien de recevoir de tes nouvelles. Quand je passe un ou deux jours sans lettre, il me semble qu'il y a une éternité que je n'ai rien reçu. J'écrirai ces jours-ci à Louise. Comment allez-vous tous ? Je vais toujours fort bien : ces récits de batailles de Verdun sont excitants et il y a des moments où je voudrais y être. Je t'enverrai directement à la Grande Borie un mandat de 200 F au commencement du mois, mais je ne sais à quel moment. Cette explosion a labouré quelques tranchées boches sur une trentaine de mètres : si elle avait pu tous les crever ! Ils ont lancé hier 45 obus sur nous.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que Louise, Joseph, Marthe et Guiguite. As-tu reçu ma dernière lettre. Écris-moi souvent. André

227. Lettre – 30 mai 1916

Ma bien chère Babeth.

Tu te plains de ne pas recevoir de lettre de moi cependant je t'écris assez souvent. Hier soir j'ai envoyé un mot à Louise assez long qui te servira aussi : j'ai daté ma lettre du 31 mai et je m'aperçois que nous ne sommes que le 30. Je te posais des questions dans une dernière lettre au sujet d'un mandat à envoyer à Meine mais, puisque le gamin part, la difficulté est tranchée. Qu'est-ce qui s'est donc passé ? Chaque fois que tu t'absentes, il y a toujours des désordres parmi les domestiques. Ce départ du gamin est-il irrémédiable ? Vas-tu en trouver un autre ? Ce n'est guère facile. Pourquoi crains-tu qu'Édouard veuille aussi partir ? Il me semble cependant qu'il est payé assez cher, a-t-il manifesté le désir de changer ? Je le regretterai pour toi à présent que tout est organisé. Quelle plaie que ces domestiques. Je t'enverrai un mandat dès que cela me sera possible directement à la Grande Borie. Je pense que tu vas encore y rester quelques jours pour te bien guérir, je le dis à Louise, soigne-toi bien je t'en supplie et débarrasse-toi de cette maladie. Quant à Guiguite, je suis désolé d'avoir été un peu cause de son départ, car, réflexion faite, il serait préférable qu'elle reste à la campagne, le grand air lui ferait du bien. Tu me dis aujourd'hui que Marthe l'a emmenée, il est bien facile de la faire revenir.

Lorsque Bertrand reviendra te voir, dis-lui de te la ramener et qu'elle reste avec toi jusqu'à ce que tu repartes toi-même. Je comprends bien que cette petite doit être pour vous tous une distraction dont il est pénible de se priver. Elle a bien le temps d'apprendre à lire, il est en effet préférable qu'elle fasse une provision de santé. J'ai écrit depuis plusieurs jours à Bertrand pour le consoler de son mariage raté : c'est un bien petit malheur, facile à réparer. Il ne sera pas difficile de trouver une autre jeune fille aussi bien et ayant même plus d'argent tout de suite afin de lui permettre de faire ses affaires. Tu lui diras de te montrer ma lettre. À propos de ses affaires, où en est-il ? Il a pourtant bien besoin d'une grosse somme d'argent pour entreprendre son garage, car sans elle comment fera-t-il ? Je ne le croyais pas susceptible de s'enflammer aussi promptement. Je lui conseillais de se mettre immédiatement en campagne pour trouver la remplaçante et je lui disais qu'un homme ne doit jamais s'emballer pour une femme. Ainsi toi, je suis bien heureux de t'avoir pauvre Babeth, mais si tu m'avais dit que tu ne me voulais pas, je me serais consolé immédiatement et j'en aurais cherché une autre ! Et je suis persuadé que la dulcinée de Bertrand ne te vaut pas ! Tu me donneras des nouvelles de Bertrand, car je ne sais s'il m'écrira ses faits et gestes. Qu'il ne s'abatte pas.

Ne t'émotionne pas trop au sujet de la guerre : il me semble que nous tenons la corde malgré les efforts désespérés de nos ennemis. On attend encore que les Russes soient un peu plus prêts, car ils ne l'étaient pas du tout ainsi que les Anglais. Je pense qu'en juillet tout va craquer. Ces brutes de Grecs qui n'ont pas voulu marcher et qui laissent envahir leur pays par les Bulgares, c'est bien fait pour eux. Il faudra encore que nous les chassions. Enfin, pourvu que tout soit fini avant l'hiver et surtout que nous ayons des hommes énergiques qui sachent conclure un traité de paix avantageux pour nous, c'est ce qui me préoccupe.

Il va être bientôt temps de commencer à couper les foin, qui auras-tu pour t'aider, car Édouard ne pourra les faire tout seul : le jardin serait délaissé ce qui serait dommage puisqu'il est bien entraîné. Je pense qu'il ne sera pas trop difficile de trouver quelqu'un : cette période est dure à passer et on a besoin de se dépêcher. C'était un grand sujet de préoccupation pour moi jadis. Je dis jadis, car il me semble qu'il y a une éternité que je ne m'occupe plus de cela. La vie va être bien difficile après la guerre.

Qu'as-tu fait au sujet de tes valeurs ? Demande l'avis du docteur Franc à ce sujet. Que te conseille la Société Générale. À propos de la Société Générale, il est plus question d'elle dans les journaux financiers et parmi les sociétés de crédit, elle n'a plus de côte : qu'en dit-on ? Tu devrais quelquefois aller dans un autre établissement financier pour tâcher de savoir leur appréciation. Nous avons 21 actions de la Société Générale, c'est important pour nous. Te paye-t-on les actions et combien ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que Louise et Joseph.

228. Lettre – 4 juin 1916

Ne pouvant pas t'envoyer le mandat promis parce que je ne l'avais pas, ma bien chère Babeth, je ne t'ai pas écrit hier ni avant-hier, mais j'ai envoyé un mot à Joseph et une autre lettre à Louise pensant que ces deux écrits serviraient à tous. Je t'envoie donc aujourd'hui un mandat de 200 F que tu pourras toucher ou faire toucher à Sarlat par Joseph, j'envoie aussi un mandat de 20 F à Meine en lui disant de donner 5 F à chacun des domestiques

et, si le petit gamin a fichu le camp elle gardera 10 F pour elle. Cela va-t-il ? Mon sergent-major m'écrit qu'il a fait faire une expédition de madeleines à l'adresse de Joseph et de Marguerite suivant les ordres donnés, mais il s'est trompé, car il en a envoyé un peu trop à Marguerite et pas assez pour vous qui êtes plus nombreux. Enfin, tant pis ! Vous ne mangerez que celles que vous recevrez si toutefois elles arrivent. Pour celles de Joseph, pensant lui faire expédier un plus gros colis, je lui avais fait mettre comme adresse : en gare de Sarlat. Tu me diras bien si c'est arrivé. En faisant réchauffer légèrement les madeleines elles sont, paraît-il, meilleures, tu verras bien et me diras si réellement elles sont si épatantes : moi, j'aime mieux les tiennes !

Tu souffres encore ma pauvre Babeth me dis-tu dans ta dernière lettre, tu n'es donc pas encore guérie malgré le repos et les soins. Ne te décourage pas, soigne-toi bien toujours, ne fais pas d'imprudences afin de te débarrasser de cette maladie stupide. Je veux te trouver complètement rétablie à mon prochain voyage, car j'ai un vague espoir, si les permissions ne sont pas supprimées, d'aller à Montignac peut-être en juillet. Donc, que cette perspective t'encourage à te bien soigner et je te promets d'être beaucoup plus doux et plus prudent de mon côté. Je croyais que tu étais devenue la femme très forte dont parle l'Évangile susceptible de recevoir les assauts même les plus vigoureux. Je maîtriserai donc mes ardeurs qui cependant sont très fortes comme doivent l'être celles d'un vrai poilu.

Ces ignobles boches ne commettent que des assassinats : avant-hier, je voyais passer une escadrille composée d'une quinzaine de leurs avions : on leur a tiré dessus bien inutilement et je vois aujourd'hui que cette escadrille a été survoler Bar-le-Duc où elle a tué 18 personnes dont des femmes et des enfants et blessé 25 autres parmi lesquelles 6 femmes et 11 enfants. Nous devrions faire des représailles et mettre quelques-unes de leurs villes à feu et à sang. Quelle ignoble race ! Nous sommes trop humains, les Français, avec des gens pareils !

Je n'ai pas de nouvelles de Montignac depuis plusieurs jours si ce n'est indirectement par toi. A-t-on commencé les foins et maman a-t-elle pu trouver quelqu'un pour aider à les faire ? Tu te moquais de moi parce que j'en étais préoccupé, mais j'aidais bien, il me semble, à faire ces travaux pénibles. Pourvu que le temps soit beau ! Ici, il pleut et il ne fait pas très chaud. Ton père m'a envoyé une belle et grosse botte d'asperges par un soldat du bataillon que je n'ai pas vu, mais qui m'a fait remettre le paquet : ce matin j'en ai mangé avec beaucoup de plaisir en salade, demain matin en omelette et demain soir également à l'huile et vinaigre. Je vais écrire un mot à ton père pour l'en remercier. Tu me dis que tu ne veux rien te faire faire comme costume, cependant si tu en as besoin, tu es bien obligée. Quoi que j'aimerais autant te voir toute nue qu'habillée : tu ne peux pourtant pas être toujours dans la tenue d'Eve. Au moment où tu auras besoin d'un costume, écris-moi je tâcherai de t'envoyer un mandat supplémentaire si possible.

Et Bertrand, que devient-il ? Où en sont ses affaires et ses amours ? Cet animal ne m'écrit point ses faits et gestes. Tu aurais pu faire mettre une couche de peinture sur les volets neufs de la maison nouvelle. Ces volets étant exposés au grand soleil, il est utile qu'ils soient bien entretenus.

J'espère que demain je recevrais des nouvelles de Montignac. Quand je passe deux jours sans recevoir de lettre, j'en suis ennuyé. Mais pour écrire, c'est terrible, car j'ai des quantités d'écritures à faire, soit pour mon service, soit pour ou à cause des hommes de ma compagnie. Je reçois souvent des lettres de femmes, jeunes filles, etc. me demandant des nouvelles d'un soldat, etc. Je suis obligé de répondre immédiatement, aussi je suis assez occupé. Ne compte pas trop sur une visite qui est très, très problématique, ne te berce pas d'un fol espoir ni d'une folle terreur. Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Embrasse bien pour moi Joseph et Louise. Si je m'en vais et si Joseph permet, Louise pourra ouvrir le feu. André

229. Lettre – 5 juin 1916

Ma bien chère Babeth.

J'ai reçu hier une longue lettre de maman me confirmant ce que tu me disais dans ta carte au sujet des domestiques : que tout était rentré dans l'ordre et tout allait bien, mais ne me dit rien au sujet du gamin. Je pense que lui aussi sera revenu à de meilleurs sentiments. Elle avait reçu la visite d'un soldat de mon bataillon à qui j'avais confié une lettre ainsi qu'un petit paquet renfermant de petits pots de moutarde vides, pots en terre qui étaient assez jolis et dont tu pourras faire des vases de fleurs et les peindre si tu veux. Ce soldat doit m'apporter des asperges et quelques têtes d'ail, j'espère qu'il me fera parvenir le paquet dès son retour. Maman me dit que Geneviève a eu sa maison cambriolée à Londres et Paule la sienne déménagée à Clary par les Boches qui sont aussi d'autres malfaiteurs... Elle me dit aussi que Guiguite est bien heureuse et fière de suivre sa sœur en classe. Pauvres petites, je les accompagne bien souvent par la pensée. Qu'il me tarde que cette guerre finisse, mais qu'elle finisse bien, à notre avantage et à notre gloire.

Que je suis heureux de voir la peignée que se sont administrée les Boches et les Anglais dans la mer du Nord. Une escadre allemande en grand nombre avec de gros bateaux était sortie pour faire un sale coup lorsqu'une patrouille anglaise de croiseurs la rencontrait. Que de bateaux coulés, que de vies humaines anéanties ! Les Anglais ont eu de grosses pertes, mais, étant en nombre inférieur, c'est malgré tout un succès pour eux. Il est malheureux qu'à l'approche de leurs cuirassés qui venaient à leur secours, les Boches aient battu en retraite : sans cela, c'eût été pour ces derniers un grand désastre ! Je voudrais que trois ou quatre fois encore aient lieu une bataille semblable. Tout cela est parfait pour nous, car les Anglais sont asticotés et ouvriront l'œil. Les journaux sont lus avec un grand intérêt, mais que d'attaques passionnées du côté de Verdun ou le canon ne cesse de gronder. Quelles affreuses batailles et quel grand chef de bandits que ce Kronprinz qui fait massacrer tant de gens. Je voudrais voir crever le dernier Boche et revenir avec toi.

Comment vas-tu ? Souffres-tu encore et espères-tu être bientôt guérie ? Reste encore au repos et ne te presse pas pour reprendre ta vie agitée. Je veux te retrouver bien remise à mon prochain voyage. Quel temps avez-vous ? Ici, il pleut et il fait froid depuis quelques jours. Si vous avez un temps pareil ce sera bien ennuyeux à cause des foins. Joseph a-t-il reçu son colis de madeleines envoyé le 3 juin de Commercy ? Mon sergent-major a fait savoir qu'il en avait fait envoyer quatre douzaines à Joseph et deux douzaines à Marguerite. Il n'en a point fait mettre davantage parce qu'on les fait payer très cher et qu'il préférerait se contenter de cette quantité. Quand il reviendra à Commercy, j'en ferai envoyer deux douzaines à ton père, mais c'est embêtant quand il faut les expédier en gare. Tu diras à Joseph que ses gratons sont excellents : fameux comme dit mon ordonnance ! Les boches ne sont pas foutus d'en bouffer des pareils, ajoute-t-il. Je pense que demain je recevrais une longue lettre de toi, j'espère que vous avez reçu les miennes que j'écrivais à Louise et Joseph. Donne-moi des détails sur tout et tous. J'attends de recevoir le paquet du soldat Lapouge pour écrire à maman. Je t'ai dit que j'avais envoyé un mandat de 20 F à Meine pour qu'elle garde 5 F pour elle et qu'elle distribue les autres 5 F à chacun des domestiques suivant tes ordres. As-tu reçu mon mandat de 200 F. ? Adieu ma chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme et te charge d'embrasser pour moi Louise et Joseph. André

230. Lettre – 8 juin 1916

Ma bien chère Babeth.

Je suis navré de voir que cette maladie menace de s'éterniser : n'exagères-tu pas ? Ne te trouves-tu pas mieux ? Souffres-tu lorsque tu te donnes du mouvement ? Explique-moi ce que tu éprouves, car tu ne me dis qu'une chose c'est que ça sera très long. Faudra-t-il continuer pendant longtemps à te faire des cautérisations ? C'est bien embêtant. Enfin, quoi qu'il en soit, soigne-toi bien, car je voudrais te voir guérir au plus vite.

Quel temps fait-il dans notre pays ? Ici de la pluie, des orages, du froid après des coups de soleil. Ce soir, orage affreux pendant un violent bombardement de part et d'autre surtout de notre côté : c'était une musique infernale qui n'approche pas encore de celle de Verdun. La mort de Kitchener [Ministère anglais de la guerre] est un grand malheur pour nos alliés et pour nous : les Boches l'ont fêté en hissant un drapeau sur un certain camp qui nous domine. Il le savait du reste bien avant nous, mais ils ne l'emporteront pas en paradis, car les Anglais le leur feront expier j'espère bien. Les Russes ont l'air de vouloir se lancer et ont fait 30 000 prisonniers aux Autrichiens. Mais quelles batailles sanglantes toujours à Verdun ! Quand verrons-nous la fin de ce drame ? Ce qui est triste c'est de voir la politique et les politiciens gâter ce que font ceux qui risquent leur vie. Je ne sais pas ce que les comités secrets nous réservent, je ne les vois pas d'un bon œil.

J'ai reçu un paquet contenant des asperges, des têtes d'ail et une boîte de sucres d'orge apporté par un soldat de Montignac, ce dont j'ai été ravi. J'ai reçu aussi une longue lettre de maman me donnant des détails sur tout. Comment cette pauvre Th. Boissarie se trouve-t-elle dans un état tel qu'elle soit obligée d'être enfermée dans une maison de santé. Rien ne pouvait faire prévoir un événement pareil alors que l'avenir ne devait pas l'inquiéter elle qui se trouve dans une si belle situation de fortune ne serait-ce pas simplement une crise d'hystérie comme en ont souvent les femmes, crise qui occasionne des troubles cérébraux. Si ce n'était que cela, ce ne serait pas très inquiétant. Son mari doit être bien malheureux. Parsal est à l'hôpital paraît-il. Comment va-t-il ? Tu me donneras de ses nouvelles si tu es au courant.

Oui, nous perdrons beaucoup d'argent, ce n'est pas douteux à cause des perturbations de la guerre. Mais pour la Société Générale on ne pouvait pas prévoir avant ce qui arrive : cette société paraissant bien solide. Je crois malgré tout qu'elle se relèvera. Je t'avais dit de demander des renseignements à ce sujet à d'autres sociétés rivales comme le Comptoir d'Escompte par exemple. J'aurais pu gagner si je n'avais pas été si craintif 12 000 F avec le Comptoir. En ayant raté le coup, j'ai voulu faire le même avec la Société Générale, mais cela n'a pas réussi. Il ne faut cependant pas se désespérer parce qu'après la guerre, beaucoup de valeurs que l'on croyait

perdues reprendront. Demande à Franc son avis sur la Société Générale, il est assez au courant. Ces sociétés se soutenant entre elles, on maintiendra, je pense, cette dernière. Il est vrai que nous avons très peu de valeur appartenant à des pays neutres, mais ces 21 actions de la Société Générale est-ce si effrayant que cela ? Tu me fais peur ! Enfin, tant pis la vie avant tout : plaie d'argent n'est pas mortelle !

Et Bertrand, que fait-il ? Jamais un mot de lui. Tu me dis que son mariage est raté et puis qu'il recommence à espérer. À sa place, je renverrais dinguer tous ces G. ! Guiguitte est, paraît-il, ravie d'accompagner sa sœur en classe l'après-midi alors il ne faut pas la priver de ce bonheur. As-tu reçu mon mandat ?

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Embrasse bien pour moi Louise et Joseph. Marthe est-elle revenue à la Grande Borie ou est-elle restée à Montignac ? Il faut bien longtemps pour être au courant des choses avec ses lettres si lentes. André

231. Lettre – 13 juin 1916

Ma bien chère Babeth.

Deux lettres de toi me sont arrivées aujourd'hui, depuis trois jours je n'avais rien reçu. Ton mandat est arrivé, c'est bien. Maman a bien raison de ne pas approuver ta réparation que je t'avais dit de ne pas faire à cause de la dépense, mais, puisque c'est fait à présent et que cela te fait plaisir, il n'y a qu'à dire amen ! Dans tout cela il faut en revenir à Paule qui n'a pas achevé ses réparations par conséquent il n'est pas admissible que quelqu'un ose faire placer une pierre à sa turne ni peindre un contrevent. De même, les Boches ont bazaré ses meubles par conséquent personne de nous ne doit acheter une chaise à moins que ce ne soit pour la donner à Paule. De même aussi, les Boches ont tué tant de pauvres diables, ruiné tant de villes, etc. tout cela est peu de chose en comparaison de la maison d'Albert cambriolé ainsi que celle de Geneviève. C'est rigolo ! De même pour nos paysans qui aimeraient autant voir la France vaincue que de voir une patte cassée d'un de leurs moutons ! J'exagère bien un peu, mais il y a du vrai. Ne t'émotionne pas, mais tu avoueras que tu es exigeante pour les embellissements de ta demeure. Tu devrais venir habiter dans mes gourbis pendant quelques jours. J'en frémis en y pensant. Grands Dieux, que j'aurais peur des obus si tu étais là ! Blague à part, je vois que tu n'es pas encore guérie puisque quand tu marches, tu souffres encore. Quelle sacrée maladie. Quel fichu ventre vous avez toutes. J'ai envoyé un mot à Franc hier pour qu'il me dise ce qu'il en pense.

Je suis ravi en voyant que les Russes manœuvrent qu'ils ont fait 65 000 prisonniers Autrichiens et qu'ils viennent de prendre Czernowitz. Je dis à ton père (à qui j'envoie un petit paquet de madeleines) que je voudrais voir un million de cosaques envahir l'Autriche et l'Allemagne, s'y livrer aux pires excès et mettre ces pays à feu et à sang. Les Anglais vont aussi, j'espère, se décarcasser et nous allons assister, je pense, à de grandes choses. Tout d'abord, il est à souhaiter qu'on décongestionne notre front de Verdun de peur que tous les camarades qui se battent si bien finissent par se fatiguer. Que Dieu nous protège !

Marguerite écrit qu'elle va bientôt revenir à Ajat ce dont elle paraît ravie. Ce serait drôle si son voyage coïncidait avec le mien et que nous puissions nous rencontrer à Paris. En ce moment il n'y a que deux officiers à partir avant moi si toutefois les permissions ne sont pas suspendues ce qui pourrait fort bien arriver. Si non, il peut se faire que je prenne le chemin de Montignac vers la fin de ce mois, mais il ne faut pas y compter. Je serais ravi aussi de me rencontrer avec Parsal que je n'ai point vu depuis le soir de la mobilisation. Te rappelles-tu, quand j'ai fait mon baluchon ? Quel souvenir de notre existence !

Je trouve que tu fais des lectures bien sérieuses. Tu parles de livres de philosophie : soit bien persuadée que cela te raserait car, si tu devais suivre toutes les discussions arides, toutes les bêtises qui ont été dites par les philosophes les plus en renom, tu en serais vite lassée ! Que me racontes-tu ? Tu as des doutes sur ta religion, pourquoi ? D'abord, la philosophie t'en ferait naître encore davantage et qu'as-tu besoin de penser à des choses qui dépassent ton esprit, de méditer sur des choses que tu ne peux expliquer. Contente-toi d'élever ton âme vers Dieu sans chercher à le discuter. Dis-lui : Vous êtes Toute Intelligence, Vous êtes Tout-Puissant, etc. Moi, je suis une bête, j'ai confiance en Vous, dirigez-moi.

J'oubliais de te dire que Bertrand m'a envoyé un mot pour me dire qu'il était désespéré depuis qu'on lui refusait Paule. Cette fille le rendra maboule, il devrait faire semblant de tout plaquer ou de s'en fiche ce qui rendrait peut-être le beau-père plus aimable. En somme, ce vieux est tout simplement prudent et conservateur des biens de sa fille. Que veux-tu, mettons-nous à sa place.

Adieu ma bonne Babeth chérie, je t'aime et t'embrasse de toute mon âme ainsi que Louise et Joseph.

232. Lettre – 18 juin 1916

Reçu aujourd'hui ta lettre datée du 13 juin, ma bien chère Babeth, où tu me dis que tu souffres encore lorsque tu te promènes sur la terrasse ou que tu n'es plus étendue. Quelle scie, quelle horrible scie ! D'un autre côté, tu me dis que Franc n'a plus que quelques cautérisations à te faire. Tu serais donc sur le point de repartir lorsque ma lettre arrivera. Il le faut bien puisque je vais arriver. Si plus tard quelques séances te sont encore nécessaires, il te sera facile de revenir. Mais je veux bien te trouver à mon arrivée, car si les permissions ne sont pas supprimées (ce qui est possible en ce moment où il est question de l'offensive finale), je ne tarderai pas à prendre le chemin du Périgord et le 23, 24 ou 25 peut-être, je me mettrai en route. J'arriverai toujours par le même train de 3 h 27 à Brive. Bien entendu, cette fois, tu ne viendras pas à mon avance et je prendrai le train de Montignac de façon à arriver à 7 heures. Je pense que Bertrand te ramènera en auto à Montignac. Si tu n'étais pas déjà partie, au reçu de ma lettre, il faudrait lui dire de venir te chercher immédiatement. Je n'ai pas encore reçu de réponse de lui. Ma lettre n'était pas d'une amabilité extraordinaire comme tu me le recommandes, mais très suffisante, je crois. Quoi qu'étant à Montignac, cela ne t'empêchera pas de te soigner. Si tu as besoin d'autres opérations, tu n'auras qu'à revenir à la Grande Borie après mon départ. Car, ayant si peu de temps à te consacrer, je ne veux pas faire le va-et-vient en voiture et en chemin de fer et je tiens à rester tranquille à la maison pendant ce peu de temps.

Tu dois être bien contrariée de n'avoir pu te trouver à Montignac pendant le congé de Pierre et moi je suis bien ennuyé que le mien n'ait pu coïncider avec le sien. J'aurais été bien heureux de le voir et de causer avec lui. Que donc éprouve Paule ? Maman dans sa dernière lettre me disait qu'elle la trouvait très excitée, le sang en mouvement et qu'elle redoutait des bêtises de sa part, un rien suffirait, dit-elle, pour la faire dévier. Maman me parlait de cela à propos de la maladie de Th. Boissarie. Il faut que ce soit bien fort pour que maman le dise ainsi.

Bertrand est donc tout à fait empoigné par cette autre future belle-sœur qui a nom Paule. Il n'y a plus puisqu'il en est ainsi qu'à le laisser faire. Si le mariage se fait, il est préférable qu'au début Bertrand ne soit pas tourmenté par l'engrenage compliqué des affaires : garage, etc. Une fois sa gourme jetée, il sera plus dispos. Quant aux partages, il serait bon qu'ils soient faits avant. Il aurait même été préférable de les faire plus tôt, mais c'est très difficile à exécuter. Il faudrait étudier cela avec ton oncle Lacombe qui est le plus à même de te conseiller que tout autre. Il importe que ces questions d'intérêt, qui plus tard peuvent amener des divisions, soient réglées et bien réglées avant le mariage de Bertrand. Plus tard, ce sera encore plus difficile surtout si des étrangers viennent encore s'en mêler. Parles-en à ton oncle et que cette fois-ci le problème soit résolu.

Il me tarde de te revoir et je regrette que comme les deux premières fois tu ne puisses venir à Brive à mon avance. J'ai été si heureux de te trouver à la descente du train et aller ensuite avec toi à l'hôtel comme la dernière fois au mois de février. Mais il faut être raisonnable et surtout ne pas commettre d'imprudences ! S'il m'était possible de te prévenir assez tôt par un télégramme, Bertrand pourrait venir me chercher à la gare de Brive, mais avec ses amours, il ne faut rien lui demander ! Tu diras à Joseph et Louise de venir me voir à Montignac : dès mon arrivée je leur écrirai un mot pour les en prévenir. Tu les embrasses bien tous les deux pour moi. Quant à toi, je t'embrasse mille fois de toute mon âme. Marthe doit être à Montignac avec Paule en ce moment. André

233. Lettre – 19 juin 1916 [avant 3e permission]

Ta lettre du 15 vient d'arriver, ma bien chère Babeth. Tu ne me parles pas de ton retour à Montignac pourtant je vais y aller bientôt (le 24 probablement) et je veux bien t'y trouver. Je t'en parle dans ma dernière lettre que tu ne dois pas encore avoir reçue. Je disais à Franc que je devais venir à la fin du mois ou au commencement de juillet, mais ce sera plus tôt. Je voudrais bien, comme tu le dis, que tu ne sois pas le fruit défendu. Quand tu recevras ce mot, il est probable que je me disposerai à partir, car celui après qui je dois passer doit rentrer le 23 juin.

Le temps paraît vouloir se mettre au beau : tant mieux, je voudrais que tu puisses bien faire tes foins et j'aurais été heureux de trouver ce travail terminé à mon voyage pour n'avoir aucune préoccupation.

Oui, cette offensive Russe est très heureuse et arrive à un bon moment. Je pense que nous allons prendre aussi l'offensive de tous les côtés et que partout elle réussira bien.

Tu es étonnée de la cruauté de cette guerre : plus les peuples feront de progrès dans la civilisation et plus les guerres seront terribles, de même que plus les gens sont civilisés, plus ils sont vicieux. Ces Allemands sont d'ignobles gens qui ont été d'une cruauté sans pareille, qui se sont déshonorés et ont déshonoré la guerre. C'est une sale race qu'il faudrait éreinter. Leur châtiment devrait être épouvantable.

Tu diras à Joseph et Louise que je compte bien les voir pendant ma permission. Je pense que leurs bons soins à ton égard porteront des fruits et que tu seras rétablie ou à peu près lorsque j'aurai le plaisir de te voir.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois ainsi que Louise et Joseph en attendant le plaisir de te voir. Je ne t'écris plus, car mes lettres n'arriveraient pas plus tôt que ma permission. André

Troisième Permission à Montignac de fin juin au 3 juillet 2016

234. Lettre – 4 juillet 1916 [*Paris, gare de l'Est, retour de permission*]

Il est 7 h 35 du soir, ma bien chère Babeth. Je suis à la gare de l'Est dans mon train qui va partir vers Sorcy et en attendant l'heure du départ qui ne va pas tarder, je te donne de mes nouvelles. J'ai fait jusqu'ici un excellent voyage, sans aucun retard. Je ne sais s'il en sera de même sur ma nouvelle ligne. J'avoue que je ne suis pas aussi gai qu'en partant et ces rues que je viens de parcourir pour arriver ici sont pour moi plutôt tristes ! Enfin, contre mauvaise fortune, bon cœur. J'ai vu Franc à Sarlat, il est venu à la Croix-Rouge me prendre en auto et nous avons été ensemble à la gare. Tu lui écriras bientôt. Soigne-toi bien et guéris vite. Je ne sais quand je pourrai te fixer sur mon sort, il faut attendre que je sois renseigné moi-même. Il n'y a plus d'encre dans mon stylo, je continue au crayon.

Adieu ma chérie, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de toute mon âme. Embrasse bien pour moi toute la famille. André

235. Lettre – 5 juillet 1916

Un mot ma bien chère Babeth pour te dire de continuer à m'écrire à la même adresse (51 secteur postal), car, quoi qu'ayant changé de secteur, je n'ai pas changé de numéro. Tu as dû recevoir de mes nouvelles écrites de Paris. Je suis arrivé à ma gare et n'ai trouvé personne. Mon ordonnance qui était venu avec mon cheval avait vu arriver un train où je n'étais pas et était reparti alors que j'arrivais quelques instants après. J'étais bien embarrassé, mais, après un trajet fait dans une voiture payée fort cher et après avoir fait jouer le téléphone, j'ai su où mon bataillon se trouvait et j'ai reçu mon ordonnance avec mon cheval ce qui m'a permis de regagner mon poste. Enfin, tout cela s'est terminé fort bien et je suis en ce moment à une trentaine de kilomètres de l'endroit où j'étais vers l'ouest, je ne sais pour combien de temps.

Je pense que tu vas m'écrire pour me donner des nouvelles de tous. Paule est-elle repartie ? Comment va Bertrand, est-il également reparti ? As-tu reçu tes soldats et ont-ils pu travailler ? Depuis mon retour il pleut continuellement et nous avons été obligés de faire pour nous rendre à notre nouvel emplacement une forte étape sous la pluie battante. Nous sommes dans un grand bois pour faire des travaux qui pressent et je vais être très occupé. Écris-moi souvent, car tes lettres sont ma seule et agréable distraction. J'avoue que ces retours de permission sont assez tristes et on se trouve un peu désorienté pendant quelques jours. Les permissions sont supprimées à cause de ce changement et je ne sais si elles reprendront, du reste, personnellement, cela m'intéresse peu. J'espère que pour nous la prochaine permission sera la grande ! Comment te trouves-tu ? Donne-moi des détails sur ta santé. Tes foins ont-ils pu se continuer ? J'étais heureux en pensant que ton pré autour du jardin était rentré. Vas-tu pouvoir finir sans trop d'ennuis ?

Adieu ma bonne Babeth chérie, je t'embrasse mille fois ainsi que les enfants et tous. Avez-vous pu parler de vos affaires et Bertrand a-t-il pu s'en occuper et aller voir sa future. Donne-moi des détails.

Je suis pour le moment beaucoup plus éloigné de l'ennemi. André

236. Lettre – 11 juillet 1916

Depuis mon retour, ma bien chère Babeth, je ne reçois aucune nouvelle de toi et c'est ma faute puisque je t'avais recommandé de ne pas m'écrire avant de t'avoir donné le numéro de mon secteur qui n'a pas changé. Je regrette bien de t'avoir fait cette recommandation qui me prive du seul plaisir que je puisse avoir ici. Tu dois connaître à présent par ma dernière lettre mon adresse. J'habite au milieu des bois et patauge dans une boue épaisse, la pluie ne cessant pas depuis mon retour. En est-il de même à Montignac ? Si oui, c'est un véritable désastre et tu dois être bien ennuyée à cause de tes foins.

Les petites provisions prises pour mon voyage m'ont été bien utiles : sans elles je n'aurais rien eu à manger durant une nuit et un jour, mais tu devrais protester avec énergie contre le boulanger Bonnet qui fait du pain aussi mauvais. Je suis passé dans des pays où les approvisionnements pour les civils sont très difficiles et où tout est plus cher. Dans aucune localité je n'ai vu de pain aussi mauvais que celui fait à Montignac. Tu pourras le dire de ma part à Bonnet. Il n'est pas admissible qu'il serve aussi mal ses clients.

Je t'envoie un mandat de 200 F dont tu m'accuseras réception dès son reçu. Il me tarde bien de recevoir de tes nouvelles et de celles de toute la famille. Tu dois avoir bien des choses intéressantes à me dire et je te recommande de n'en oublier aucune. L'indisposition de Bertrand s'est-elle prolongée et a-t-il pu exécuter ses voyages dans les Landes ? Où en sont ses affaires matrimoniales ? Avez-vous décidé quelque chose au sujet de vos partages ? J'espère que tu répareras le temps perdu et les jours dans lesquels je suis sans lettre.

Bonnes nouvelles de la guerre, nos attaques réussissent partout où elles se font. Je ne crois pas que nous soyons ici pour longtemps et nous paraissions être en situation d'attente, prêts à partir au premier signal.

Adieu bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous. Écris-moi souvent et longuement. André

237. Lettre – 13 juillet 1916

Ma bien chère Babeth.

Enfin, j'ai reçu hier une lettre de toi qui a été la bienvenue, car je craignais de la recevoir plus tard d'après la recommandation que je t'avais faite d'attendre une lettre de moi pour t'indiquer mon secteur qui, du reste, n'avait pas changé. Tu as donc mauvais temps ! J'espère, malgré tout, que tu as pu profiter de quelques rayons de soleil pour sécher le pré. Ici ce sont des pluies continuelles, on patauge dans la boue gluante, on a chaud et froid. C'est un bien triste temps pour les agriculteurs et aussi pour nos offensives !

Tu ne me dis pas si Bertrand est resté longtemps souffrant et tu ne me donnes aucun détail sur ses affaires matrimoniales et sur vos projets de partage. Où en êtes-vous ? Cela n'a pas l'air de plaire à Marguerite surtout d'entrer dans la combinaison de cohabitation à Ajat. C'est du reste l'objection qu'elle a faite dès que nous en avons parlé manifestant le désir d'être chez elle, être libre et indépendante. Il serait possible de prévoir cette situation et d'arranger l'acte dans ce sens. Vous en occupez-vous et en avez-vous parlé avec votre oncle Lacombe ? Tu ne m'en dis rien. Cependant, il faudrait élucider cette question avant même que le mariage de Bertrand soit fixé d'une façon complète afin d'éviter tout ennui, toute discussion plus tard et que l'état financier de la famille soit réglé définitivement. Je pense que vous en avez assez parlé peu avant le départ de Bertrand et que vous n'avez rien fait ! Tu me tiendras au courant et surtout je te recommande de ne pas tant t'inquiéter et pour les uns et pour les autres, car ta santé physique et morale finirait par être compromise. Tu as fait ce que tu as pu pour faire marier Bertrand, le projet en question lui plaît par conséquent il n'y a plus à s'inquiéter. Quant aux affaires, il faut tâcher de les régler le mieux possible en se préoccupant des intérêts de chacun...

Sois un peu plus égoïste et songe à toi-même, à tes enfants, à ton mari, sans tant te chagriner au sujet des autres ! Je n'ai jamais cessé de te donner ces conseils et souvent je me suis fâché avec toi pour cela. J'avais raison parce que je sentais bien que toutes ces préoccupations te faisaient du mal. Profite de l'expérience de ta mère qui s'est rendue malade par des chagrins ou préoccupations exagérés. Il en serait de même pour toi : soigne-toi bien et ne te tracasse pas tant pour les uns et les autres. Je te fais cette petite morale parce que je t'aime bien, que je tiens à toi plus qu'à tout et qu'à moi-même et que je te voudrais toujours bien portante et gaie. Écris-moi souvent, dis-moi tout ce que tu fais et tu décides au sujet de tous et, encore une fois, ne te tourmente pas !

J'ai laissé à ton oncle Lacombe une procuration signée en blanc te donnant pouvoir de régler vos affaires, veilles-y, règle-les pour le mieux, mais réglez-les, et veille à ce que ma procuration ne serve pas à autre chose. Ton installation de salle à manger est-elle achevée ? J'espère que tu mettras un point final aux réparations et que tu mettras maintenant ton argent de côté, argent qui nous sera bien utile plus tard. Quand toucheras-tu les coupons ? As-tu pris les renseignements que je te recommandais de demander au sujet des valeurs suspectes ? As-tu reçu le mandat envoyé avant-hier ?

Je songe à ces bœufs du Breuilh. Ne faudrait-il pas les vendre puisqu'ils sont très chers pour en acheter d'autres à un prix moins élevé, moins gros. Le travail qu'ils font au Breuilh ne doit pas exiger des animaux très solides puisque les métayers ne font rien. Enfin, vois cela.

Tu ne me dis pas quand Paule et Madeleine sont reparties. Paule est-elle partie pour l'Angleterre où est-elle avec Albert à Jumilhac-le-Grand ? Ce dernier m'a envoyé un mot par un soldat que je n'ai point vu n'étant pas de mon bataillon. Et Joseph ? En as-tu des nouvelles ? Louise devait venir passer quelques jours avec toi, il me semble, est-elle venue ? As-tu donné mon numéro de secteur à Marguerite ? Dis-lui de m'écrire quelquefois. Peut-être reviendra-t-elle sur ses premières impressions au sujet de sa future belle-sœur ! Peut-être aussi sera-t-elle intime avec elle plus tard. Je pense qu'elle aurait voulu être avec Bertrand comme la sœur de Déroulède avec son frère : tous deux inséparables dans la vie. Cependant, pour Bertrand, elle ne pouvait remplacer une femme ! Tu donneras aussi mon adresse à Joseph.

Allons, adieu ma Babeth chérie, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que les enfants, maman et Marthe. Envoie-moi par la poste trois ou quatre têtes d'ail. André

238. Lettre – 16 juillet 1916

Aujourd'hui j'ai reçu ta lettre ma bien chère Babeth et précédemment j'avais écrit hier à Marguerite en réponse à une lettre d'elle qui me disait ses ennuis au sujet du mariage de Bertrand et je lui répondais dans le sens que tu m'indiques. Elle proclame ses peines même aux étrangers et je lui disais combien elle avait tort de se plaindre ainsi, car elle le regretterait plus tard et les étrangers pouvaient croire à un mariage très mal. Enfin, je vois avec peine combien elle a le bourrichon monté contre cette pauvre fille qui sera peut-être fort bien. Je lui disais un tas de choses pour la calmer, etc. Elle ne veut point aller aux fiançailles ce qui serait ridicule, car le pauvre Bertrand finirait par être seul ce qui l'indisposerait encore contre elle et finirait par le décourager. Elle a reçu un tas de racontars par Geneviève qui est elle-même l'écho de sa belle-sœur, etc. Enfin, il faut espérer que tout cela s'arrangera et que personne n'aura à regretter la détermination de Bertrand qui est le principal intéressé dans cette affaire. Ce qu'il importerait de faire et ce dont on n'a pas l'air de se préoccuper, c'est de régler les partages de la famille avant le grand événement : cela est très important pour éviter dans la suite bien des ennuis, bien des complications et des discordes. La chose ne me paraît pas avoir fait un pas depuis mon retour pourtant ce serait de la première importance. Tâche donc de les décider et de pousser ton oncle Lacombe à faire le nécessaire.

Surtout, je te recommande encore une fois de ne pas te chagriner inutilement et de prendre tout au tragique, car tu userais bêtement ton physique et ton moral. D'après ta lettre, je constate que tu as pu à force de temps et de journées, arriver à finir tes foins : je suppose qu'ils sont tous rentrés en ce moment et que tu peux remettre le jardin en état. Quant au Breuilh, il est certain que dès que nous le pourrons il faudra se débarrasser de ces métayers qui ne font rien. Tant que nous posséderons un membre de cette famille Fournier nous serons volés. Il faut attendre la fin de la guerre et la reprise de la vie normale pour mettre un frein à cette spoliation qui a trop duré. Quel temps affreux. Des orages perpétuels. Les saisons sont bouleversées et les travaux des champs deviennent impossibles. Quant à nous, nous sommes bourrés de travaux qui ne serviront qu'à être présentés aux commissaires aux armées. Enfin, tout va bien, la guerre prend une bonne tournure pour nous, mais ce sera encore long. Pourvu que nous puissions en tirer des profits après la gloire.

Comment diable Madame de Beaucé a-t-elle été m'attendre à la gare ne sachant pas l'heure et le jour de mon passage à Paris : c'est assez bizarre. Quant à Henry, il a toujours été et sera toujours encore plus bizarre.

Je suis bien heureux de savoir que tu te portes mieux. Continue à te bien soigner afin que tu guérisses d'une façon complète. J'ai bien regretté de rester si peu et de partir aussi précipitamment. J'aurais désiré rester encore bien des jours et je ne sais maintenant quand il sera possible de nous revoir. Quand cet heureux jour reviendra, bien des événements se seront passés dans la famille. J'espère que pour compenser l'absence de Marguerite tu ne vas pas faire la folie d'aller aux fiançailles de Bertrand, n'étant pas encore remise. Même pour le mariage, si tu n'es pas guérie ce qui est presque sûr, ne va pas commettre l'imprudance d'y assister, car je ne veux pas que tu compromettes ta santé par dévouement pour les autres. Écoute mes conseils. Autant je serais heureux que tu participes à ces réunions si tu étais en bonne santé, autant je serais ennuyé de te voir faire des voyages pénibles si je te savais tant soit peu souffrante. Donc, pas d'imprudences !

Écris-moi souvent et donne-moi des détails sur tout et sur tous. Adieu, ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites filles et maman. Bien des choses à Louise si elle est encore auprès de toi et dis-lui de m'écrire. André

239. Lettre – 18 juillet 1916

C'est avec regret, ma bien chère Babeth, que je constate chez toi beaucoup de préoccupations et de chagrin au sujet du mariage de Bertrand. Comme je te le disais dans ma dernière lettre, tu as fait ce que tu as pu pour trouver une jeune fille à Bertrand qui en est ravi ; par conséquent, puisque le principal intéressé est satisfait, je ne vois pas pourquoi tu t'inquiéterais autant. Marguerite elle-même est revenue à des idées plus sages puisqu'elle s'occupe de ses toilettes afin d'aller aux fiançailles. Peut-être reviendra-t-elle plus satisfaite et sera-t-elle contente plus tard de la détermination de son frère : je le souhaite, mais il est regrettable qu'on ait manifesté auprès des étrangers tant d'hostilité vis-à-vis de nos futurs parents. Il eut été préférable de ne rien dire et de faire ses remarques en famille avant de prendre une détermination. Maintenant que tout est décidé il n'y a plus qu'à laisser s'accomplir la destinée qui, peut-être, sera favorable. Donc ne t'inquiète plus. J'espère aussi que les affaires de

partages pourront se faire à la satisfaction de tous. Tu me tiendras au courant de tout. Quant à toi ne fait pas de voyage si tu n'es pas complètement guérie.

Je suis content de savoir que tes foins sont terminés, si tu peux avoir des soldats deux ou trois jours, ils t'aideront à mettre le jardin et la terre en état. Ici, tous les jours ce sont des coups de soleil brûlant et puis des pluies torrentielles. C'est affreux un temps pareil dans cette saison : nous pataugeons dans une boue glissante et gluante, on se croirait être par moments au mois de novembre. Je ne crois pas que nous restions ici longtemps et nous sommes en camp volant. D'un moment à l'autre, on nous prendra en auto camions pour nous conduire vers une autre destination.

J'espère qu'aussitôt que tu connaîtras la visite de Marguerite chez les Guilhemsans, tu me raconteras en détail ses impressions et les impressions de tous. Il me tarde bien d'avoir des détails sur les fiançailles.

Louise est-elle pour longtemps à Montignac ? Vous devez bien bavarder sur toutes les péripéties de ces événements et sur les racontars des uns et des autres. La préoccupation des toilettes effacera les autres tant cette question occupe les femmes.

Et toi, ma pauvre Babeth, si tu vas au mariage comment feras-tu ? Cela va être un grand souci de plus pour t'habiller. Mais si tu éprouves la moindre douleur, reste tranquille, car ce serait bien triste si tu rechutais à cause d'un voyage.

Dans mon avant-dernière lettre je te disais de m'envoyer par la poste dans un petit paquet quelques têtes d'ail, ne l'oublie pas. Les événements de la guerre marchent lentement mais sûrement pour nous et avec le temps nous sommes sûrs de battre nos ennemis. Dieu veuille que tout soit fini avant l'hiver. Tout au moins les hostilités.

Je te recommande encore de m'écrire ou me faire écrire souvent, le plus souvent possible. Quand Marthe doit-elle revenir ? Tu me donneras bien des détails sur la manière dont on arrange les affaires. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de tout mon cœur ainsi que les petites filles, maman et Louise. André

240. Lettre – 19 juillet 1916

Ma bien chère Babeth.

Je reçois aujourd'hui ta lettre qui me prouve que tes préoccupations et soucis au sujet de Bertrand, de son mariage, sont loin d'être finis ! Malgré tout ce que je te dis, tu continues à t'inquiéter : pauvre femme ! Tu seras vieille avant l'âge ! À quoi bon te mettre martel en tête : tout s'aplanit avec le temps et bientôt peut-être on admirera ce qu'on avait condamné. Sinon, tu n'es pas responsable si tout n'est pas parfait. Donc, ne te tourmente plus !

Un autre sujet d'ennuis me dis-tu, c'est le départ de Mademoiselle Garellisse : c'est un petit malheur, car elle n'avait rien de bien attachant. Je te dirai qu'elle ne m'a jamais produit un heureux effet et je comprends qu'elle ne plaise pas beaucoup. Du reste, aucune maîtresse ne pourra rester à Montignac : c'est un pays impossible dont les habitants, à l'esprit étroit, ne pourront supporter personne. C'était commode pour nous, pour nos filles, d'avoir une institutrice sous la main, mais avant même la fondation de cette école, j'avais prédit au curé qu'il n'en retirerait jamais que des déboires et je l'ai toujours dissuadé. Il en a fait la triste expérience qui n'a servi qu'à lui démontrer l'impossibilité d'avoir une école. Durant les vacances, ne serait-il pas possible de trouver une combinaison ? Avec les demoiselles Bousquet, ne pourrait-on pas faire aller nos filles ? Quant à proposer au curé une somme de 4 ou 500 F comme tu me le dis, je te trouve bien généreuse et suis heureux qu'on n'ait pas accepté ta proposition. D'autant plus que pour avoir une trompette comme Garellisse, il sera toujours facile de trouver aussi bien. Il me semble que tu pourrais trouver une combinaison pour faire instruire tes filles jusqu'au moment où on pourrait les mettre en pension. Étudie la question tranquillement, sans parti pris et surtout sans chagrin et en mettant la question de sentiment de côté. Pourquoi ne se servirait-on pas des institutrices laïques qui sont mille fois mieux que celles que le curé peut nous procurer ? Sans en avoir l'air, tâche de t'en occuper et de résoudre la question. Tu vas avoir deux ou trois mois pour y réfléchir et t'organiser.

J'ai reçu tes photos. Pourquoi as-tu enlevé la tienne ? Tu te plains d'être vieille. Si tu ne te tracassais pas autant pour les autres, tu serais moins triste. Mais tu as la mauvaise habitude, que je n'ai jamais pu te faire passer, de concentrer dans ton cœur toutes les peines des autres. Sois donc un peu plus égoïste et tâche de suivre l'exemple des trois quarts des gens. Comme dit le proverbe : fais ce que vois, advienne que pourra.

Je pense que Marguerite, occupée de ses toilettes et de son voyage, ne déblatère plus contre sa future belle-sœur. C'est aujourd'hui je crois qu'elle doit faire sa connaissance. Il me tarde de connaître les impressions de

chacun : que de critiques. Tu diras à Bertrand de m'écrire ses faits et gestes et à Marguerite de me dire ses impressions : tout cela m'amusera.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois comme je t'aime de tout mon cœur ainsi que les petites, maman et Louise si cette dernière est encore auprès de toi. André

Comment se fait-il que vous soyez ainsi rationnés pour le sucre ? On ne voit cela qu'à Montignac.

241. Lettre – 20 juillet 1916

Je pars demain matin, ma bien chère Babeth, pour une destination inconnue. Continue à m'écrire en attendant de recevoir le numéro de mon nouveau secteur et ne sois pas étonnée si tu ne reçois pas de lettre de moi de quelques jours. Je te donnerai ma nouvelle adresse dès que cela me sera possible. Je vais bien et ne t'inquiète pas. Je pensais bien que nous ne resterions pas ici longtemps. Donne-moi des nouvelles de tous.

Adieu ma chérie je t'embrasse mille fois ainsi que toute la famille. André

242. Lettre – 22 juillet 1916

Ma bien chère Babeth.

Pour des raisons qui seraient trop longues à t'expliquer, tu continueras à m'adresser tes lettres au même numéro de secteur postal et dès que je connaîtrai le nouveau dans lequel nous sommes, je te l'écrirai. Je n'ai pas reçu de tes nouvelles depuis deux jours et je trouve que c'est long. Nous avons fait un voyage en auto, tout mon bataillon et nous sommes en ce moment dans un village en attendant de prendre les avant-postes dans ou près d'un certain bois qui a souvent été mentionné dans les communiqués et qui se trouve dans le Woëvre. Depuis notre départ, le temps est beau et la chaleur très grande ce qui me fait un peu regretter la place que nous occupions et que nous n'avons pu connaître que sous son mauvais jour : des orages perpétuels presque chaque jour inondant les routes, chemins et gourbis. Comme tu dois le constater aussi bien que moi dans les journaux, la guerre se poursuit avec des succès pour toutes nos attaques et celles de nos alliés. Quand viendra la grande attaque finale ? Dieu seul le sait, mais ce sera encore long.

Je suis impatient de recevoir une lettre de toi et je suppose qu'il y en a une ou plusieurs en route, mais avec ces changements, il y a toujours des retards dans la correspondance. Les fiançailles de Bertrand ont-elles eu lieu ? Quels sont les impressions de tous et celles de Marguerite en particulier. Bertrand est-il content ? Et les affaires de partage, où en sont-elles ? Je pense que rien ne sera fait avant le mariage de Bertrand.

Comment vas-tu t'organiser pour nos filles puisque l'école ne doit plus exister ? Que penses-tu de ce que je te disais dans mon avant-dernière lettre ?

Et ta santé, comment est-elle ? Souffres-tu toujours ou penses-tu bientôt guérir ? Cette maladie me préoccupe beaucoup, je voudrais t'en voir complètement débarrassée et revenir comme tu étais auparavant. Si tu souffres encore, ne va pas au mariage de Bertrand, et si tu peux faire le voyage sans fatigue, je t'aiderai à payer ta toilette. Tu me diras tout cela. Je suis tout à fait isolé depuis que je ne reçois pas de lettres. Écris-moi ou fais-moi écrire souvent. Marthe est-elle revenue de la Grande Borie et Louise est-elle repartie ?

Adieu ma bonne Babeth, je t'embrasse bien ainsi que maman et les petites. André

243. Lettre – 23 juillet 1916

À peine avais-je cacheté ma lettre pour maman que j'ai reçu la tienne, ma bien chère Babeth, ainsi que celle de Marguerite qui est absolument décourageante. Ce soir, précisément, je n'avais pas les idées très gaies et ces deux lettres n'ont pas contribué à les chasser. J'en suis surtout navré à cause de toi, car je suis certain que tu prends trop la chose à cœur et que tu dois te faire un mauvais sang du diable. Cependant, tu n'as aucun reproche à te faire, tu as signalé à Bertrand une jeune fille, c'est à lui de voir ce qu'il doit en faire. Si elle lui plaît, après tout, qu'y pouvons-nous ! C'est bien lui qui se marie et qui est le principal juge. Il a toujours aimé le genre de femme que décrit Marguerite, par conséquent il n'y a pas lieu de s'étonner de son choix ! Au surplus, quelle est la jeune fille aujourd'hui qui n'a pas ce genre de grue dont on parle ! Toutes, à peu d'exceptions près, et celles qui n'ont pas ce genre, on s'en moque, on les traite d'arriérées. Quant au reproche de parvenus, c'est triste à dire, mais la fortune se trouve entre les mains de ces gens-là. Si on veut la fortune, bien souvent on est dans l'obligation d'en épouser les filles. Une fois sorties de leur milieu, il est facile de leur faire perdre ce genre, détestable j'en conviens. Du reste, encore une chose qui n'a jamais froissé Bertrand parce qu'il ne l'apercevait pas. Aujourd'hui, les gens

pauvres veulent paraître, comment veux-tu que les enrichis ne veuillent pas paraître riches ? Cela est un travers de l'époque dans laquelle nous vivons, travers contre lequel je me suis souvent gendarmé si tu te souviens. Une question de coiffure dont parle encore Marguerite ne doit pas cependant entraver une destinée ! Enfin, que veux-tu y faire ? Si cette jeune fille plaît à Bertrand, encore une fois, nous ne pouvons pas l'empêcher de suivre son inclination et s'il est vrai que cette jeune fille a tant de travers, il faudra s'efforcer de les lui faire passer. Qui n'en possède pas des travers ? Plusieurs mariages que l'on trouvait potables pour Bertrand, résidaient aussi dans cette catégorie des parvenus. Il n'y a que ça aujourd'hui. Quant au mariage, si tu ne te trouves pas absolument guérie, n'y va pas : ta santé avant tout ! Quant aux Vertiol, ils ont toujours eu des idées extraordinaires sur tous et sur tout. Je ne peux rien juger puisque je n'ai rien vu, mais, je t'en supplie, ne te déssole pas et ne te rends pas malade !

Quant à Édouard, ne lui donne aucune augmentation : ces paysans sont tous des maîtres chanteurs, et si on les écoutait, on irait loin. Il ne faut plus se laisser faire. Jamais tu n'avais payé aussi cher un domestique et jamais tu n'as employé autant de journaliers. Oui, la vie devient bien difficile, mais ne t'inquiète pas malgré tout. Écris-moi souvent au sujet de vos affaires. Véritablement on devrait s'arranger en famille et ne pas mêler les étrangers dans toutes ces histoires, les étrangers qui sont toujours disposés à médire.

Adieu ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que tous. Explique-moi en détail le règlement que ton oncle voudrait faire. André

244. Lettre – 27 juillet 1916

J'ai reçu hier ta carte, ma bien chère Babeth, me disant que les premières impressions si mauvaises au sujet de la fiancée de Bertrand paraissaient subir d'heureuses transformations. Je souhaite que cette transformation soit complète et qu'elle sera avantageuse pour tous, mais qui fera regretter les paroles dites aux uns et aux autres, paroles qui resteront dans le souvenir de ceux qui les auront entendues. Comme quoi, dans ces circonstances, il est préférable de ne rien dire et de ne pas s'emballer ni dans le bien et surtout dans le mal, d'autant plus qu'on n'est sûr de rien et que c'est par l'expérience que l'on peut prononcer un jugement sérieux et juste. Ces reproches, adressés pour des choses futiles, ne signifiaient pas grand-chose et, souvent, on en vient à adorer ce qu'on a brûlé trop précipitamment. Enfin, tout est bien qui finit bien. Mais je suis certain que cette histoire de mariage aura encore altéré tes traits et t'aura fait vieillir de quelques années de plus. Tu trouveras toujours sur ton chemin des raisons pour tes chagrins et te vieillir suivant en cela l'exemple de ta pauvre mère. Je pense que bientôt tu m'écriras une plus longue lettre remplie de détails sur tout ce qui concerne les affaires matrimoniales et les arrangements de famille dont tu ne me dis rien.

Qu'est-ce encore cette histoire de maladie d'Édouard qui vient te troubler ? Je sais que cet homme n'a pas une santé brillante, c'est du reste ce qui m'avait toujours empêché de le prendre, mais vient-il d'avoir un accident comme tu parais me l'annoncer ? Et cet accident est-il survenu à notre service et non pas par sa faute ? Il ne faudrait pas t'embarquer à payer des frais de médecins et autres si tu n'y es pas obligée, car cela peut aller fort loin. Tu ne me donnes aucun détail. C'est cependant une question importante. Ne te laisse pas guider par des questions de sentiments ou d'humanité exagérés. Si Édouard n'a pas les côtes assez solides, nous n'en sommes pas responsables. Enfin, n'agis pas à la légère.

Et toi, vas-tu toujours mieux ? Peux-tu être bientôt guérie ou bien souffres-tu encore ? As-tu reçu mes lettres de ces derniers jours ? Ne t'étonne pas si je ne t'écris pas aussi souvent durant quelques jours, car je suis assez loin de tout, dans un sale coin, peu agréable et où les correspondances ne peuvent pas toujours se faire facilement. Mais tes lettres seront encore davantage les bienvenus. Tu ne me donnes aucun détail sur les fiançailles. Quel genre de bague Bertrand a-t-il donné ? Est-il content ? Etc. Dis aussi à Marguerite de m'écrire. À quand le mariage ?

Je t'avais demandé de m'envoyer par la poste quelques têtes d'ail et tu ne l'as pas fait. Le temps est redevenu très beau et très chaud. As-tu pu faire faire tes travaux de jardin et comment t'arranges-tu si Édouard ne peut plus travailler ? Vraiment, il faut toujours avoir des sujets d'ennuis. Ne te laisse pas monter le coup par Édouard si possible. Adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que nos petites filles, maman et tous ceux qui se trouvent auprès de toi. Quelles ont été les impressions de Louis Lacombe au sujet des Guilhemsans ? André

245. Lettre – 28 juillet 1916

Reçu hier, ma bien chère Babeth, ta lettre du 22 juillet qui me confirme ce que tu me disais dans une carte : c'est que ta famille revient à de meilleurs sentiments au sujet de la fiancée. Tant mieux que tout le monde soit

content, mais je crains que les plaintes jetées aux oreilles des étrangers ne soient par trop colportées et grossies... Maintenant c'est toi qui vas te plaindre que la fiancée est trop douce ! Que vous êtes bizarres les femmes ! Je pense que le créateur n'aurait pas la Puissance suffisante pour fabriquer une femme assez parfaite pour le fiancé seigneur. Ce brave Bertrand doit être heureux de voir son père et sa sœur plus contents et il ne lui restera plus qu'à accomplir vigoureusement ses devoirs d'époux : c'est la grâce que je lui souhaite ! Tu le lui diras à cet animal qu'il pourrait bien m'écrire ses impressions, ses faits et gestes, il est vrai qu'il ne connaît que le style télégraphique. Que Marguerite m'écrive aussi. À ce propos, mon secteur a le numéro 113, prends-en note et donne-le à tous ceux et celles qui sont susceptibles de m'écrire. Je n'ai pas le temps d'écrire. Je ne suis pas dans un coin rêvé, loin de là, et je suis heureux de recevoir des lettres, c'est mon seul plaisir ! Tu diras à Madeleine que je voulais lui écrire, elle doit venir à Montignac, je pense, peut-être y sera-t-elle au moment où tu recevras mon mot : tu la féliciteras pour moi de la nomination de son père et tu lui demanderas de me donner des nouvelles de son correspondant. Où se trouve-t-il en ce moment ?

Comment Édouard a-t-il fait pour avoir besoin des secours de Labrugère ? Tu me donneras des détails à ce sujet, détails que je te demandais dans ma dernière lettre. C'est bien embêtant s'il ne peut pas travailler et si tu es encore dans l'obligation de changer de domestique : quelle scie. Malgré tout, ne te désespère pas et tâche de te guérir complètement. Si ta santé te le permet, que la question de toilette ne te préoccupe pas trop, je tâcherai de t'envoyer une petite somme pour te couvrir des frais : si tu vas à ce mariage, je ne veux pas que tu paraisses en salisson. As-tu fait toucher tes coupons et prendre les renseignements demandés sur la note laissée ? Donne-moi des détails.

Je suis content de savoir que ta réparation est terminée et qu'elle te plaît, réparation qui a tant fait parler et qui cependant était d'une importance bien minime au milieu de tant d'événements terribles. Quand donc cette affreuse guerre finira-t-elle ? Enfin les Russes marchent bien et les Anglais sont bien lancés. Dieu veuille que le déclenchement de ces bandits se produise vite et que personne ne se décourage. Nous avons besoin que la Providence veille sur nous.

Marguerite a bien su secouer ses préoccupations : tu la féliciteras d'avoir été rafraîchir ses idées à Biarritz. J'aurais bien voulu l'y accompagner et m'y baigner : ce doit être le Paradis par rapport à nous. Un orage très court, mais très violent vient d'éclater dans la nuit : tonnerre, éclairs, fusées, canons, torpilles, grenades : c'est beau, mais pas très gai !

Adieu ma bien chère Babeth, je vais m'étendre sur mon grabat pour terminer ma nuit : je pense bien à toi, aux petites, à vous tous qui reposez dans un bon lit : tant mieux. Je n'en suis pas jaloux, au contraire, c'est un grand plaisir pour moi d'y songer. Je t'embrasse 1000 fois comme je t'aime de toute mon âme et te charge d'embrasser toute la maisonnée pour moi. André

246. Lettre – 29 juillet 1916

J'ai reçu aujourd'hui, ma bien chère Babeth, tes deux lettres du 24 et 25 juillet qui m'ont fait grand plaisir comme toutes celles que je reçois, puisque de te lire est ma seule distraction. Je constate avec plaisir aussi qu'on revient sur les premières impressions mauvaises au sujet de la fiancée, impressions qui reposaient du reste sur des motifs futiles. Je te l'ai dit souvent autrefois quand tu jugeais les gens trop vite et que tu faisais part avec bruit de tes jugements trop précipités : tu vois que j'avais raison et, dans l'espèce, il aurait mieux valu garder pour soi les observations malveillantes. Tout est bien qui finit bien... Si tu dois aller au mariage, la proposition de la tante Buisson serait peut-être la meilleure. Aller à Limoges par un bon train, le voyage est court, tu t'installerais bien chez ta tante et tu pourrais te faire faire ta ou tes toilettes, tu reviendrais une fois ces dernières achevées, ce ne serait peut-être pas une mauvaise combinaison. À moins d'aller à Périgueux, mais tu n'as plus personne chez qui tu puisses t'installer. Je tâcherai au commencement du mois prochain de t'envoyer 300 F pour t'aider à tes dépenses. Il faut toujours avoir quelques motifs pour nous empêcher de faire des économies : c'est une tradition très vieille dans la famille. À propos, as-tu reçu le titre de l'obligation de la D.N. que je t'avais envoyé et que tu avais remis au percepteur ? À quelle époque à peu près Bertrand compte-t-il se marier ? Pour ton peignoir, c'est bien la faute de Bertrand s'il n'avait pas oublié la commission, Marguerite te l'aurait apporté. Tu n'avais qu'à écrire aussitôt à Paris pour en avoir un autre. Était-il payé ?

Tu as acheté un bronze pour Franc. C'est un cadeau que je n'aurais pas fait parce qu'il a reçu des quantités de choses de ce genre, inutiles, qu'il n'apprécie point. J'aurais préféré lui donner un objet plus personnel, plus pratique : pour cela il aurait fallu le lui demander. Les médecins en général et Franc en particulier reçoivent des quantités de cadeaux de ce genre qu'ils flanquent dans un coin pour ramasser la poussière. C'est embêtant ces médecins que l'on ne paye pas : c'est comme les femmes, ça finit par coûter plus cher !

Qu'est-ce cet arrangement fait avec Édouard ? Pourquoi lui avoir proposé de le loger dans notre maison ? Il ne te demandait point de logement ? Aller le mettre là, avec toute la famille, jamais nous ne pourrons l'en faire sortir. Et le percepteur ne doit pas en être satisfait ! Qu'est-ce aussi cette indemnité que le percepteur paye pour ne pas avoir Édouard comme voisin ? Est-ce en diminution sur son loyer ? Tu avais donc promis à Édouard de le loger ? Je n'y comprends rien ! De plus, tu ne me dis pas comment l'accident s'est produit. N'y a-t-il pas de la faute d'Édouard ? Comment en es-tu responsable ? Je ne comprends pas non plus, je crois que cet Édouard est un monteur de coups : ne te laisse pas faire !

J'espère que vous pourrez régler aussi vos affaires de famille dans l'intérêt de tous de façon à ne plus avoir besoin d'y revenir. Recommande à ton oncle de faire un projet où il n'y ait rien à redire et qui fixe bien la situation pécuniaire de chacun. Pour cela, il faudrait que ton père et Bertrand mettent bien à jour la leur, ce dont je doute. Ne pas oublier que ton père nous doit 9 000,00 F autant que je puisse me rappeler. Parles-en aussi à ton oncle, car tout cela peut avoir de l'importance.

Tu me demandes des armes et casques boches ? Il est absolument interdit d'en avoir et d'en expédier. D'ici la fin de la guerre peut-être ce sera possible, mais pour l'instant je ne puis. De même je ne dois pas te dire où je suis quoique à présent, cela n'ait plus la même importance qu'autrefois (en face du bois de Morte-Mare), cherche ! La guerre marche lentement mais sûrement et il faut espérer que quand nous aurons pris Bapaume et Péronne la situation commencera un peu à s'éclaircir, mais ce sera encore long à moins que les événements se précipitent une fois l'offensive prise de tous côtés. Que Dieu nous accorde vite la victoire. Je voudrais voir ces bandits de Boches écrasés, car c'est une race immonde. En ce qui concerne Garellisse, ne va pas épouser ses querelles et surtout ne pas manifester ta colère pour le curé ou Madame de M. Ne te mêle pas de toutes ces histoires. Il était inutile que Meine fasse des gâteaux parce que cela obligera d'envoyer un colis postal qui risque de se perdre. Tu n'avais qu'à envoyer par la poste quelques têtes d'ail comme une lettre, voilà tout. Tu me demandes si je suis près des boches ? Qu'il te suffise de savoir que je ne puis pas en être plus près à moins de loger avec, mais, n'en parle point.

Je t'ai écrit assez souvent ces jours-ci je pense que tu as reçu toutes mes lettres. Allons, adieu ma bien chère Babeth, je t'embrasse mille fois de toute mon âme ainsi que tous sans oublier Paule, Madeleine et Albert à qui je n'écris pas. Les nouvelles que je te donne serviront pour tous. J'ai reçu une lettre de Marguerite la carmélite. Ses lettres sont tellement insignifiantes accompagnées de cantiques que je ne sais vraiment que lui dire. Tu lui donnes de mes nouvelles pour moi. Adieu encore, bonjour à Meine et Marie. André

247. Lettre – 2 août 1916

D'après ta carte du 28 juillet reçue avant-hier, ma bien chère Babeth, je constate que tu n'es pas encore bien guérie puisque tu as l'air de renoncer à assister au mariage de Bertrand. J'en suis bien ennuyé pour toi, car j'aurais bien voulu que tu puisses être présente à une cérémonie que l'on ne fait qu'une fois dans sa vie. Enfin, il vaut mieux s'abstenir plutôt que de rechuter : c'est toi qui dois être, en l'espèce, le meilleur juge. En même temps que ta carte, j'ai reçu une longue lettre de Marguerite qui m'a fait part de ses états d'âme divers que je connaissais déjà : récriminations, révoltes au début, satisfactions ensuite. Elle est préoccupée à présent du règlement de vos affaires et voudrait avec raison que ce règlement aboutisse à une bonne solution. Elle voudrait vivre séparément à Ajat et que Bertrand laisse pour son père et elle les deux chambres d'en bas, la salle à manger et l'ancienne cuisine. C'est un arrangement à faire entre eux. Je serais partisan que chacun soit chez soi, mais cette cohabitation paraît être assez enchevêtrée et il ne faudrait pas que la dissension s'ensuive. Ce qu'il faut avant tout, c'est de s'entendre sur les grandes lignes et que Bertrand garde Ajat. Mais comment fera-t-il pour payer ses sœurs ? Je me le demande ! À moins que son futur beau-père et sa femme veuillent faire des sacrifices pour habiter un château et avoir un titre de Seigneur ! Je blague, mais si Bertrand ne gardait pas Ajat, que faire ? Il faudrait procéder à un partage des terres, de tout, ce n'est pas très facile. D'après ce que tu me dis, on estimerait le tout 90 000 F puisque l'on compte 30 000 F pour chacun ce qui n'est pas beaucoup. Enfin, tâche d'arranger les choses le mieux possible comme je te le disais dans mes lettres précédentes, mais il importe que ce règlement se fasse et que la situation de chacun soit réglée. Encore une fois, Juge et Lacombe pourront vous aider. Il n'y a pas de temps à perdre pour que ce partage soit liquidé avant le mariage. Quand donc ce dernier doit-il se faire ? Il faudrait être tous réunis pour pouvoir discuter la chose, avec les objections des uns des autres. Je suis loin et je ne connais pas exactement tout, mais ton oncle qui est plus au courant des affaires peut tout arranger et tout cela te concerne. Ce que je sais, c'est que tu n'auras pas grand-chose de plus. Il faut que Bertrand soit raisonnable et pas tant égoïste. Je crois qu'il aura besoin qu'on veille sur lui et sa femme afin qu'ils ne se livrent pas à des dépenses ridicules et qu'ils soient l'un et

l'autre simples et modestes dans leur existence, la simplicité étant l'apanage des gens bien surtout après la guerre où la vie sera si difficile pour tous.

Paule, Albert et Madeleine sont-ils arrivés à Montignac ? Sont-ils contents d'aller à Fougères. Il me semble qu'il y a lieu de s'en réjouir. Avant-hier j'ai assisté à un drame : un de nos avions survolait nos lignes et celles de l'ennemi lorsque après avoir été bien encadré par les projectiles boches, il est tombé comme une morte tout d'abord et ensuite violemment sur les lignes ennemies. L'aviateur et l'appareil ont dû être écrasés. Ces brutes nous lancent continuellement des torpilles, des grenades à fusil et des projectiles qui nous font beaucoup de dégâts. Enfin, dans la Somme nous progressons et les Russes avancent. Cette deuxième année de guerre vient de finir, où nous avons été frôlés par le désastre au début et où nous voyons à présent poindre la victoire. Que cette troisième année qui va commencer nous montre vite une fin glorieuse.

Adieu, ma bien chère Babeth, je t'aime et t'embrasse de tout mon cœur ainsi que nos petites filles et toute la maisonnée. André